LES VOYAGES
DE
AMÉRIC VESPUCE
AU COMPTE DE L'ESPAGNE
ET
LES MESURES ITINÉRAIRES
EMPLOYÉES PAR LES MARINS ESPAGNOLS ET PORTUGAIS
DES XVe ET XVIe SIÈCLES,

POUR FAIRE SUITE AUX
CONSIDÉRATIONS GÉOGRAPHIQUES SUR L'HISTOIRE DU BRÉSIL.

REVUE CRITIQUE DE DEUX OPUSCULES INTITULÉS :
I. VESPUCE ET SON PREMIER VOYAGE,
II. EXAMEN DE QUELQUES POINTS DE L'HISTOIRE GÉOGRAPHIQUE DU BRÉSIL.

COMMUNICATION A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS
DANS SA SÉANCE DU 16 JUILLET 1858

PAR M. D'AVEZAC
PRÉSIDENT DE LA COMMISSION CENTRALE,
DES SOCIÉTÉS GÉOGRAPHIQUES DE LONDRES, DE FRANCFORT
DE BERLIN, DE VIENNE, ET DE BOMBAY,
ETC., ETC., ETC.

PARIS,
IMPRIMERIE DE L. MARTINET,
RUE MIGNON, 2.
1858

LES
VOYAGES D'AMÉRIC VESPUCE
AU COMPTE DE L'ESPAGNE,

ET LES

MESURES ITINÉRAIRES
EMPLOYÉES PAR LES MARINS ESPAGNOLS ET PORTUGAIS
DES XVe ET XVIe SIÈCLES.

EXTRAIT DU BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.
(SEPTEMBRE ET OCTOBRE 1858.)

LES VOYAGES

DE

AMÉRIC VESPUCE

AU COMPTE DE L'ESPAGNE

ET

LES MESURES ITINÉRAIRES

EMPLOYÉES PAR LES MARINS ESPAGNOLS ET PORTUGAIS
DES XVe ET XVIe SIÈCLES,

POUR FAIRE SUITE AUX
CONSIDÉRATIONS GÉOGRAPHIQUES SUR L'HISTOIRE DU BRÉSIL.

REVUE CRITIQUE DE DEUX OPUSCULES INTITULÉS :
I. VESPUCE ET SON PREMIER VOYAGE,
II. EXAMEN DE QUELQUES POINTS DE L'HISTOIRE GÉOGRAPHIQUE DU BRÉSIL.

COMMUNICATION A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS
DANS SA SÉANCE DU 16 JUILLET 1858

PAR M. D'AVEZAC
PRÉSIDENT DE LA COMMISSION CENTRALE,
DES SOCIÉTÉS GÉOGRAPHIQUES DE LONDRES, DE FRANCFORT,
DE BERLIN, DE VIENNE, ET DE BOMBAY,
ETC., ETC., ETC.

PARIS,
IMPRIMERIE DE L. MARTINET,
RUE MIGNON, 2.
1858.

LES

VOYAGES D'AMÉRIC VESPUCE

AU COMPTE DE L'ESPAGNE,

ET LES

MESURES ITINÉRAIRES

EMPLOYÉES PAR LES MARINS ESPAGNOLS ET PORTUGAIS

DES XVe ET XVIe SIÈCLES.

Note préliminaire.

Quand la Société de Géographie de Paris eut reçu l'hommage d'un volume qui portait le titre d'*Histoire générale du Brésil*, et que malgré les objections que me dictait le sentiment d'une insuffisance trop réelle, je dus me résigner à l'épineuse tâche de lui rendre compte de ce livre, j'appliquai toute mon étude, comme ce m'était un devoir de haute convenance envers elle, à lui offrir une analyse sérieuse, en ce qui intéresse la Géographie, de l'ouvrage remis en mes mains.

Quelque défiance que j'eusse de mes forces, j'en avais sans doute trop présumé encore. L'auteur lui-

même a pris soin de le démontrer surabondamment devant vous, dans une *Analyse critique* dont il a bien voulu honorer mon Rapport sur son œuvre (1) : il ne saurait accepter aucune des réserves, que je m'étais aventuré à croire possibles, aux éloges mérités par ce beau livre ; et ses convictions ont fait violence à sa modestie pour rétablir, sur chacun des points où mes objections s'étaient imprudemment risquées, la justesse irréfragable des résultats auxquels il s'était arrêté.

Le seul point sur lequel il a bien voulu reconnaître du

(1) Voir le *Bulletin de la Société de Géographie*, cahiers de mars et d'avril 1858, et le tirage à part qui en a été fait sous ce titre : « Examen de quelques points de l'histoire géographique du Brésil, comprenant des éclaircissements nouveaux sur le second voyage de Vespuce, sur les explorations des côtes septentrionales du Brésil par Hojeda et par Pinzon, sur l'ouvrage de Navarrete, sur la véritable ligne de démarcation de Tordesillas, sur l'Oyapoc ou Vincent Pinzon, sur le véritable point de vue où doit se placer tout historien du Brésil, etc., ou *Analyse critique du Rapport de M. d'Avezac sur la récente Histoire générale du Brésil*, par M. F. A. de Varnhagen, membre de l'Institut historique du Brésil et de la Société de Géographie de Paris, des Académies royales des sciences de Lisbonne et de Munich, de celle de l'histoire de Madrid, de l'Institut historique de Buénos-Ayres, etc. »; br. in-8° de 70 pages. — Avant cet écrit doit être placé un précédent opuscule servant de préparation à celui-ci, publié aussi dans le *Bulletin* de la Société, cahiers de janvier et de février, et pareillement tiré à part, sous ce titre : « Vespuce et son premier voyage, ou Notice d'une découverte et exploration primitive du golfe du Mexique et des côtes des États-Unis en 1497 et 1498, avec le texte de trois notes importantes de la main de Colomb ; par M. F. A. de Varnhagen, membre de la Société de Géographie »; br. in-8° de 31 pages imprimées et de 2 pages lithographiées. — Tous les alinéas de chacun de ces deux écrits étant numérotés, la citation en est à la fois plus facile et plus précise, sans avoir à s'occuper de la pagination.

moins qu'il ne pourrait sans injustice garder un doute, c'est l'estime vraie, la sympathie réelle qu'il m'était doux de professer, dès avant de le connaître, pour l'ardent investigateur dont la vigueur juvénile se consacre avec tant de succès à l'exploration des sources inconnues ou cachées de l'histoire et de la géographie du Nouveau Monde (1).

Peut-être, cependant, avec une telle certitude, et disposé comme il l'assure à prendre dans le meilleur sens possible quelques expressions qui lui semblaient un peu vives, peut-être (qu'il me permette de lui en renouveler ici l'amical reproche) aurait-il dû n'en point exagérer la portée réelle, ni les traduire par des expressions bien plus vives, que je n'ai garde d'accepter comme des équivalents : je n'ai ni *attaqué*, ni *accusé*; je n'ai prononcé ni le mot d'*injustice* ni celui de *jalousie*; si je me suis permis dans une acception figurée le terme que les Athéniens appliquaient aux étrangetés de langage des habitants de Soles, ce n'est point avec l'idée qu'on y pût accoler

(1) Non-seulement cette disposition bienveillante et sympathique avait été manifestement exprimée à diverses reprises (*Considérations*, pp. 3, 8, 26, 38, 143); elle était prouvée aussi par l'étendue même du Rapport, et par le soin particulier avec lequel avaient été rassemblés, non sans peine, les écrits antérieurs de M. de Varnhagen, pour les mettre en relief chaque fois que l'occasion se présenterait de les signaler. Peut-être n'était-ce point assez au gré de l'auteur : son *Examen* le donnerait à penser, tant il prend la peine de relever comme reproches les énonciations les plus simples et les plus inoffensives. Pour nous, les indications de nature à rentrer dans l'objet des travaux de la Société de Géographie (*Considérations*, pp. 2, 61) devaient être spécialement recueillies; c'était un devoir de convenance : il n'y a point eu en cela une « prédilection marquée pour les incidents » (*Fxamen*, n° 37), mais appréciation sérieuse de la mission reçue.

celui d'*erreurs grossières* comme un synonyme ; et quand il m'est arrivé de comparer à un léger sommeil de l'esprit un instant où la perspicacité habituelle de l'auteur me semblait lui faire défaut, le nom d'Homère ne suffisait-il pas à faire pardonner l'innocente épigramme?

Je me garderai, pour ma part, de prêter aucune intention désobligeante à de fugaces vestiges, saisissables en quelques endroits de son Examen, d'une vivacité plus incisive, qu'excuserait au besoin la chaleur de la lutte dans ces combats où il proclame gracieusement lui-même qu'il n'y a ni vainqueur ni vaincu. Fort de cette assurance que des armes courtoises ne sauraient causer de blessures, je me laisse inciter à poursuivre la joute, et à tenter de rendre à mon adversaire les coups qu'il a essayé de me porter.

Je dois avant tout me hâter de prendre acte d'un aveu que sa loyauté n'a point marchandé. — Le titre d'*Histoire générale du Brésil* m'avait inspiré, sur la portée et les conditions d'une telle œuvre, des idées auxquelles le livre ne me semblait répondre qu'à demi ; et je devais naturellement, en signalant les lacunes, exprimer l'espoir qu'elles seraient ultérieurement remplies par l'habile et docte écrivain, qui lui-même donnait à pressentir un remaniement médité pour une édition nouvelle. Un point de vue exclusif, celui de la conquête portugaise, me paraissait d'ailleurs ne laisser à l'auteur qu'un horizon restreint, en désaccord avec la largeur du sujet.

Je n'ai plus besoin de maintenir la justesse de ces observations, après la déclaration formelle de l'auteur, que ce point de vue exclusivement portugais est précisément celui qu'à bon escient il a délibérément choisi, le sujet

réel du livre qu'il a voulu faire étant expressément l'*Histoire de la civilisation du Bresil par les Portugais* (1). Dès lors, les révolutions antiques du sol brésilien, l'apparition des premiers habitants, les lambeaux traditionnels de l'histoire indigène, les vagues lueurs de communications oubliées avec l'Ancien Monde, l'arrivée successive des aventuriers d'Europe, tous ces éléments d'une *Histoire générale du Brésil*, à l'étude desquels ma curiosité se serait complue, elle perd le droit de les réclamer dès que l'auteur efface lui-même le titre où elle croyait en avoir trouvé la promesse ; et le nouveau frontispice annoncé vient expliquer désormais à merveille et la mise en saillie de la figure de Cabral, et le dédain des races indigènes (2), et l'exclusion hostile de tout établissement européen étranger à la nationalité portugaise.

Dans ces conditions nouvelles le champ de la discussion est considérablement rétréci ; et les questions spécialement géographiques auxquelles j'avais plus particulièrement circonscrit mon examen, conservent seules le droit de nous occuper : mais celles-là, notre docte et savant confrère les a fort agrandies par les considérations ingénieuses qu'il y a rattachées ; et tout en

(1) L'auteur répète jusqu'à cinq fois cet aveu dans son *Examen*, aux numéros 1, 14, 99, 122, et 124.

(2) Les doctrines de M. de Varnhagen sur ce point en particulier, ont trouvé, parmi ses compatriotes mêmes, d'éloquents et chaleureux contradicteurs : nous ne pouvons passer sous silence la note pleine de verve insérée à ce sujet par M. Jean-François Lisboa, dans un récent volume intitulé : *Jornal de Timon : Apontamentos noticias e observações para servirem á historia do Maranhão*, Lisbonne 1858, in-8° ; pp. 340 à 336.

demeurant fermement convaincu que ses conclusions sont inadmissibles, nous ne saurions méconnaître que sa critique, pleine d'érudition et d'habileté, a introduit dans son argumentation quelques données curieuses qu'il est intéressant de recueillir (1).

Je m'appliquerai à renfermer dans l'exposition la plus brève possible et les hypothèses de notre docte confrère et la réfutation qu'elles paraissent provoquer.

Cette réfutation, au surplus, j'ai la conscience qu'elle se trouve par avance tout entière dans le Rapport même dont notre confrère a contesté les conclusions, et qui renferme sur chaque point les témoignages les plus imposants scrupuleusement signalés et presque toujours littéralement transcrits en leurs parties décisives. Mais l'esprit du juge veut qu'on lui épargne la fatigue de rechercher lui-même les éléments de sa décision, et je dois apporter à nouveau devant lui les arguments destinés à le convaincre : je m'efforcerai de borner au plus strict nécessaire ce retour obligé aux choses déjà dites.

(1) Indépendamment de celles qui prendront naturellement place dans la discussion qui va suivre, nous signalerons ici, en passant, l'idée émise par M. de Varnhagen (*Examen*, n° 94) que l'expédition portugaise qui avait eu pour armateur Christophe de Haro (voir nos *Considérations*, § XI, pp. 78 à 82) aurait pu avoir lieu en 1506 avec Jean de Lisboa et Vasco Gallego de Carvalho pour pilotes, conformément à des indications qu'il avait précédemment recueillies (*Diario de Pero Lopes*, aux notes, pp. 87 et 94) dans un *Résumé historique, chronologique et politique de la découverte de l'Amérique*, écrit en 1751 par Alexandre de Gusman et resté inédit, ainsi que dans l'*Histoire des Indes*, de Herrera (Déc. II, lib. IX, cap. 10).

PREMIÈRE PARTIE.

LES VOYAGES ESPAGNOLS D'AMÉRIC VESPUCE.

SECTION PREMIÈRE

Exposé de la question.

I.

Une controverse prolongée avait occupé les érudits sur les titres respectifs de Christophe Colomb et d'Améric Vespuce aux honneurs de la découverte de ce Nouveau Monde où le génie du premier conduisit prophétiquement les caravelles castillanes, mais sur lequel, par un caprice de la renommée, s'est empreint à toujours le nom du second. Gênes et Florence, patries rivales de ces deux hommes, peuvent se disputer la gloire d'avoir produit en l'un d'eux celui qui a révélé à l'Univers l'existence du continent jusqu'alors inconnu ; le Portugal, qui n'avait pas su accueillir les offres de Colomb, et qui plus tard rechercha les services de Vespuce, peut aussi tenter de déguiser à ses propres yeux son ancienne faute en grandissant Améric aux dépens de son devancier ; et l'enfant brésilien du Portugal est excusable, à ce point de vue, de ses tendances spécialement *américaines* (1). Mais dans l'appréciation relative des mérites des deux navigateurs, l'Espagne

(1) Varnhagen, *Vespuce et son premier voyage*, n° 3.

qui les eut tous les deux à son service, et pour laquelle ils firent l'un et l'autre les découvertes que l'on a osé mettre en balance, l'Espagne est le meilleur juge de la querelle; et la France, l'Angleterre, l'Allemagne, désintéressées de leur côté dans la question, sont dans des conditions d'impartialité qui doivent donner autorité à leur verdict.

L'expression la plus complète de ce verdict, c'est le beau livre d'Alexandre de Humboldt sur l'histoire de la géographie du Nouveau Continent; et il semble que nulle solution différente de celle qui y est donnée en termes formels, après un examen magistral, sur les premiers voyages de Vespuce, ne saurait se produire aujourd'hui sans une discussion approfondie des motifs développés par l'illustre savant au soutien des conclusions qu'il a formulées.

Le nouveau critique ne s'est point assujetti à ce difficile labeur : il s'est borné à exposer, avec une série d'arguments plus ou moins concluants, qu'il a décorés du nom de *preuves*, les théories florentines de Canovai et de Bartolozzi, habilement reliées entre elles, et ingénieusement complétées par des rapprochements d'une merveilleuse désinvolture. Voici comment elles se résument, en quelques mots.

Vespuce a fait, au compte de l'Espagne, deux voyages : du premier il existe un seul récit, consigné dans une lettre écrite de Lisbonne le 4 septembre 1504 à Soderini. Du second voyage, il existe deux récits difficilement conciliables, l'un compris aussi, comme le précédent, dans la lettre à Soderini; l'autre remplissant tout entière une lettre écrite de Séville le 8 juillet

1500 à Médicis (1). La lettre à Soderini a été publiée du vivant de l'auteur ; la lettre à Médicis a été mise au jour seulement en 1745 par Bandini : celle-ci a donc moins d'autorité, sa divergence la rend suspecte, et en définitive il y a lieu de la rejeter (2).

La lettre à Soderini, ainsi déclarée seule valable, rapporte les deux voyages espagnols de Vespuce à des dates bien déterminées, savoir : le premier, du 10 mai 1497 au 18 octobre 1498 ; le second, du 16 mai 1499 au 8 septembre 1500.

Dans le premier, Vespuce, parti d'Espagne le 10 mai 1497, a navigué l'espace de mille lieues dans la direction de l'ouest-sud-ouest, et s'est trouvé, après 37 jours de traversée, à la hauteur de 16° de latitude septentrionale, par une longitude de 75° à l'ouest des Canaries, par conséquent dans le golfe de Honduras (3) ; de là, il a suivi au nord-ouest la côte du Yucatan pendant deux jours (4) ; puis il s'est avancé jusqu'à un port présentant un aspect qui rappelait Venise, et au voisinage duquel on remarqua des iguanes : c'était probablement la Vera-Cruz (5) ; à 80 lieues de là il atteignait un autre port sous le tropique du Cancer, vrai-

(1) Cette lettre est donnée par Bandini et Canovai sous la date du 18 juillet ; mais le manuscrit de l'abbé Fiacchi, déclaré plus correct par Napione (*Esame critico*, p. 27), offre le quantième du 8 juillet, ce qui vient fournir un exemple de plus de la surabondance fautive du chiffre 1 initial en divers nombres transcrits des lettres de Vespuce.

(2) Varnhagen, *Examen, etc.*, n° 16, note 1.

(3) Idem, *Vespuce et son premier voyage*, n° 8.

(4) Idem, *Vespuce*, n° 9.

(5) Idem, *Vespuce*, n° 10.

semblablement Tampico (1), dans une province dont le nom, écrit Lariab dans l'ancienne édition italienne, doit suivant toute apparence se lire Cariah (2), dénomination donnée aussi par un voyage connu, de Solis et Pinçon.

De ce port, Vespuce a fait encore vers le nord 870 lieues; il est croyable qu'il a remonté le Mississipi jusqu'à 150 lieues de l'embouchure, et qu'il arriva à la fin d'avril 1498 à la pointe de la Floride (3) ; il dut ensuite naviguer dans le canal de Bahama, et longer les côtes des États-Unis pendant plus de 30 jours, pour aller se radouber dans un port du golfe de Saint-Laurent, au mois de juin (4); enfin, après 37 jours de relâche, il va en 7 jours vers l'est-nord-est à l'île Iti, probablement Matha Itik ou Uataga Itik près du cap Whittle, non loin du détroit de Belle-Isle (5), par lequel il regagne l'Océan pour revenir ancrer à Cadix en octobre 1498.

Un voyage accompli à de telles dates et dans de tels parages, n'a pu avoir aucun rapport avec celui dans lequel Vespuce accompagnait Hojeda (6) : c'est donc le second voyage de Vespuce qui doit coïncider avec celui-ci; et les dates, en effet, concordent parfaitement, aussi bien que les lieux visités, et même certains faits déterminés du voyage (7) : on a de part et d'autre

(1) Varnhagen, *Vespuce*, nº 12.
(2 Idem, *Vespuce*, nº 11.
(3) Idem, *Vespuce*, nº 12.
(4) Idem, *Vespuce*, nº 13.
(5) Idem, *Vespuce*, nº 14.
(6) Varnhagen, *Examen*, etc., nº 20.
(7) Idem, *Examen*, nº 22.

énoncé la date de 1499; de part et d'autre on a suivi la côte vers le nord, et l'on a nommé, ou désigné d'une manière reconnaissable, l'île de la Marguerite et celle des Géants; de part et d'autre on a rencontré des perles; de part et d'autre, enfin, l'on est venu aboutir à Haïti.

Il est vrai qu'il y a de notables différences entre le récit de Vespuce et ce qu'on sait du voyage de Hojeda, quant à la route suivie, au point d'atterrage, à l'étendue des côtes parcourues, à l'époque et aux circonstances du retour (1); mais ces discordances viennent, en partie du fait de Hojeda dont le témoignage aura été volontairement affecté de réticences calculées (2), en partie de la séparation qui aura eu lieu entre Hojeda et Vespuce avant le retour (3).

Voilà le système adopté par M. de Varnhagen sur les deux voyages tant controversés d'Améric Vespuce au compte de l'Espagne : nous sommes ainsi renvoyés bien loin, comme on voit, de la solution que nous nous étions habitués à considérer comme si judicieuse et comme le dernier mot de l'érudition moderne sur cette question, résumée de si haut par Alexandre de Humboldt en un rapprochement fondamental du premier voyage de Vespuce avec le premier voyage de Hojeda, et du second voyage de Vespuce avec le premier voyage de Pinçon, ou peut-être avec le voyage presque identique de Lepe.

Quelle vive lumière s'est donc faite? Quels arguments

(1) Varnhagen, *Examen*, n° 23.
(2) Idem, *Examen*, n° 25.
(3) Idem, *Examen*, n° 32.

décisifs ont été produits qui aient ainsi renversé de fond en comble toutes les objections radicales, jusqu'à ce jour admises contre l'autorité absolue des récits de Vespuce? Nous le cherchons en vain.

Examinons de plus près.

II.

Les lettres de Vespuce à son patron l'opulent ambassadeur florentin à la cour de France Laurent fils de Pierre-François de Médicis, et après la mort de celui-ci à son ancien condisciple le gonfalonier perpétuel de la République Pierre Soderini, ont été publiées à des dates fort diverses (1). Deux seulement furent imprimées du vivant de l'auteur. D'abord, l'une de celles à Médicis, dont l'original italien n'a point encore été retrouvé, et qui est relative au premier voyage portugais, parut en latin à Paris, dès 1503 à ce qu'on suppose (2); elle n'offre d'autre intérêt dans la question actuelle que la mention des deux voyages espagnols antérieurs. Puis, en 1507, parut à Saint-Dié, sous une adresse erronée au roi deshérité de Sicile et de Jérusalem René II d'Anjou duc de Lorraine et de Bar, la traduction latine, faite sur une traduction française, de la lettre à Soderini (3), dont l'original italien existe aussi dans une ancienne édition sans date, à l'égard de laquelle il est malaisé de

(1) Voir nos *Considérations géographiques sur l'Histoire du Brésil*, Appendice, note H, pp. 165 à 173.

(2) *Ibidem*, p. 167, nº IV.

(3) *Ibidem*, p. 172, nº V.

décider si elle est antérieure ou postérieure à celle de Saint-Dié (1); les deux voyages espagnols, comme nous l'avons déjà rappelé, forment le sujet de la première moitié de cette longue lettre.

Que, du vivant de Vespuce, il en fût, ou non, parvenu quelque exemplaire en Espagne, il y a lieu de penser qu'elle fut, dès lors, considérée comme apocryphe ou comme très inexactement imprimée, par ceux qui honoraient de leur estime le cosmographe florentin et qui savaient à quoi s'en tenir sur la vérité des faits (2); mais elle devint l'objet d'une appréciation très sévère dès que l'on put soupçonner que c'était bien, dans tout son contexte, l'œuvre réelle de Vespuce : M. de Varnhagen, qui se borne à faire remonter à Herrera (3) l'opinion qui accusait et flétrissait Améric à raison des dates attribuées dans cette relation à ses deux voyages espagnols, aurait trouvé dans l'Histoire générale des Indes, de Las Casas, dont il est sans doute à portée de

(1) *Notizia di una antica edizione italiana dei quattro viaggi di Amerigo Vespucci*, dans Napione, *Del primo scopritore del continente del Nuovo Mondo, e dei piú antichi storici che ne scrissero*, Florence 1809, in 8°; pp. 107 à 115. — Voir aussi le même Napione, *Esame critico del primo viaggio di Amerigo Vespucci al Nuovo Mondo*, Florence 1811, in-8°; pp. 22, 23.

(2) C'est aussi l'opinion exprimée dans le récent ouvrage de M. Oscar Peschel, *Geschichte des Zeitalters der Entdeckungen*, Stuttgart et Augsbourg 1858, in-8°; p. 409 : « Galten in Spanien zu Lebzeiten und » kurz nach dem Tode des Amerigo seine beiden ersten Reiseschil- » derungen, wenigstens in Bezug auf ihre Chronologie als apokryph, so » hat etwa 40 Jahre nach Vespucci's Tod zuerst Las Casas ihm absicht- » licher Fälschung geziehen ».

(3) Varnhagen, *Vespuce et son premier voyage*, n° 6.

consulter le manuscrit (1), et en tout cas dans les citations qu'en a faites Alexandre de Humboldt dans la docte introduction qu'il a jointe en 1853 au mémoire du docteur Ghillany sur Martin Behaim (2), la preuve de l'indignation soulevée chez le vieil ami de Colomb par l'idée d'une fraude intentionnelle de la part du Florentin.

« J'ai fait d'abord mon possible », dit Las Casas, « pour révoquer en doute qu'Améric ait volontairement » commis cette négation tacite de la priorité de l'Amiral » en cette découverte, afin de se l'attribuer exclusive- » ment à lui-même : c'est que je n'avais pas suffisam- » ment examiné ce que depuis j'ai recueilli des propres » écrits d'Améric, et d'autres documents de ce temps » que je possède ou que j'ai rencontrés. Maintenant,

(1) Navarrete, *Viages y Descubrimientos*, tome I, p. lxxj : « De todas » las obras que dejò escritas este prelado religioso, ninguna hay mas » importante que la *Historia general de las Indias* en tres volúmenes, » que alcanzan hasta el año 1520, y se conservan originales manu- » scritos, los dos primeros en la real Academia de la Historia, y el » tercero en la Bibliotheca real ». — M. Henri Ternaux-Compans en possédait il y a vingt ans une copie qui paraît avoir passé depuis longtemps à la Bibliothèque royale de Berlin. — L'Académie de l'Histoire, à Madrid, en projette la publication dans la belle collection qu'elle a entreprise des historiens primitifs inédits du Nouveau Monde, dont il a paru quatre volumes dans le format grand in-4° de raisin, contenant l'Histoire générale et naturelle des Indes, d'Oviedo, éditée par D. José Amador de los Rios.

(2) Humboldt, *Ueber die ältesten Karten des Neuen Continent und den Namen Amerika*, 12 pages, dans F. W. Ghillany, *Geschichte des Seefahrers Ritter Martin Behaim, nach den ältesten vorhandenen Urkunden bearbeitet*, Nuremberg 1853, grand in-4° de colombier, avec 5 cartes ; pp. 6, 7.

» je dis qu'il y a eu de la part d'Améric mensonge et » action mauvaise dans cet essai d'usurper contre toute » justice l'honneur dû à l'Amiral, trompant ainsi le » monde au dehors de l'Espagne, où faute de gens qui » connussent la vérité des choses, il n'y avait personne » pour le contredire et le redresser. Je ne conçois pas » que Ferdinand Colomb, qui à ma connaissance per- » sonnelle possède sa relation, n'ait pas été frappé du » vol ainsi fait à son illustre père par Améric Vespuce » (1).

L'historien officiel des Indes occidentales, Herrera, partagea l'indignation de Las Casas, et longtemps l'appréciation d'un écrivain d'une telle autorité a été considérée comme décisive (2). Cependant Florence tenta

(1) Las Casas, *Historia general de las Indias*, lib. I, cap. 164 : « En el capitulo 140 del libro I, trabagé de poner por dudoso si él » Amérigo avía de industria negado tacitamente este descubrimiento » primero aver sido hecho por el Almirante, y aplicado á sí solo, por- » que no avía mirado lo que despues colegí de los mismos escritos » dél Amérigo con otras escripturas que de aquellos tiempos tengo y » hé hallado. Por lo qual digo aver sido grand falsedad y maldad la » de Amérigo queriendo usurpar contra justicia el honor devido al » Almirante, y la prueva desta falsedad por esta manera y por el » mismo Amérigo quedará clarificada..... engañaudo al mundo, como » escrivía en latin y al rey Renato de Nápoles y pará fuera de España, » y no avía, cubiertos los que entonces esto sabían, quien lo resistiese » y declarase. Maravillo me yo de D. Hernando Colon, hijo del mismo » Almirante, que siendo persona de muy buen ingenio y prudencia, y » teniendo en su poder las mismas navegaciones de Amérigo como lo » sé yo, no advirtió en este hurto y usurpacion que Amérigo Vespucio » hizo á su muy ilustre padre ». — Voir Humboldt, *ubi suprà*, p. 7.

(2) Herrera, historiographe royal de Castille, et grand historiographe (*cronista mayor*) des Indes, a puisé son Histoire aux sources les plus authentiques, et son jugement a été suivi ou confirmé par Charlevoix, Robertson, Tiraboschi, Muñoz, Navarrete, Washington-Irving.

une réaction : Bandini, Canovai, Bartolozzi (1), présentèrent Vespuce comme le véridique, le loyal, le glorieux émule de Colomb, et ne voulurent admettre aucune possibilité non-seulement de fraude, mais même d'erreur dans ses récits. L'esprit conciliant du génois Napione (2) essaya de montrer que, tout en reconnaissant dans les textes et les éditions diverses qui nous sont parvenus de Vespuce, des discordances évidentes, des assertions démenties par les faits, et des incertitudes sur les chiffres de dates et de positions, il n'en résultait pas nécessairement contre le navigateur florentin une

(1) Bandini, *Vita e lettere di Amerigo Vespucci*, Florence 1745, in-4°. — Canovai, *Elogio d'Americo Vespucci..... con una dissertazione giustificativa di questo celebre navigatore*, Florence 1788, in-8°; réimprimé en 1798, et de nouveau, revu et modifié, dans le volume publié après la mort de l'auteur sous le titre de *Viaggi d'Amerigo Vespucci*, Florence 1817, in-8°. — Bartolozzi, *Ricerche istorico-critiche circa alle scoperte d'Amerigo Vespucci, con l'aggiunta di una relazione del medesimo fin ora inedita*, Florence 1789, in-8°.

(2) Napione, *Della patria di Cristoforo Colombo*, Florence 1808, in-8°. Ce volume, publié par les soins du sénateur et ancien ministre, le chevalier Clément-Damien de Priocca, contient de nombreuses additions, dues pour la plupart au noble éditeur : à la suite de la Dissertation initiale viennent deux lettres de Napione à celui-ci *Su la scoperta del Nuovo Mundo*, dont la deuxième est spécialement consacrée à l'examen de la relation de Vespuce; on y lit, p. 157 : « Essendo » sbagliate le date, non sarebbe cosa da farne meraviglia che senza » colpa del Vespucci fosse intervenuto quello che dice l'Errera, che » in quelle Relazioni si sieno confusi un viaggio di esso Vespucci coll' » altro, trasportando da questo a quello i fatti, » etc. — Napione a encore publié ultérieurement deux autres écrits sur le même sujet; d'abord son « ragionamento » *Del primo scopritore del continente del Nuovo Mondo* où l'on trouve, p. 7 : « Io avrei desiderato di poter » quindi trattar quello della difessa del Vespucci, dalla taccia d'im-

accusation de fausseté intentionnelle, toute la faute en pouvant être rejetée sur des erreurs de copie, de traduction, et d'impression, grossies et multipliées par le grand nombre de mains inhabiles ou inattentives qui y ont touché.

Alexandre de Humboldt a fait davantage : adoptant le point de vue bienveillant de Napione, il a cherché à faire rentrer pratiquement les récits de Vespuce, tout altérés ou imparfaits qu'ils sont, dans le cercle des applications réelles ; avec une spécialité d'érudition, une habileté de critique, une sûreté de tact que le monde est habitué dès longtemps à admirer en lui, l'éminent écrivain, saisissant les traits caractéristiques de chacun des voyages du Florentin, leur a rendu une valeur certaine en les montrant conciliables avec les faits, mieux assurés, des navigations espagnoles, auxquelles il faut indispensablement les rattacher, sous peine de les laisser flotter à toujours dans les vagues incertitudes de la fantaisie. Fortifiant de son adhésion motivée l'assertion énoncée de science certaine par Las Casas, et répétée de conviction acquise par Herrera, il a constaté l'identité du premier voyage de Vespuce avec celui de Hojeda ; et il a mis en parallèle, avec un

» postore », etc. ; et p. 63 : « ..... senza colpa nessuna, nè pretesa, o » malizioso disegno per parte di Americo Vespucci » ; puis son *Esame critico del primo viaggio di Americo Vespucci*, où l'on trouve répété (pp. 30, 31) : « .... e tutto questo senza colpa nessuna di Americo « Vespucci », etc. — On ne peut s'expliquer comment un homme dont les écrits sont empreints de la modération qui fut l'un des traits dominants de son caractère, a pu être appelé (*Vespuce*, n° 8, note 1) *le passionné Napione* !...

égal bonheur, le second voyage avec celui de Pinçon ou de Lepe (1).

SECTION DEUXIÈME.

Le premier voyage d'Améric Vespuce.

ARTICLE PREMIER.

Discussion de la date assignée à ce voyage.

III.

Dans toute controverse, la vérité d'un fait repose sur deux ordres d'arguments ; les uns destinés à l'affirmation directe du fait même, les autres à la négation absolue des faits contraires.

Entre les diverses impossibilités accumulées contre la date de 1497 pour le premier voyage de Vespuce, il en est une que Humboldt (2) avait saisie dans les annotations de Muñoz recueillies par Navarrete (3), et qu'il avait mise particulièrement en relief comme radicale, à savoir : que Vespuce, prenant, à la mort du banquier florentin Juanoto Berardi, en décembre 1495, la suite de ses entreprises d'armement pour le compte du gouvernement espagnol, et signant en conséquence le 12 janvier 1496 un récépissé de sommes à lui comptées par le trésorier Pinelo, continua de donner ses soins à cette opération jusqu'à l'expédition définitive de la

(1) Humboldt, *Géographie du Nouveau Continent*, tome IV, pp. 192 à 215, et 284 à 316 ; tome V, pp. 201 à 213.

(2) Humboldt, *Géographie du Nouveau Continent*, tome IV, pp. 267, 268 ; tome V, pp. 180, 181. — Idem, *Aelteste Karten*, p. 8. — Peschel, *Zeitalter der Entdeckungen*, p. 408.

(3) Navarrete, *Viages y Descubrimientos*, tome III, p. 317.

flotte sur laquelle Colomb partit de San Lúcar le 30 mai 1498.

Un *alibi* aussi complet démontrerait irréfragablement à lui seul la fausseté de la date attribuée au premier voyage de Vespuce dans les éditions vulgates de la lettre à Soderini. Mais M. de Varnhagen (1), qui n'a point trouvé dans l'énonciation de Navarrete une spécification aussi nette de la flotte à laquelle Améric avait consacré ses soins jusqu'au moment où elle partit de San Lúcar, objecte, avec une apparente raison, qu'il s'agissait probablement de navires autres que ceux de Colomb. Il fait remarquer, en effet, que Berardi s'était engagé par un acte du 9 avril 1495 à fournir au gouvernement espagnol douze navires en trois termes successifs ; que Vespuce, successeur de Berardi dans cet engagement, avait dû suivre l'armement de quatre navires correlatifs à l'un de ces termes ; et que très probablement ces quatre navires étaient ceux-là mêmes sur lesquels Améric serait parti de Cadix en 1497 pour le voyage tant contesté.

L'objection est très ingénieuse, mais n'est pas sans réplique. Et d'abord, le voisinage de San Lúcar et Cadix n'autorise pas entièrement l'explication de *la flotte partie de San Lúcar* par *quatre navires partis de Cadix*. Une vérification directe, soit du registre même des dépenses d'armement pour les Indes, signalé par Navarrete (2),

(1) Varnhagen, *Vespuce*, nº 17.

(2) « Libro 2º de los gastos de las Armadas de las Indias que existe » en la Contratacion de Sevilla, de donde lo extractó Muñoz » (Navarrete, *ubi suprà*).

soit seulement des extrait qu'en a faits Muñoz et qui sont à portée des investigations de M. de Varnhagen, résoudrait peut-être définitivement la question ; mais les éléments de discussion dont nous sommes quant à présent forcés de nous contenter, ne permettent pas de conclusion aussi catégorique. Berardi, nous le savons, s'était obligé (1) à fournir les quatre premiers navires dès avril 1495 ; il y eut des retards, les navires n'étaient pas livrés encore le 2 juin (2), et ils ne partirent enfin qu'au mois d'août sous les ordres de Jean Aguado (3). Le second convoi de quatre navires que la stipulation primitive déclarait exigibles en juin (4), n'était pas encore prêt en novembre, et ils ne purent mettre à la voile qu'en janvier 1496, alors que Vespuce venait de prendre la suite des affaires de Berardi décédé au mois

(1) « E que de los dichos doce navíos haya de dar é dé los cuatro » dellos aparejados para los poder cargar en todo este mes de abril » deste año de noventa y cinco años » (*Asiento con Juanoto Berardi*, du 9 avril 1495, dans Navarrete, tome II, p. 160).

(2) *Carta de los Reyes á Juanoto Berardi*, du 2 juin 1495, dans Navarrete, tome II, p. 178.

(3) Navarrete, tome II, p. 169 : *Lettre royale* du 12 avril 1495 : « Acordamos que Juan Aguado nuestro repostero de capilla haya de » ir por capitan de las cuatro carabelas que mandamos ir à las dichas » Indias ». — Voir aussi, *ibidem*, la cédule royale à Berardi, du même jour. — Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, Madrid 1793, in-4° ; lib. V, n° 35, p. 244 : « Partió enfin Aguado por agosto, con cuatro cara- » belas », etc.

(4) « Item : que en lo que toca á los otros ocho navíos, los haya » de dar, los cuatro dellos en fin del mes de junio deste dicho año, ó » dentro de otros quince dias que fuere requerido » (*Asiento con Berardi*, du 9 avril, *ubi suprà*).

de décembre précédent : on sait qu'une tempête surprit ces quatre caravelles à la sortie du port, et les jeta à la côte, une près de Roda, deux près de Cadix, et l'autre près de Tarifa (1).

Jusque-là nous sommes assez bien informés de la marche des armements concédés à la maison Berardi et continués par Vespuce ; mais depuis ce moment nous n'avons plus à notre disposition des données aussi explicites, et en attendant les lumières nouvelles que nous aimons à espérer des investigations ultérieures de notre actif et docte confrère, force nous est de raisonner sur de simples probabilités ; et nous nous trouvons ainsi transportés au milieu des difficultés d'une situation embarrassée, le gouvernement étant pressé d'envoyer au ravitaillement de la colonie naissante (2), et Vespuce qui devait fournir les navires ayant à pourvoir à la fois au radoub des quatre caravelles échouées et à l'armement des quatre autres que la stipulation primitive rendait exigibles depuis plusieurs mois (3).

On satisfit aux premières exigences de la situation en affrétant trois autres navires qui furent mis sous le commandement de Pierre-Alphonse Niño (4), et qui

(1) Navarrete, tome III, p. 317.

(2) « Segun la necesidad tienen los que estan en las Indias si luego » no son proveidos de mantenimientos, podrá haber mucho inconve- » niente » (*Lettre à Berardi*, du 2 juin 1495, dans Navarrete, tome II, p. 178).

(3) « E los otros cuatro navíos en el fin del mes de setiembre de » dicho año, ó dentro de otros quince dias que fuere requerido » (*Asiento* du 9 avril, *ubi suprà*).

(4) Muñoz, lib VI, nº 1, p. 252 : « A la sazon estaban en la bahía » tres carabelas à punto de salir para la Española con socorro de gente

étaient à la veille de leur départ quand Colomb revenant de son deuxième voyage arriva lui-même à Cadix le 11 juin 1496. Presque aussitôt furent proposées et agréées les dispositions à prendre pour le troisième voyage de l'Amiral, et il fut convenu que huit navires lui seraient fournis pour cette destination (1) : n'est-il pas naturel de penser que ce furent les huit navires dont l'armement occupait alors Vespuce ? et pourrait-on admettre que celui-ci se fût trouvé à portée de livrer en mai 1497 ses quatre derniers navires à un commandant resté inconnu, sous les ordres duquel il aurait été autorisé à s'embarquer lui-même ? et tout cela pendant que les dépenses pour les guerres de France et d'Italie, et pour le double mariage des Infants, détournaient (2)

» y vituallas. Partieron el 17 de junio (1496) al mando de Per » Alonso Niño, piloto de la capitana ».

(1) Fern. Colombo, *Vita e fatti dell' Ammiraglio*, cap LXIII, p. 300 : « Poscia dunque che l'Ammiraglio hebbe loro fatta relatione. . voleva » tosto dar la volta ». — Herrera, déc. I, lib. III, cap, ij ; p. 83 : « Proponia el Almirante..... de descubrir muchas provincias y tierra » firme..... Pidió ocho navíos, » etc. — W. Irving, *Vie de Colomb*, Paris 1836, in-8° ; liv. IX, chap. III : tome II, pp. 281, 282.

(2) Bernaldez, *Historia de los reyes católicos*, cap. 131 ; dans Navarrete, tome I, p. lxviij : « E estuvo desta vez el Almirante en la corte, » é en Castilla é en Aragon, mas de un año, que con las guerras de » Francia no lo podian despachar ; é despues hobo licencia é flota é » despacho de Sus Altezas ». — Herrera, *ubi suprà*, p. 84 : « Se » mandaron librar al Almirante seys cuentos » (435 000 fr.) ; et cap. ix, p. 97 : « Como estavan librados los seys cuentos para el despacho del » Almirante, gastaronse en otra cosa ». — Muñoz, lib. VI, n° 3, » p. 256. — W. Irving, *ubi suprà*, pp. 282 à 285. — Prescott, *Ferdinand and Isabella*, Londres 1854, in-18 ; part. II, chap. VIII : tome II, p. 122.

les ressources du trésor royal de leur affectation expresse au voyage de l'Amiral! Il semble plus raisonnable de croire que l'argent qu'on ne pouvait consacrer à l'expédition de Colomb n'aura pas davantage été employé à expédier le commandant encore ignoré qui aurait pris à son bord l'armateur florentin : comme Colomb, Vespuce aura attendu que les finances royales fussent en mesure de solder les dépenses de l'armement, et il aura ainsi continué d'y donner ses soins jusqu'à ce qu'en définitive deux navires d'abord mis sous les ordres de Pierre Fernandez Coronel (1), puis les six autres gardés sous le commandement direct de l'Amiral (2), fussent partis enfin de San-Lúcar le 30 mai 1498.

Ainsi, dans l'état actuel de nos informations sur ce point, nous demeurons persuadés, jusqu'à meilleur avis, que l'interprétation donnée par Alexandre de Humboldt aux indications de Navarrete sur les navires armés par les soins de Vespuce, est la plus rationnelle et doit être maintenue tant qu'elle ne sera pas contredite par des documents précis.

Un autre argument connexe à celui qui vient d'être

(1) Fern. Colombo, cap. lxiii, p. 300 : « .....due navigli che furono » mandati inanzi con soccorso; de' quali era capitano un Pietro Fernandez Coronel. Questi partirono nel mese di Febrajo dell' anno 1498 ».

(2) Anghiera (*De rebus Oceanicis*, dec. I, lib. vi, p. 69) ne distingue pas entre le départ anticipé de Coronel avec deux navires, et celui de Colomb avec les six autres : « Ex oppido Barrameda, Bætis ostio, a » Gadibus parum distanti, cum octo navibus onustis tertio kalendas » junii (30 mai) anni octavi et nonagesimi Colonus dat vela ». — Fern. Colombo, cap. lxv, p. 302 ; « a' 30 di maggio dell' anno 1498 » fece vela..... con sei navigli ».

exposé, et qui milite aussi avec une grande force contre la possibilité d'un voyage d'Améric Vespuce en 1497, c'est la présence en Espagne, à cette époque, de Christophe Colomb en pleine jouissance des priviléges d'Amiral des Indes, expressément renouvelés et sanctionnés (1) par des actes itératifs de la faveur royale, en date du 23 avril 1497 : comment un voyage de découvertes aurait-il pu être entrepris alors, à quelques jours seulement de distance, en violation directe de ces mêmes priviléges!...

On objecte (2) que le 10 avril 1495 avait été promulguée une autorisation générale de faire, sous certaines conditions, des armements particuliers pour les Indes (3), et que cet acte ne fut révoqué (4) formellement que le 2 juin 1497 après le départ supposé de Vespuce. On pourrait même alléguer des témoignages historiques qui viendraient ajouter, à la valeur incertaine d'une simple licence générale pour des expéditions éventuelles, l'autorité plus concluante d'une constatation explicite d'expéditions effectives : Dès le 11 juin 1495 Anghiera (5) mandait de Saragosse au

(1) *Confirmacion de las mercedes y privilegios concedidos al Almirante D. Cristóbal Colon*, du 23 avril 1497, dans NAVARRETE, tome II, pp. 191 à 196.

(2) VARNHAGEN, *Vespuce*, nº 16.

(3) *Real provision..... tocante à los que deseaban ir á descubir nuevas tierras*, du 10 avril 1495, dans NAVARRETE, tome II, pp. 165 à 168.

(4) *Provision real para que se guarden al Almirante sus privilegios y mercedes*, du 2 juin 1497, dans NAVARRETE, tome II, pp. 201, 202.

(5) *Opus epistolarum Petri Martyris*, Amsterdam 1670, in-folio, p. 90 : Ep. CLX, Bernardino Caravajalo cardinali : « Diversi navium » ductores ad diversa alterius hemisphærii littora missi sunt. Quæ re-

cardinal Caravajal « que divers capitaines de navires avaient été envoyés en divers parages de l'autre hémisphère, et qu'il lui ferait connaître à leur retour les nouvelles qu'ils rapporteraient » ; plus tard André Bernaldez, le curé de Los Palacios, en son *Histoire des rois Catholiques* (1), racontant le séjour de Colomb en Espagne pendant les préparatifs de son troisième voyage, ajoute que « tandis qu'il était encore à la cour, il se négocia, concerta, et accorda, à plusieurs autres capitaines qui en faisaient la demande, des licences pour aller à la découverte, qu'ils y allèrent en effet, et qu'ils découvrirent diverses îles ».

Corroborée par de tels témoignages, l'objection peut paraître formidable, et cependant elle n'est encore que spécieuse. D'abord les navires mentionnés par Anghiera sont hors de cause puisqu'il s'agit, à leur égard, d'une date antérieure de deux années au départ prétendu de Vespuce en 1497; et les licences énoncées dans Bernaldez ont leur application naturelle aux expéditions bien connues de Hojeda, de Guerra, de Pinçon, de Lepe, qui suivirent celle de l'Amiral, comme leurs licences avaient suivi les dépêches royales délivrées à celui-ci. Et quant à la licence générale du 10 avril 1495, il est à observer que cette faculté éventuelle fut concédée au moment où, sans nouvelles de Colomb, on agissait

» portabunt, per me si vixero intelliges. ... Ex Cæsaraugusta III idus » junii (1495) ».

(1) Bernaldez, *ut suprà*, dans Navarrete, tome I, p. lxviij : « E estando él (el Almirante) en la corte, se negoció é concertó é se dió » licencia à otros muchos capitanes que lo procuraron, pará ir á des» cubrir; é fueron é descubrieron diversas islas ».

ouvertement en prévision du cas où il aurait péri en mer (1), et qu'elle pourrait bien être restée une lettre morte dès l'arrivée des nouvelles de l'Amiral apportées quelques jours après par Antoine de Torres (2). En tout cas, au retour de l'Amiral lui-même en juin 1496, l'accueil qu'il reçut de la Cour (3) semble garantir qu'il n'aurait désormais été accordé d'*exequatur* à aucune expédition privée, pendant tout le temps au moins où Antoine de Torres, ami de Colomb, demeura chargé de la direction des affaires des Indes (4), que Fonseca

(1) Cédule du 9 avril 1495, dans NAVARRETE, tome II, p. 162 : « Temiendo que algo ha Dios dispuesto del Almirante de las Indias, » pues que ha tanto tiempo que dél no sabemos, tenemos acordado de » enviar allá al comendador Diego Carrillo », etc. — Voir aussi PESCHEL, *Zeitalter der Entdeckungen*, pp. 268, 269.

(2) Bien qu'Antoine de Torres n'eût pas encore remis ses lettres le 16 avril (NAVARRETE, tome II, p. 173), à la nouvelle de son arrivée parvenue à la cour le 12, on s'était hâté, par une cédule royale du 13, de sauvegarder les droits utiles de l'Amiral sur toutes les expéditions (*Ibidem*, p. 168) ; et le 5 mai (*Ibidem*, p. 170) Fonseca recevait l'ordre d'écrire à l'Amiral de manière à dissiper tous les nuages survenus entre eux, et de tout faire pour le contenter. — PRESCOTT (*Ferdinand and Isabella*, part. II, chap. IX; tome II, p. 136) parlant de la licence de 1495, affirme comme un fait établi, que « no use was made of » this permission until some years later, in 1499 ».

(3) Voir dans NAVARRETE (tome II, p. 179) la lettre écrite à Christophe Colomb, en date d'Almazan le 12 juillet 1496, par Ferdinand et Isabelle, à la nouvelle de son retour; et tous les actes qui s'en sont suivis.

(4) HERRERA, dec. I, lib. III, cap. IX, p. 98 : « .....el cuydado de la » provision de las cosas de las Indias..... se dió á Antonio de Torres, » y pidió muchas condiciones que à los Reyes parecieron poco razo» nables, y le bolvieron al obispo de Badajoz ».

ne reprit, suivant la remarque de Robertson, qu'en septembre 1497, quatre mois après le départ supposé de Vespuce (1).

Mais, au surplus, qu'a donc à faire ici la licence générale relative aux armements privés? Suivant les propres termes du récit de Vespuce, sa prétendue expédition de 1497, envoyée par le roi Ferdinand de Castille (2), n'était point un de ces armements privés auxquels aurait pu s'appliquer l'autorisation éventuelle du 10 avril 1495.

Revenons donc à l'hypothèse d'une expédition officielle.

IV.

M. de Varnhagen (3) a cru retrouver la trace d'un voyage, mal connu, de Pinzon et Solis, qui s'adapterait aux conditions de temps et de lieux de la première navigation de Vespuce; et il en poursuit les vestiges dans les écrits d'Anghiera, de Gomara, d'Oviedo, de

(1) Robertson, *Histoire de l'Amérique*, édition de M. de la Roquette, Paris 1848, in-18, liv. II, notes et éclaircissements; tome I, p. 447. — Mais l'infant don Juan mourut en réalité le 6 octobre 1497, et non au mois de septembre : « Infaustus ille dies pridie nonarum octobris », dit Anghiera, epist. clxxxii, p. 104.

(2) Vespuce, *Lettre à Soderini*, dans Bandini, pp. 3, 6; ou dans Canovai, pp. 26, 28 : « Di quattro viaggi che ho fatti in discoprire nuove terre, e dua per mando del re di Castiglia don Ferrando VI, per il gran golfo del mare Occano verso l'occidente ». — « Il re don Ferrando di Castiglia avendo a mandare quattro navi a discoprire nuove terre verso l'occidente, fui eletto per Sua Altezza che io fussi in essa flotta per aiutare a discoprire ».

(3) Varnhagen, *Vespuce et son premier voyage*, n°s 28 à 36.

Herrera, et même dans un autre document où il n'est question ni de Pinzon ni de Solis.

Vérifions tout cela.

Anghiera (1), au Xe livre de sa première Décade, dans l'épilogue écrit en 1510 pour le comte de Tendilla, termine ce morceau par la promesse de poursuivre son récit quand il en aura le loisir ; « car il aura à parler de la navigation de Colomb en 1502 sur les côtes du continent qui est à l'ouest de Cuba ; ces côtes ont aussi été parcourues, dit-on, par Vincent Yañez, un Jean Diaz Solis de Lebrija, et bien d'autres, dont il n'a pas encore les détails ; si Dieu lui prête vie, il pourra examiner tout cela quelque jour ; pour le moment, salut » (2). — Il faut une bonne volonté bien robuste pour trouver là qu'Anghiera ait eu l'idée de parler d'un voyage de Pinçon et Solis autre que celui qu'ils avaient fait en ces mêmes parages postérieurement à celui de Colomb en 1502 ; d'autant plus que ce même Anghiera, après avoir recueilli de la propre bouche de Pinçon le détail

(1) Varnhagen, *Vespuce*, n° 29 : « Anghiera.... nous apprend qu'on » disait que cette île avait *déjà* été visitée par d'autres ».

(2) Anghiera, *de rebus Oceanicis*, Dec. I, lib. x ; pp. 119, 120 : « Claudo igitur decadis perpendicularem epilogum ; animo tamen » explorandi colligendique cuncta particulatim, ut mandare literis illa » queam quando per ocium licuerit. Colonus namque idem Almi- » rantus.... percurrit anno MDII terram quæ occidentem Cubæ ultimum » spectat angulum.... Percurrisse *quoque* feruntur ea littora occiden- » talia Vincentius Agnez de quo suprà, et Joannes quidam Dias Soli- » sius nebrissensis, multique alii ; quorum res nondùm benè didici. » Modò vivam, aliquando illa videre licebit. Nunc Vale ».

de ses voyages (1), raconte tout au long, au VIIe livre de sa deuxième Décade (2) écrite en 1514, ce même voyage à l'ouest de Cuba, en expliquant qu'il avait eu lieu l'année qui précéda l'expédition de Hojeda et Nicuesa (3), ce qui nous fait descendre jusqu'à 1507.

Gomara (4), après avoir mentionné le voyage de Colomb au golfe de Higueras, ajoute : « Quelques-uns disent cependant que trois ans auparavant y étaient allés Vincent Yañez Pinzon et Jean Diez de Solis, qui furent de très-grands découvreurs » (5). — A supposer que ce dire de quelques-uns eût la moindre valeur, les trois ans avant 1502 détermineraient, pour le voyage en discussion, une date de 1499, et non celle de 1497 qu'on veut retrouver.

Oviedo (6) avait puisé sans doute à la même source

(1) Anghiera, *ibidem*, Dec. I, lib. vii, p. 176 : « ..... A Vincentio » Annez, navium patrono, littorum omnium illorum perito..... quæ- » cumque gesta sunt intellexi : nullus namque ad curiam rediit unquàm » qui non fuerit delectatus et viva voce et scriptis mihi quæcumque ipsi » didicissent patefacere ».

(2) Idem, *ibidem*, pp. 181 à 185.

(3) Idem, *ibidem*, p. 181 : « Anno priore a discessu ducum Nicuesæ » et Fogedæ ». — Le départ de ceux-ci est raconté au commencement de la seconde décade, immédiatement après la mention de Pinçon et Solis qui termine la première décade.

(4) Varnhagen, *Vespuce*, n° 30.

(5) Gomara, *Historia de las Indias*, cap. lv, dans la collection des *Historiadores primitivos*, de Barcia, tome II, p. 44 : « Descubrió Cris- » tóval Colon 370 leguas de costa que ponen de Rio grande de Higue- » ras al Nombre de Dios, el año de 1502; dicen empero algunos que » *tres años antes* lo avian andado Vicente Yañez Pinçon y Juan Diez de » Solís, que fueron grandísimos descubridores ».

(6) Varnhagen, *Vespuce*, n° 31.

un dire analogue, plus prononcé encore ; c'est toujours du golfe de Higueras qu'il s'agit, de ce parage intermédiaire entre les découvertes de Colomb en deçà et les découvertes de Pinçon et Solis au delà : « Quelques-uns », dit Oviedo, « l'attribuent au premier amiral Christophe Colomb, disant que c'est lui qui l'a découvert : il n'en est point ainsi, car ce golfe de Higueras a été découvert par les pilotes Vincent Yañez Pinzon et Jean Diaz de Solis et Pierre de Ledesma, avec trois caravelles, avant que Vincent Yañez découvrît le fleuve Marañon et que Solis découvrît le fleuve de la Plata » (1). Comme Oviedo énonce lui-même (2) que Solis découvrit le fleuve de la Plata pour la première fois en 1512, l'antériorité de son voyage au Yucatan n'a point ici une signification chronologique bien pressante, et il semblerait un peu étrange que cette date de 1512 fût mise en parallèle avec celle du voyage de Pinçon à l'Amazone, s'il s'agissait réellement ici de la première découverte des bouches de ce fleuve en 1500 ; et peut-être serait-

(1) Oviedo, *Historia general y natural de las Indias*, Madrid 1851 à 1855, grand in-4°; lib. XXI, cap. xxviii; tome II, p. 140 : « ... algunos atribuyen al Almirante primero don Cristóval Colon, diciendo » que él lo descubrió. Y no es así : porque el golfo de Higueras lo » descubrieron los pilotos Vicente Yañez Pinçon e Johan Diaz de Solis » e Pedro de Ledesma, con tres caravelas, antes que él Vicente Yañez » descubriese el rio Marañon, ni que él Solis descubriese el rio de la » Plata ».

(2) Idem, *ibidem*, lib. XXI, cap. ii; tome II, p. 114 : « Aqueste » grande rio de Paramá, que agora impropriamente llaman de la Plata, » primero le decian el rio de Solís porque le descubrió el piloto Johan » Diaz de Solís ... assi que el descubrimiento fué año de mill é qui» nientos y doce ».

ou mieux fondé à supposer que le parallélisme doit s'expliquer par une expédition ultérieure, dans laquelle une reconnaissance aurait été poussée en amont sur le fleuve même.

Quoi qu'il en soit, le voyage de Pinçon avec Solis et Ledesma au golfe de Higueras est trop explicitement désigné pour n'y pas reconnaître celui-là même qui fait l'objet du dixième chef d'enquête dans le procès en revendication, par Diègue Colomb, des titres et honneurs de son père (1). Les témoignages recueillis par le ministère public les 18 et 21 mars 1513, de la propre bouche de Ledesma et de Pinçon, ne laissent aucun doute sur cette identité ; or l'expédition en question est expressément déclarée postérieure au voyage de Christophe Colomb sur la côte de Veragua (2) : on ne peut donc fonder aucun argument solide sur l'indication d'Oviedo, touchant l'ordre chronologique des deux découvertes.

(1) Navarrete, *Viages y Descubrimientos*, tome III, pp. 538, 559.

(2) Idem, *ibidem*. — Il y a intérêt à tenir compte de l'ordre dans lequel se succèdent les chefs d'enquête : au 2e chef il s'agit du voyage de Colomb à Paria; aux 3e et 4e de celui de Guerra et Niño, déclaré postérieur; au 5e chef, de l'expédition parallèle (*en este tiempo*) de Hojeda avec La Cosa et Vespuce; au 6e, du voyage postérieur (*despues desto*) de Bastidas et La Cosa; au 7e chef, du voyage de Pinçon au cap Saint-Augustin; au 8e chef, du voyage de Lepe au même cap, en suivant la côte au sud jusqu'au terme des découvertes; au 9e chef, de la découverte postérieure (*despues desto*) par Colomb, de la terre de Verágua; et enfin, au 10e chef d'enquête, du voyage encore postérieur (*despues desto*) fait par Pinçon et Solis au delà de ladite terre de Verágua, jusqu'au terme des découvertes.

Quant à Herrera (1), nous cherchons vainement à comprendre quel appui l'on s'est flatté de trouver, en faveur du prétendu voyage de 1497, dans quelques indications empruntées à son texte, même en les isolant du milieu qui en détermine la véritable valeur. De fait, l'historien espagnol rappelant les soins personnels que le roi Ferdinand le Catholique donnait au progrès des découvertes, raconte qu'il fit venir de Lisbonne Améric Vespuce pour le prendre à son service (nous savons que ce fut au commencement de 1505), et s'occupa de déterminer avec lui ce qu'il y avait à découvrir: car, ajoute ici Herrera, « bien que plusieurs eussent navigué » vers le nord, sur les côtes des Baccalaos et du Labra- » dor, comme il y avait de ce côté peu d'apparence de » richesse, on n'eut point de relation d'eux, non plus » que d'autres qui allèrent du côté de Paria, hormis » ceux dont nous avons fait mention » (2). Et plus loin, rappelant le dernier voyage de Colomb, il raconte aussitôt, sous la rubrique marginale de l'année 1506, le voyage au Yucatan de Pinçon et Solis (3); et après

(1) Varnhagen, *Vespuce*, nº 32.

(2) Herrera, décad. I, lib. vi, cap. xvj; p. 214 : « Gran cuydado » tenia el Rey Católico en embiar á descubrir..... y teniendo..... noti- » cia que Americo Vespucio florentin ... era gran piloto, le truxo á su » servicio de Lisboa; vino á Sevilla, y se fue tratando con él lo que » avia de descubrir, porque aunque muchos navegaron hácia el norte » costeando los Bacalaos y tierra del Labrador, como mostrava aquella » parte poca riqueza, no huvo memoria dellos, ni aun de otros que » fueron por la parte de Pária, salvo los que se han referido ».

(3) Idem, *ibidem*, cap. xvij; p. 215 : « Sabido en Castilla lo que avia » descubierto de nuevo el Almirante, Juan Diaz de Solis y Vicente Yañez » Pinzon determinaron de yr á proseguir el camino que dexava hecho. »

les avoir conduits au terme de leur exploration, il ajoute avec une parfaite justesse que nul n'ayant alors poursuivi cette exploration, on n'en sut pas plus long jusqu'à l'expédition qui, de Cuba, alla plus tard découvrir la Nouvelle Espagne (1); ce qui est conforme à l'histoire, soit qu'il fasse allusion à l'entreprise de François Hernandez de Córdoba (2) en 1517, ou à celle de Jean de Grijalva (3) en 1518.

Où trouver, dans tout cela, la moindre hésitation de la part de Herrera sur les dates relatives du dernier voyage de Colomb en 1502, et du voyage au Yucatan de Pinçon et Solis, que l'émulation, comme le dit encore l'historien, poussait à tenter de dépasser le terme des découvertes de l'Amiral (4). L'indication marginale de l'année 1506 est donc en parfait accord avec la succession des faits rapportés dans le texte.

Mais on objecte, à ce propos, que la date de 1506 est impossible, par la raison qu'en 1506 et 1507 Pinçon était, aussi bien que Vespuce, retenu en Espagne par le soin d'autres armements (5). Avant de vérifier la

(1) HERRERA, *ibidem* : « Bolvieron al norte y descubrieron mucha parte » del reyno de Yucatan ; pero como despues no huvo nadie que prosi- » guiese aquel descubrimiento, no se supo mas hasta que se descubrió » todo lo de Nueva España, desde la isla de Cuba. »

(2) OVIEDO, *Historia general y natural de las Indias*, lib. XVII. cap. III ; tome I, pp. 497, 498.

(3) OVIEDO, *ibidem*, capp. VIII à XVIII ; pp. 502 à 537.

(4) HERRERA, *ubi suprà*, p. 215 : « Y estos descubridores principal- » mente pretendian descubrir tierra por emulacion del Almirante, y » pasar adelante de lo que él avia descubierto. »

(5) VARNHAGEN, *Vespuce*, n° 33.

valeur réelle de cette objection, au soutien de la thèse d'un voyage de Vespuce au Yucatan en 1497, en compagnie de Pinçon et Solis, et bien assurés que nous sommes déjà que ni Anghiera, ni Gomara, ni Oviedo, ni Herrera, ne favorisent une telle supposition, abordons un dernier document allégué par notre ingénieux confrère comme très important en faveur de Vespuce et de son premier voyage (1). C'est un morceau fort curieux, tiré par M. Ranke des anciennes archives de Venise, et qui a pour titre : « Copie d'un fragment de » lettre de Jérôme Vianello écrite à la Seigneurie (de » Venise) en date de Burgos le 23 décembre 1506 » : le texte en a été publié par Alexandre de Humboldt (2) et reproduit par M. de Varnhagen ; il vaut bien la peine

(1) Varnhagen, *Vespuce*, n° 34.

(2) Humboldt, *Géographie du Nouveau Continent*, tome V, p. 157 : « Copia de uno capitolo di lettere di Hironymo Vianello scrite a la » Signoria, data a Burgos a dí 23 dezembre 1506. — El venne quí dó » navilj de la India, de la portione del Re mio signor; li qual furono a » discoprir, patron Zuan Biscaino et Almerigo Fiorentino; li qual sono » passati per ponente e garbino lige 800 dila de la insula Spagnola, che » hé de le fozze de Hercules lige 2000; et hanno discoperta terra ferma » che chussí judichano, siche lige 200 dilà de la Spagnola trovorno terra, » e per costa scorsono lige 600; ne la qual costa trovorno un fiume largo » in bocca lige 40, e furono sopra il fiume lige 150 ; nel qual sono molte » isolette habitate da Indiani. Vivono generalmente de pesci mirabilis» simi, e vano nudi. Dopoi tornorono per la costa di detta terra lige 600, » onde se scontrorno in una canoa de Indiani che a nostro modo é come » uno copello de uno pezzo di legno... Lo archepiscopo torna a spazar » dicto dó capetanj con 8 navilj con 400 homini molto ben forniti d'arme, » artigliarie, » etc. — Nous lisons sans trop de scrupule *fozze* (*fauces Herculis*) au lieu de *forze; e vano nudi* au lieu de *erano nudi;* et *coppello* (tonneau, baquet) au lieu de *zoppello* (boiteux).

que nous le traduisions ici dans ses termes essentiels.

« Il est arrivé de l'Inde espagnole deux navires ayant » pour patrons Jean (de la Cosa) biscayen, et Améric » (Vespuce) florentin; lesquels sont allés à l'ouest-sud- » ouest jusqu'à 800 lieues au delà de l'île Espagnole, » ce qui fait 2000 lieues à partir des colonnes d'Her- » cule, et ils ont découvert une terre ferme, autant » qu'ils en peuvent juger, ayant trouvé terre à 200 lieues » de l'île Espagnole, et ayant suivi la côte pendant » 600 lieues. Ils ont trouvé sur cette côte un fleuve » large de 40 lieues à son embouchure, qu'ils ont re- » monté jusqu'à 150 lieues, et dans lequel il y a beau- » coup de petites îles habitées par des Indiens qui se » nourrissent de poisson et vont tout nus. Ils sont ensuite » revenus par la côte de cette terre l'espace de 600 lieues, » et ont rencontré un canot indien, creusé dans un seul » tronc d'arbre..... L'Archevêque recommence à expé- » dier ces deux mêmes capitaines avec huit navires, » 400 hommes bien armés, de l'artillerie », etc.

M. de Varnhagen (1) se persuade que tout cela peut s'appliquer au premier voyage de Vespuce, et se rapporter à l'année 1497; que le grand fleuve ne peut être que le Missisipi, que le terme des 600 lieues de côtes aboutit à Terre-Neuve, que les nouveaux préparatifs annoncés ont probablement été l'origine des expéditions de Hojeda, Pinçon et Niño en 1499.....

Certainement tout est possible dans le champ de la fantaisie; mais la critique est plus exigeante. Nous voulons bien croire que notre docte et ingénieux con-

(1) Varnhagen, *Vespuce et son premier voyage*, n° 35.

frère, qui se montre, en d'autres endroits, scrupuleux à ce point que les témoignages juridiques les plus explicites sont, à ses yeux (1), insuffisants pour démontrer la vérité des faits directement attestés par les découvreurs eux-mêmes (par exemple l'identité du cap où aborda Vincent Pinçon le 26 janvier 1500 avec celui qu'on a depuis nommé le cap Saint-Augustin); nous devons croire que cet esprit rigoureusement circonspect dont nous aurons plus loin à signaler la minutieuse exactitude (2), ne s'est pas déterminé à la légère dans ses appréciations actuelles; mais il nous pardonnera notre éblouissement au milieu de tant de choses nouvelles, et notre hésitation à admettre, sur la simple autorité de sa parole, que ce voyage qui vient de s'effectuer à une date apparente de 1506, sur deux navires commandés par les capitaines Vespuce et Jean de la Cosa, ne soit autre que le voyage caractérisé dans la lettre à Soderini par la date de 1497, le nombre de quatre navires, et l'embarquement à titre subalterne de l'ex-négociant florentin.

Il est vrai que la date de 1506, et même celle de 1507, ont été déclarées impossibles pour un voyage soit de Vespuce soit de Pinçon (3), et il en résulterait que l'indication de 1506 dans Herrera pour le voyage de Pinçon et Solis au Yucatan, aussi bien que dans la lettre

(1) Varnhagen, *Examen de quelques points, etc.*, n°s 36 à 46. — Voir aussi n° 80, dernier alinéa.

(2) Voir ci-après p. 165.

(3) Humboldt, *Géographie du Nouveau Continent*, tome V, pp. 158 à 167.

de Vianello pour le voyage de Vespuce et la Cosa à 800 lieues au delà de Haïti, exigerait une double rectification. Mais serait-ce là un motif admissible pour substituer à cette date contestée la date bien autrement contestable de 1497?

Vérifions d'abord cette impossibilité prétendue de 1506 et 1507.

Une série de documents irrécusables nous permet de suivre depuis le 5 février jusqu'au 5 juin 1505 presque tous les mouvements de Vespuce, déjà associé depuis le 17 mai avec Pinçon pour les préparatifs d'une expédition de découvertes (1). Nous ne les voyons reparaître l'un et l'autre qu'au 23 août et au 15 septembre 1506, pour donner leur avis sur la même expédition, qu'ils déclarent ne pouvoir être prête à prendre la mer qu'en février suivant (2); après quoi il n'est

(1) *Lettre de Christophe Colomb à son fils Diègue*, de Séville le 5 février (dans Navarrete, tome I, p. 351) : « Amerigo Vespuchi, portador desta, el cual va allá llamado sobre cosas de navegacion ». — Navarrete, tome III, p. 292 : *Real cédula mandando dar á Américo Vespucio* 12 *mil maravedis por ayuda de costa*, du 11 avril 1505. — *Ibidem*, pp. 292, 293 : *Real carta de naturaleza à favor de Vespucio*, du 24 avril 1505. — *Ibidem*, p. 302 : *Cuadernos de la cuenta y razon de la Tesoreria* : « En 17 de mayo de 1505, por una carta mensagera á la villa de Palos, à Vicente Yañez Pinzon, sobre razon de lo que se habia de consultar é fablar con Amérigo é el dicho Vicente Yañez en lo tocante à la armada que se ha de facer por mandado de S. A. por los susodichos ». — *Ibidem* : « Cartas para SS. AA.... sobre razon de lo platicado é razonado sobre la armada que S. A. quiere mandar facer á Amérigo Florentin é Vicente Yañez Pinzon.... 5 de Junio ».

(2) Navarrete, tome III, p. 294 : du 23 août 1506 : « Hableis á Vicenti Añes é á Amérigo para que digan si será tiempo de partir

plus question d'eux jusqu'à la fin de 1507 ou même au commencement de 1508, dans un compte où figurent à la fois Jean de la Cosa, Vespuce, Pinçon et Solis, comme ayant accompagné à la cour, où les deux premiers étaient mandés officiellement, un envoi de 6000 ducats d'or provenant des Indes (1), et sur lesquels il fut donné, à Vespuce et à La Cosa respectivement, une indemnité de 6000 maravedis (13 1/3 ducats) pour les couvrir de leurs frais (2).

Voilà bien, ce semble, deux intervalles notables, l'un du 5 juin 1505 au 23 août 1506, plus de 14 mois, — l'autre du 15 septembre 1506 au 1er février 1508, plus de 16 mois encore, — dans chacun desquels il peut s'être passé beaucoup de choses ; et quand on a vu

» ántes de invierno ». — Idem, tome II, pp. 317 à 319 : du 15 septembre 1506 : *Instruccion para Amérigo Vespucci :* « No habiendo de » partir la dicha armada ántes de hebrero, acordamos que vaya Amé- » rigo á Su Alteza... »

(1) Navarrete, tome III, p. 114 : *Apunte de reales cédulas á Amérigo Vespucio y Juan de la Cosa, sin expresarse las fechas ;* les dates antérieures vont jusqu'au 26 novembre 1507. — Idem, *ibidem*, p. 304 : « Ha de haber el dicho tesorero 2250 mil mrs. que los 8 de hebrero » de 1508 años se enviaron á S. A. con Juan de la Cosa é Amérigo » Vespuche en 6 mil ducados de oro ».

(2) Navarrete, tome III, p. 115 : *Real cédula mandando pagar á Amérigo Vespucio 6 mil mrs. y á Juan de la Cosa igual cantidad por ayuda de sus costas en traer de las Indias 6 mil ducados de oro*, du 14 mars 1508. — Voici en outre, ce nous semble, un article qui mérite d'être médité et expliqué (*ibidem*, p. 304) : « Que pagó á Amé- » rigo Vespuche é Diego Rodriguez de Grageda é Estéban de Santa » Celay, maestres de las naos de S. A., é otras personas, por costa » de la hacienda que procedió de la Armada de la Especeria este año » de ocho, 161392 mil mrs. é medio ».

l'expédition de Diègue de Lepe en 1499 s'accomplir en six mois (1), on doit se trouver à l'aise pour admettre qu'il s'en est pu faire de semblables dans l'un ou l'autre des intervalles de 14 et de 16 mois que nous venons de signaler, soit de la part de Pinçon avec Solis comme le déclarent et Pierre Martyr et Herrera, soit de la part de Vespuce avec Jean de la Cosa comme semblerait le constater la lettre de Vianello.

Cependant, tout n'est point, par celà seul, expliqué: le voyage de Vespuce avec Jean de la Cosa n'aura pu avoir lieu, dans les conditions chronologiques où il nous est possible de l'admettre en ce qui concerne Améric, qu'autant que rien ne s'opposera à une solution toute semblable en ce qui concerne La Cosa; dans l'état incomplet de nos lumières à ce sujet, il est bien difficile de se former une opinion dégagée de toute incertitude. Parmi les expéditions confiées à Jean de la Cosa, si celle qu'il termina en 1506 avait commencé dès 1504 comme on le croit communément (2), c'est probablement à celle de 1507 qu'il faudrait peut-être se reporter : il avait alors deux caravelles, la *Huelva* qu'il commandait lui-même, avec Martin de los Reyes pour pilote, et la *Pinta* dont le commandant aurait en ce cas été Vespuce, avec Jean Correa pour pilote (3).

(1) Dé décembre 1499 (au plus tard) à juin 1500.—Voir ci-après § XI, pp. 105 à 109.

(2) Humboldt, tome IV, p. 228, et tome V, pp. 163 à 166.

(3) Humboldt, tome IV, p. 229, et tome V, p. 166. — Navarrete, tome III, p. 162 : « El haber salido La Cosa en el mismo año de 1507 » para las Indias con dos carabelas : la *Huelva* de que era piloto Martin » de los Reyes, y la *Pinta* de que lo era Juan Correa ».

Mais alors la date de la lettre de Vianello serait donc en retard d'une année? Bornons-nous à renvoyer à l'*Art de vérifier les dates* pour constater l'existence d'une manière de compter les années qui permettrait de supposer que le 23 décembre 1506 de l'italien Vianello répondrait, sans erreur, au 23 décembre 1507 du calendrier vulgaire (1). Et l'on trouvera tout naturel qu'au retour de cette expédition, des ordres royaux (dont nous ignorons la date, mais qui sont indiqués comme postérieurs dans tous les cas au 26 novembre 1507) aient appelé à la cour Vespuce et La Cosa, qui s'y acheminèrent le 8 février 1508 avec 6000 ducats d'or rapportés des Indes, et reçurent le 24 mars suivant une gratification ou indemnité pour ce service (2).

Nous inclinons beaucoup à préférer aussi, pour le voyage de Pinçon et Solis au Yucatan, le millésime de 1507 implicitement énoncé par Anghiera (3), à celui

(1) *Art de vérifier les dates, depuis la naissance de N. S.*, Paris 1818, in-8°; tome I, p. 8 : *Divers commencements de l'année chez les Latins :* « Plusieurs la commençaient 7 jours plus tôt que nous et donnaient pour » le 1er jour de l'année le 25 décembre qui est celui de la naissance du Sau- » veur. D'autres remontaient jusqu'au 25 mars, jour de sa conception et » de son incarnation dans le sein de la Vierge, communément appelé le » jour de l'Annonciation : en remontant ainsi ils commençaient l'année » 9 mois et 7 jours avant nous. Il y en avait d'autres qui, commençant » aussi au 25 mars pour le 1er de l'année, différaient dans leur ma- » nière de compter *d'un an plein* de ceux dont nous venons de parler. » — Ces trois modes constituent précisément le style de Milan, le style de Florence, et le style de Pise. Le style d'Espagne ouvrait aussi l'année à Noël : voir *ibidem*, pp. 24, 25.

(2) Voir ci-dessus, p. 38, les notes 1 et 2.

(3) Voir ci-dessus, p. 29, note 3. — M. de la Roquette, dans son

de 1506 qui résulte simplement de la rubrique marginale sous laquelle est compris le récit de Herrera. On a pu remarquer en effet que l'armement qui se préparait en 1506 au compte du gouvernement espagnol, était annoncé ne devoir être prêt que pour février 1507, et c'est dès lors une probabilité que la suite naturelle de cet armement fut le double voyage des capitaines qui avaient été consultés sur les dispositions à prendre pour cet objet, Pinçon d'un côté, Vespuce de l'autre.

Nous aurons l'avantage de rentrer ainsi dans la série des mois et des quantièmes dont M. de Varnhagen a été si frappé, et de retrouver comme lui, sur la route de nos explorateurs, cette *fin d'avril* inscrite sur les cartes du temps pour désigner un cap découvert ce jour-là (1).

V.

Jetons à notre tour un coup d'œil sur ces cartes, qui paraissent avoir en effet, en cette partie, une connexion intime avec notre sujet. Bien qu'à vrai dire elles n'eussent pas été tout à fait étrangères à nos études, nous remercions notre confrère d'avoir appelé notre attention sur la signification qu'elles doivent inévitablement avoir dans la question actuelle.

M. de Varnhagen (2) en a employé trois au soutien de sa thèse : examinons-les aussi toutes les trois pour

édition annotée de l'*Histoire de l'Amérique* de Roberston (liv. III ; tom. I, p. 164) désigne expressément dans une note cette date de 1507.

(1) Varnhagen, *Vespuce et son premier voyage*, n° 22, à la note.

(2) Varnhagen, *Vespuce*, n°s 20, 21, 22.

vérifier si elles disent ou permettent de dire rien de favorable au fameux voyage que notre ingénieux confrère a si habilement conduit du golfe de Honduras au détroit de Belle-Ile, en y comprenant une excursion de 150 lieues sur le Mississipi, le tout accompli dans cette merveilleuse campagne de 1497 où Vespuce aurait eu pour compagnons La Cosa, Solis, et Pinçon ! Certes le voyage est magnifique par l'étendue immense des *découvertes ;* mais aussi quels hommes que ceux à qui il est donné de l'accomplir : les nautoniers audacieux Pinçon et Solis en seront les guides hardis, le cosmographe Améric Vespuce est avec eux pour en écrire la relation, et l'habile pilote Jean de la Cosa pour en dresser la carte !...

Oh ! recourons bien vite à cette carte précieuse, si le temps ne l'a pas dévorée. Par un rare bonheur, il existe encore une grande mappemonde signée de Jean de la Cosa et datée du mois d'octobre 1500, au Port-Sainte-Marie (1) ; les explorations même de cette année 1500

(1) On en trouve le fac-simile complet dans les *Monuments de la Géographie*, de M. Jomard ; la portion transatlantique en a été donnée par M. de Humboldt en 1837 pour accompagner son *Examen critique de l'histoire de la Géographie du Nouveau Continent*, puis en 1853 avec son mémoire *Ueber die ältesten Karten des Neuen Continent.* — Cette carte est citée entre les plus importantes par Anghiera, Dec. II. lib. x, p. 200 : « Ex omnibus commendatiores servant quas (navigatorias » nempè membranas) Joannes ille de la Cossa, Fogedæ comes.... edi- » derat, et gubernator alius navium nomine Andreas Morales ». — Bartolozzi (*Ricerche istorico critiche*, p. 50), traduisant ce passage d'Anghiera, a singulièrement transformé notre cartographe, *Fogedæ comes*, compagnon de Hojeda, en *conte di Fogedo !*

y sont marquées, et le cap où Pinçon vint atterrir le 26 janvier 1500, y est indiqué avec une légende qui rappelle son nom de Vincent Yañez et la date de M. IIII^c XCIX. — Gardons-nous de prendre ce millésime pour une erreur, ce serait oublier que dans un comput alors très usuel l'année ne commençait qu'au 25 mars. — Voilà bien sous nos yeux une carte parfaitement au courant des découvertes faites jusqu'à sa date ; si donc Vespuce a fait en 1497 le voyage qu'on lui attribue, surtout en la compagnie de notre cartographe, tous les résultats de ce mémorable voyage y doivent être consignés.....

M. de Varnhagen (1) nous y fait remarquer d'abord Cuba, que Colomb en 1494 n'avait pas longée jusqu'au bout, et qui cependant est représentée ici comme une île parfaite; mais il faut bien reconnaître que l'extrémité occidentale est contournée de manière à nous faire douter que le cartographe en ait eu quelque notion certaine, d'autant plus que la dernière indication précise qui y soit inscrite est justement le nom d'Evangelista (2), imposé par Colomb au terme de son exploration ; après quoi cette longue terre est brusquement terminée par une coupure qui lui enlève une trentaine de lieues dans sa partie ouest : d'où il faut conclure simplement que, sans connaître les contours réels de cette grande île, La Cosa suivait en ceci le témoignage du guide indien que Colomb avait pris sur les lieux le

(1) Varnhagen, *Vespuce*, nº 20.

(2) Fern. Colombo, cap. lvii, p. 230 : « Si accostó all' Evange» lista.... » etc. — C'est l'île de Pinos actuelle.

10 juin 1494, lequel *disse all'Ammiraglio per cosa certa che Cuba era isola* (1) ; tandis que l'Amiral, sous l'empire de ses illusions géographiques, persistait à y voir une péninsule du continent d'Asie. Aussi ne faut-il point s'étonner de voir Anghiera écrire en 1501 que « les explorateurs récents de Paria (nous savons que La Cosa était du nombre) admettent bien que cette dernière terre fait partie du continent de l'Inde asiatique, mais nullement Cuba comme le suppose l'Amiral, et l'on va même jusqu'à prétendre avoir fait le tour de celle-ci : est-ce bien la vérité, ou seulement une énonciation hasardée par esprit de contradiction à l'égard de ce grand homme, le temps en décidera » (2).

L'insularité de Cuba, affirmée dès 1494, n'est donc point, sur la carte de 1500, un argument bien concluant en faveur du fameux voyage de 1497. Mais ce n'est qu'un détail, et sans doute la carte de La Cosa nous fournira d'autres preuves dont l'ensemble lèvera toutes nos incertitudes? Oui : cette carte monumentale ne permet nulle hésitation..... pour la négative absolue. De la pointe du Yucatan voisine de Cuba dans

(1) Fern. Colombo, cap. LVI, pp. 228, 229.

(2) Anghiera, Dec. I, lib. VI ; p. 78 : « Hanc (terram scilicet Pariæ) » qui postmodum accuratiùs utilitatis causa investigarunt, continen- » tem esse Indicum volunt, non autem Cubam uti Præfectus : neque » enim desunt qui se circuisse Cubam audeant dicere. An hæc ità » sint, an invidia tanti inventi occasiones quærant in hunc virum non » dijudico : tempus loquetur in quo verus judex invigilat. Sed quòd » Paria sit vel non sit continens Præfectus non contendit : continen- » tem esse arbitratur ». — *Præfectus* c'est l'Amiral, c'est Christophe Colomb.

l'ouest, de la pointe de la Floride plus voisine encore au nord, pas la moindre trace ; mais dans le nord, à partir d'un cap qui semble répondre au cap Cod de nos jours, et sur lequel flotte un pavillon caractéristique, une légende non moins significative (*mar descubierta por Yngleses*) nous apprend que cette mer appartient à d'autres découvreurs ; plusieurs pavillons semblables jalonnent la côte, et les indications y deviennent plus précises et plus nombreuses à mesure qu'on la remonte, jusqu'à ce qu'on atteigne le dernier pavillon, planté au *cap d'Angleterre*. Ce sont donc les résultats de l'exploration anglaise de Cabot que La Cosa a consignés dans sa propre carte. Et l'on voulait nous faire croire que lui-même venait de naviguer, de séjourner, de combattre en ces parages !.... Non certes ; s'il est une preuve concluante contre le voyage prétendu de La Cosa et Vespuce en 1497, c'est bien la carte de La Cosa de 1500.

Voyons les autres.

Notre docte confrère (1) cite en second lieu « la célèbre » carte *Universalior cogniti orbis Tabula*, publiée par » Ruysch en 1507, et qui accompagne aussi le Ptolémée » de Rome de 1508. » — Il nous faut d'abord bien reconnaître la date de cette carte, qu'il nous est arrivé à nous-même (2) ainsi qu'à M. de Varnhagen de supposer publiée en 1507. On avait soupçonné que l'allemand Jean Ruysch (3) était l'auteur anonyme de six

(1) VARNHAGEN, *Vespuce*, n° 21.

(2) *Considérations géographiques sur l'Histoire du Brésil*, p. 174.

(3) WALCKENAER (*Vie de plusieurs personnages célèbres*, Laon 1830, in-8° ; tome I, p. 339, article BUCKING reproduit de la *Biographie uni*

cartes modernes qui furent jointes aux 27 cartes anciennes de Ptolémée (gravées depuis trente ans par Arnold Bucking) dans la belle édition donnée par le moine célestin Marc de Bénévent et Jean Cotta de Vérone, aux frais d'Evangéliste Tossino de Brescia, et dont l'impression fut terminée à Rome le 8 septembre 1507. Cette édition paraît avoir en effet vu le jour (1) en 1507 ; mais les six cartes modernes qui s'y trouvaient annexées (Livonie, Espagne, France, Allemagne, Italie, Judée) ne comprenaient point l'*Universalior cogniti orbis Tabula ex recentibus confecta observationibus*, reconnue de notre temps comme un document des plus intéressants pour l'histoire des découvertes, depuis qu'elle a été signalée à ce titre par Walckenaer et par Humboldt (2). Ce fut seulement dans le cours de

verselle tome VI, pp. 207, 208) constate que la grande carte de Ruysch « ressemble pour la gravure aux six autres publiées pour la première » fois en 1507, ce qui fait présumer que Ruysch est aussi l'auteur de » ces dernières; mais son nom ne se trouve que sur le frontispice de » l'édition de 1508 ».

(1) Raidel, *Commentatio critico literaria de Claudii Ptolemæi Geographia*, Nuremberg 1737, in-4°; pp. 52, 53 : « Collatio binorum » diverso anno insignitorum exemplarium Viennæ a perillustri Dn. » Ebnero instituta me docuit. In prioris enim editionis anno 1507 » excusæ frontispicio nec annus exprimitur nec figuræ istæ exhibentur » quæ in posterioris editionis de anno 1508 titulo conspiciuntur. » Deindè in posterioris titulo *Novæ et Universalioris tabulæ cogniti orbis* » a Johanne Ruysch inventæ fit mentio, quæ unà cum sex aliis tabulis » libro sit inserta; in prioris verò titulo eæ non recensentur ».

(2) La partie occidentale en a été reproduite par Humboldt, en 1837 dans sa *Géographie du nouveau continent*, et en 1853 dans ses *Aelteste Karten*, en même temps que la carte de La Cosa. — Walckenaer en

l'année 1508 qu'elle fut ajoutée au Ptolémée de Marc de Bénévent et Jean Cotta, et il fut fait tout exprès à cette occasion, pour ce même volume, un nouveau frontispice contenant une mention formelle de la « Nova » et universalior cogniti orbis tabula a Johanne Ruysch » Germano elaborata » , et portant la date « Anno vir- » ginei partûs MDVIII. Rome » , au dos duquel est une dédicace datée elle-même des ides [13] d'août 1508 ; de plus, il fut ajouté un appendice de 14 feuillets consacré à une *Orbis nova Descriptio* de Marc de Bénévent (1), qui se réfère en plusieurs endroits à la carte de Ruysch.

Sur cette carte est figurée, directement à l'ouest de l'île Espagnole, une pointe de terre qu'au premier aspect on pourrait prendre pour l'extrémité de Cuba ; et

avait fait remarquer l'intérêt spécial dès 1812 dans son article Bucking de la *Biographie universelle*.—Cette carte de l'allemand Jean Ruysch, *Juan Roxo aleman*, est déjà invoquée comme autorité dans le parère des pilotes espagnols, du 31 mai 1524, imprimé dans Navarrete, tome IV, p 354.

(1) Raidel (*ubi suprà*, p. 54, § 4) conjecture seulement, d'après les dédicaces, que ce morceau est l'œuvre de Marc de Bénévent ; dans l'exemplaire de la Bibliothèque impériale de Paris il est expressément intitulé : *Marci Beneventani monachi cœlestinæ congregationis mathematici Orbis nova descriptio.* — On lit dans la dédicace à Mariano Alterio : « Postquam Evangelista Tosinus librarius anno superiori » Geographiam Cl. Ptolemæi formis excussit...... cùm multa vir sollicitus audiret de novis Lusitanorum navigationibus, semperque diligenter perquisivit quo una fieret universalis mundi tabula...... quæ » dum sollicitè perquirebat factus est desiderii compos : beneficio enim » Joannis Ruiischi Germani viri geographi impressa est vel Universalis » Orbis tabula, » etc.

comme l'on sait que dans son voyage de 1494, Colomb, parti le 29 avril du cap Saint-Nicolas de l'île Espagnole, longeait le lendemain la pointe orientale de Cuba (1) et atteignait le 1er mai la baie de Guantanamo, on serait bien tenté de croire que la dénomination de *Cap de la fin d'avril* qui se trouve inscrite à l'angle de cette terre le plus voisin de l'île Espagnole, désigne en effet le cap oriental de l'île de Cuba, celui qu'on appelle cap Maisy.

Il n'en est rien cependant, et M. de Varnhagen fait observer avec raison que l'île de Cuba a été oubliée sur la carte de Ruysch (2). Le *Cap de fin d'avril* n'est autre, suivant notre confrère, que la pointe de la Floride!.... Mais avant d'aller si loin, il relève soigneusement un cap de Saint-Marc à l'extrémité méridionale de la nouvelle terre, et il fait un rapprochement ingénieux de ce nom de Saint-Marc avec le quantième du 18 juin, qui est précisément à un intervalle de 37 jours (c'est le compte même de Vespuce pour sa traversée) du 10 mai précédent, date initiale du voyage : le martyrologe compte en effet, parmi les saints fêtés le 18 juin, les deux frères Marc et Marcellin, martyrisés à Rome au IIIe siècle de notre ère, et comme Vespuce avait son oncle, George Antoine, religieux dominicain au couvent de Saint-Marc évangéliste à Florence, il aura sans doute imposé ce nom, qui de-

(1) Fern. Colombo, cap. LIII, p. 218 : « Quindi il martedi a 29 del » mese (cioè di Aprile) con buon tempo giunse al porto di S. Nicolò, e » da questo luogo traversò all' isola di Cuba. »

(2) Varnhagen, *Vespuce*, n° 21, note 1.

vait lui être cher (1), au cap où il vint atterrir, l'un de ceux de la côte de Honduras dans l'hypothèse de Bartolozzi (2) et de M. de Varnhagen. Une autre coïncidence paraît à notre confrère mériter peut-être aussi d'être remarquée : on sait que Pinçon et Solis, dans leur voyage au Yucatan, donnèrent le nom de grande baye de la Nativité au golfe même de Honduras ; or le 24 juin est justement, sur le calendrier, le jour de la nativité de saint Jean-Baptiste (3).

Quelque curieux que soient ces rapprochements, il faut bien se résoudre à reconnaître qu'un témoignage exprès, recueilli par Anghiera de la bouche de Pinçon, déclare que la grande baye de la Nativité (4), c'est-à-dire le golfe de Honduras dans son ensemble, déjà traversé, au surplus, par Christophe Colomb, avait été ainsi dénommé en l'honneur du Christ, ce qui nous renvoie à la date du 25 décembre ; et le cap de Saint-Marc de la carte de Ruysch nous semble avoir eu préférablement pour patron, entre tous les homonymes du martyrologe, l'évangéliste saint Marc, à qui l'Église a consacré le 25 avril, quantième bien voisin de cette fin d'avril sur laquelle notre attention a été si fort éveillée.

(1) Varnhagen, *Vespuce*, nº 21, note 2.

(2) *Ricerche istorico critiche circa alle scoperte d'Amerigo Vespucci*, cap. xii, p. 69.

(3) M. de Varnhagen ajoute en note : « On en voit la confirmation » dans le *C. Doffin de Abril* » ; nous avouons humblement que notre esprit ne parvient pas à saisir la portée de cette remarque.

(4) Anghiera, Dec. II, lib. viii ; p. 184 : « Sinum eum ab Almiranto » Colono primò repertum, vocant Baiam Navitatis, quià Natalis Christi » die fuerit eum ingressus, prætereundo tamen, non perlustrando ».

En définitive, ces indications de Cap de Saint-Marc et de Cap de fin d'Avril ne nous paraissent impliquer aucune conclusion en faveur du merveilleux voyage de 1497; et il nous semble, sauf meilleur avis, que la carte de Ruysch, dont il est avéré pour nous que la publication n'a pas devancé (1) l'année 1508, offre probablement en cette partie les renseignements qui avaient pu parvenir jusqu'à Rome sur la découverte du Yucatan par Solis et Pinçon en 1507. Marc de Bénévent, dans son texte explicatif, après quelques mots sur l'île Espagnole, énonce en effet que les marins de Cadix ont nouvellement découvert, sous le tropique du Cancer, une autre île, dont la partie reconnue est d'une étendue considérable (2).

Notre docte confrère (3) signale en troisième lieu « la célèbre carte du Ptolémée de Strasbourg de 1513 » qu'il croit « d'origine portugaise aussi bien que la map- » pemonde de Ruysch », et sur laquelle il se persuade qu'on voit « la partie septentrionale du golfe [du Mexique] » et surtout la Floride, parfaitement figurées ».

(1) Dans cette carte même, sur la *Taprobane insula*, se trouve inscrite cette mention : « Ad hanc Lusitani nautæ navigarunt anno » salutis MDVII. »

(2) MARCI Beneventani *Orbis nova descriptio*, cap. X : « Habet item » Oceanus insulam quamdam quam hodiè Spagnolam vocant..... Est » alia insula noviter a Gaditanis inventa, nondum tamen tota. Miræ » tamen magnitudinis est ea portio quæ innotuit...... sub tropicum » Cancri.... Patet igitur hæc nota hujus insulæ pars in longum gradus » circiter 18, in latum 16 et sexta pars unius. »

(3) VARNHAGEN, *Vespuce*, n° 22.

Il y a beaucoup à dire là-dessus.

Rappelons d'abord que cette nouvelle carte fait partie, avec dix-neuf autres, d'un supplément moderne ajouté aux vingt-sept cartes anciennes de Ptolémée dans la splendide édition achevée d'imprimer à Strasbourg le 12 mars 1513 par Jean Schott, aux frais de Jacques Aeszler et Georges Uebelin, d'après une version latine nouvelle entreprise dès 1508 sous les auspices du duc René de Lorraine, par Mathias Ringmann aidé de Martin Waltzemüller, sur un manuscrit grec fourni par le comte Jean-François Pic de la Mirandole (1). Les vingt cartes modernes étaient l'œuvre propre de Waltzemüller ; elles furent ultérieurement, après la mort de l'auteur, réduites à une échelle amoindrie d'un cinquième, et parfois altérées, pour orner, avec addition de trois autres cartes modernes, l'édition donnée pareillement à Strasbourg le 12 mars 1522 par Jean Grüninger : c'est là seulement que l'auteur des grandes cartes de 1513 est expressément nommé (2).

(1) Raidel (*ubi suprà*, Cap. vii, § 6, pp. 55 à 57) a exactement décrit ce magnifique volume, dont le format dépasse celui de toutes les autres éditions de Ptolémée. — Voir aussi Humboldt, *Géographie du Nouveau Continent*, tome IV, pp. 108 à 111. — Une lettre de Pic de la Mirandole, du 4 des calendes de Septembre [29 août] 1508, et une autre de Lilio Gregorio Giraldi du 10 des calendes du même mois [23 août] fixent la date réelle de la préparation de cette édition, date rappelée d'ailleurs ainsi dans la dédicace : « Nobile hoc opus inceptum, » licet quorundam desidia fermè sopitum, a sexennali sopore per nos » tandem excitatum est ».

(2) Raidel, *ubi suprà*, § 8, pp. 58, 59. — Humboldt, *ubi suprà*, tome IV, pp. 116 à 120. — Un avertissement spécial de Laurent Fries, mis en tête des cartes, dit expressément : « Et ne nobis decor alterius

La réduction de 1522 servit encore pour les éditions de Ptolémée données successivement par Bilibald Pirckeymherr en 1525 à Strasbourg, et par Michel Servet d'abord en 1535 à Lyon, puis en 1541 à Vienne en Dauphiné : la dernière carte, réduite de la première de Waltzemüller, se distingue par le nom d'Amérique qui y a été inséré, et par les initiales de Laurent Fries de Colmar, inscrites avec la date de 1522 à la suite du titre, allongé en cette forme : « Orbis typus universalis » juxta hydrographorum traditionem exactissime de- » picta. 1522. L. F. » — Le titre de Waltzemüller s'arrêtait après le mot *traditionem*.

Dans une préface spéciale, l'éditeur de 1513 explique, en tête de son supplément, que la « charta marina..... » per admiralem quondam Serenissimi Portugaliæ regis » Ferdinandi cæteros denique lustratores verissimis » peregrinationibus lustrata », avait été libéralement remise à la gravure, avec certaines autres, par le duc de Lorraine, avant sa mort, arrivée en 1508 ; et nous pensons avec Humboldt (1) que la *Tabula terre nove*, qui suit immédiatement la première, est comprise avec elle dans cet acte de libéralité. Or, comme il s'agit évidemment ici du roi Ferdinand le Catholique, qui ne régnait nullement en Portugal mais bien en Castille, que le titre d'Amiral du roi Ferdinand est tout spécialement applicable à Christophe Colomb, et qu'enfin le

» clationem inferre videatur, has tabulas è novo a Martino Ilacomylo » piè defuncto constructas et in minorem quam priùs unquam fuêre » formam redactas esse notificamus ».

(1) Humboldt, *ubi suprà*, tome IV, p. 109, à la note.

nom même de Colomb est expressément inscrit sur la *Tabula terre nove* (1), il faut bien reconnaître que l'origine portugaise de ces cartes n'est point chose fort assurée.

C'est précisément sur cette *Tabula terre nove*, publiée en 1513 mais exécutée par Waltzemüller d'après un dessin original de 1508, contemporain par conséquent de la mappemonde de Ruysch, que M. de Varnhagen cherche un nouvel étai à son explication du problématique voyage de Vespuce. Nous nous empressons de reconnaître avec lui que la terre qui y est figurée dans l'ouest du méridien de Cuba est bien la même que celle qu'avait dessinée Ruysch immédiatement à l'ouest de l'île Espagnole : ce sont évidemment, de part et d'autre, des renseignements découlant d'une même source, dont les dérivations s'épandaient à la fois à Rome et en Lorraine, et gagnèrent même l'Allemagne, ainsi que le démontre le globe de Jean Schöner (2) terminé le 27 septembre 1520 à Bamberg, et sur lequel figurent les mêmes indications, avec des différences qui ne permettent pas de les considérer comme copiées de Ruysch ou de Waltzemüller (3). Schöner, aussi bien que Ruysch, sépare en deux grandes îles les côtes découvertes de la terre nouvelle. Mieux renseigné, ou plus hardi, Waltze-

(1) « Hæc terra cum adjacentibus insulis inventa est per Columbum » Januensem ex mandato regis Castellæ ».

(2) L'hémisphère nouveau de ce globe se trouve reproduit à la suite de celui de Behaim dans sa belle publication de Ghillany, *Geschichte des Seefahrers Ritter Martin Behaim*.

(3) Sur le globe de Schœner, par exemple, figure un *rio de Don Diego* qui ne se trouve sur l'une ni sur l'autre des deux cartes.

müller réunit en un seul continent la terre méridionale reconnue jusqu'au golfe de Venezuela, avec la terre voisine de Cuba où M. de Varnhagen voudrait retrouver la Floride, mais où nous ne saurions voir, avec Alexandre de Humboldt (1), que la presqu'île de Yucatan.

Le cap de *Saint-Marc* n'y est plus désigné, et la nomenclature diffère; cependant on retrouve, à la pointe principale, le cap de *Fin d'Avril;* au bout de la côte en deçà, le *lago de lo¡o* devenu *lacco dell odro;* et au bout de la côte au delà, le cap *Elecontii* devenu cap *delitontir;* on y voit en outre, un peu plus loin de ce côté, un cap *del mar Usiano*, qui nous rappelle l'inscription de *Mar Oceanus* placée dans la carte de La Cosa immédiatement au nord de Cuba. Notre confrère pense que le nom de *Rio de los Garlactos*, inscrit à quelque distance au delà du cap principal, doit se lire *Rio de Lagartos* (Rivière aux Caïmans), et nous acceptons d'autant plus volontiers cette leçon que c'est bien ainsi que nos cartes modernes appellent le fleuve du Yucatan qui se trouve à l'égard du cap Catoche dans une position relative analogue; la carte de Ribero de 1529 l'écrit encore *Rio de la Gratos.* — Le nom de *Rio de las Almadias*, qui est au voisinage, pourrait être signalé comme un souvenir des nombreux canots indigènes contre lesquels l'expédition de Pinçon et Solis eut à faire usage de son artillerie (2). Peut-être même encore le mot de *Comello* est-il une altération sous laquelle se

(1) *Géographie du Nouveau Continent*, tome II, p. 6.

(2) ANGHIERA, Dec. II, lib. VII, p. 182.

laisserait deviner le nom actuel de *Conil* entre le cap Catoche et le Rio de Lagartos.

Mais pour découvrir dans la *Tabula terre nove* de 1513, non une preuve, pas même le moindre adminicule de preuve, disons mieux, pas le plus fugitif indice, la plus vague lueur d'un voyage autour de la Floride en 1497, il faut être doué d'une richesse d'imagination devant laquelle est réduite à se récuser notre faible intelligence.

VI.

Parmi toutes les *preuves d'une grande force* (1) invoquées par notre confrère au soutien de sa thèse, nous venons de passer en revue les principales, et nous avons vérifié que pas une ne résiste à l'examen. Ses autres arguments, simples inductions fort aventurées, ont à peine besoin d'être rappelés.

Colomb en 1502 dirigeant son exploration au-dessous de 16° N. parce que Vespuce aurait dès 1497 remonté le littoral à partir de cette latitude (2), ce peut être une vue très ingénieuse pour la coordination conjecturale de faits qui seraient déjà admis dans la série des vérités historiques; mais en quoi cela peut-il démontrer l'existence d'un fait contesté?

La disproportion prétendue des récompenses accordées à Vespuce avec l'exiguïté des services qu'il aurait rendus à l'Espagne s'il n'avait fait pour elle que le

(1) Varnhagen, *Vespuce*, n° 15.
(2) Idem, *ibidem*, n° 19.

voyage de 1499 avec Hojeda (1), c'est encore une de ces appréciations arbitraires auxquelles il est facile d'opposer la considération très grave que Vespuce, rentrant au service de l'Espagne avec *le secret*, comme on disait alors, des navigations des Portugais, était un homme utile à s'attacher, d'une habileté d'ailleurs très digne de considération pour le temps, et qu'en dernière analyse il ne lui fut attribué qu'une rémunération convenable des emplois effectifs auxquels il fut successivement appelé : le traitement annuel auquel il finit par atteindre ne dépassait guère 3600 francs de notre monnaie, avec moitié en sus à titre d'indemnité.

Le seul argument de quelque poids, en faveur de la date de 1497 adoptée par M. de Varnhagen, ce pouvait être la déclaration que fait Vespuce lui-même dans sa lettre à Soderini, de sa venue en Espagne pour s'y livrer au commerce, et de sa renonciation aux affaires au bout de quatre années (2). On sait qu'il était encore à Florence (3) le 9 mars 1492; mais on a la preuve aussi

(1) Idem, *ibidem*, n° 18,

(2) Idem, *ibidem*, n° 17. — *Lettre à Soderini* (dans Bandini, p. 5; ou dans Canovai, pp. 27, 28) : « Il motivo della venuta mia in questo » regno di Spagna fù per trattare mercatanzie, e come seguissi in » questo proposito circa di quattro anni,..... deliberai lasciarmi della » mercanzia. »

(3) Bartolozzi, *Ricerche*, p. 93 : « Tredici lettere scritte *ad Amerigo Vespucci in Firenze* si conservano nei nostri archivi, che provano che Amerigo restò in questa capitale fino all' anno 1492 ..... » L'ultima delle sopra citate lettere che io ò ritrovate, data del » 9 marzo 1491, prova come dissi che egli era in Firenze nel 1492, » perchè è notissimo che in quel tempo si cominciava l'anno del di » 25 marzo, giorno dell' Incarnazione. »

qu'il était à Cadix (1) avec son compatriote Donat Niccolini le 30 janvier 1493; et dès lors les quatre années sembleraient devoir se compter au moins à partir de la fin de 1492, en sorte qu'elles se trouveraient accomplies dès 1496. Cependant, il ne serait pas impossible qu'envoyé alors en Espagne pour le soin des affaires de la maison de Médicis, il fût revenu bientôt après à Florence, éventualité formellement énoncée (2) dans la lettre même du 30 janvier 1493; et comme on ne le voit reparaître qu'en l'année 1495 à titre d'agent de la maison Berardi à Séville (3), et qu'en définitive c'est seulement en décembre 1495, à la mort de Juanoto Berardi, qu'il prend à son compte la suite des affaires de cette maison, on peut à bon droit, ce nous semble, supposer que là est la véritable date de son entrée effective dans la carrière commerciale, et dans cette hypothèse, qui laisse d'ailleurs entièrement sauve sa bonne foi, les quatre années ne seront accomplies qu'en 1499, ce qui viendrait se concilier à souhait avec la date incontestée du voyage en compagnie de Hojeda. Il n'y a donc point, dans l'énonciation pure et simple de ce terme de quatre années, de suffisantes prémisses pour une conclusion inévitable en faveur de la date de 1497: et dans le cas contraire, il subsisterait dans toute sa force, contre l'autorité d'une telle conclusion, l'objec-

(1) Bandini, pp. xxxv, xxxvj; lettre de Vespuce et Nicolini : « Di » Gennaio siamo a di 30, 1492 » : Cette date du style florentin répond au 30 janvier 1493 de notre calendrier.

(2) *Ibidem*, p. xxxv : « L'uni di noi dua, cioè o Donato o Amerigo » frà brieve tempo potrebbe essere che passeranno a Firenze ».

(3) Navarrete, *Viages y Descubrimientos*, tome III, p. 317.

tion de Las Casas et de Herrera d'un côté, de Napione et de Humboldt de l'autre, que par une fraude volontaire ou par d'accidentelles erreurs les chiffres sont déplorablement faussés dans la lettre à Soderini.

Si nous avons été le fidèle interprète de la vérité à la manifestation de laquelle est vouée notre étude, il ne peut rester un doute, dans aucun esprit impartial, sur ce premier point : que la date de 1497 attribuée par l'erreur du hasard ou de la volonté au premier voyage espagnol où fut admis Vespuce, cette date qui eût fait d'Améric le précurseur de Colomb sur le Nouveau Continent, n'est appuyée d'aucune preuve réelle, d'aucun argument solide ; qu'elle est, au contraire, repoussée, non-seulement par le commun consentement des historiens, mais par une impossibilité sinon encore authentiquement établie, bien voisine cependant, nous en avons la ferme confiance, d'une prochaine et complète démonstration.

ARTICLE SECOND.

Examen du théâtre d'exploration.

VII.

Après avoir écarté les inductions chronologiques opposées par M. de Varnhagen au rapprochement admis par les historiens et les critiques les plus considérables, du premier voyage de Vespuce avec le premier voyage de Hojeda, nous avons à examiner la question, fort habilement présentée par notre confrère (1), du théâtre

(1) VARNHAGEN, *Vespuce*, nos 8 à 14.

d'exploration auquel doivent être rapportées les indications du navigateur florentin.

Avant toutes choses, il nous faut restituer à leurs véritables sources les éléments étrangers qui avaient été ingénieusement introduits dans la merveilleuse odyssée Vespucienne, mais qui ne sauraient à aucun titre y être maintenus.

C'est d'abord le voyage de Vespuce lui-même avec Jean de la Cosa, constaté par la lettre de Jérôme Vianello, dont il nous faut faire un compte séparé, puisqu'il se rapporte à une époque postérieure de sept à huit années (1); et ce retranchement fait disparaître aussitôt, avec tous ses tenants et aboutissants, l'excursion de 150 lieues sur le Mississipi (2), que notre confrère avait rattachée à sa brillante épopée. Ce n'est point ici le lieu d'examiner jusqu'à quel point le fleuve de 40 lieues d'embouchure désigné par Vianello pourrait être expliqué par le Mississipi ; mais nous ne pouvons nous empêcher de remarquer en passant, qu'on ne saurait, sur des conjectures si frêles, risquer un démenti formel à toute l'histoire des découvertes, qui fait visiter pour la première fois la Floride en 1512 par Jean Ponce de Léon (3), et les parages à l'ouest, jusqu'à la Veracruz, en 1519 par Alphonse Alvarez de Pineda envoyé de la Jamaïque par le gouverneur François de Garay (4).

Si nous osions nous hasarder à opposer conjectures à conjectures, nous supposerions que nos deux explora-

(1) Voir ci-dessus § IV, pp. 35 à 40.

(2) VARNHAGEN, *Vespuce*, nos 12 et 35.

(3) NAVARRETE, *Viages y descubrimientos*, tome III, pp. 50, 51.

(4) IDEM, *ibidem*, pp. 64, 65.

teurs avaient pu prendre terre vers le golfe d'Urabá, à 200 lieues dans le sud-ouest de l'Espagnole, ayant devant eux 600 lieues de côtes jusqu'à l'Amazone, qui leur eût offert cette embouchure large de 40 lieues, caractéristique de leur grand fleuve, dans lequel ils effectuèrent leur excursion de 150 lieues, pour refaire ensuite leurs 600 lieues le long de la côte en opérant leur retour. Ou bien encore, leur traversée de 200 lieues à partir de l'Espagnole eût pu les conduire dans l'ouest sud-ouest vers le cap de Gracias á Dios, et les 600 lieues de côtes ensuite, à l'Orénoque, dont à la rigueur les bouches pourraient être considérées dans leur ensemble depuis la Trinité jusqu'à la pointe Barima. Nous laissons à de plus hardis, à de plus savants que nous, la solution véritable du problème. Dans la question actuelle, il nous suffit d'écarter du premier voyage de Vespuce toute application quelconque de la lettre de Vianello.

Nous avons à séparer de même de toute immixtion aux navigations de Vespuce, le voyage fait en 1507, sur les côtes de Honduras et de Yucatan, par Pinçon et Solis, dont l'exploration aurait besoin, peut-être, d'une étude plus détaillée qu'elle n'a été faite jusqu'ici, à notre connaissance : on s'est borné généralement à répéter le résumé, fort exact d'ailleurs, qu'en a donné Herrera (1); mais les témoignages juridiques de Pinçon et de Ledesma dans l'enquête de 1513, les notes recueillies dans les Décades d'Anghiera d'après les communications écrites ou verbales qu'il avait directe-

(1) *Historia de las Indias occidentales*, déc. I, lib. VI, cap. XVIJ, p. 215.

ment reçues de Pinçon, les indications même consignées dans la Somme géographique d'Enciso, enfin les délinéations graphiques, tout imparfaites qu'elles soient, qu'offrent les cartes de Ruysch et de Waltzemüller ainsi que le globe de Schöner, fourniraient encore d'utiles éléments à encadrer dans la relation sommaire de Herrera. Pour nous, une ou deux indications de détail ont seules de l'importance dans le moment actuel : ce sont les dénominations locales qui peuvent aider à apprécier la légitimité d'explication du problématique nom de *Lariab* par celui des montagnes de *Caria* ainsi que l'a proposé notre confrère.

Dans l'interprétation donnée par M. de Varnhagen à la désignation de Vespuce, c'est aux parages de Tampico (1) que le navigateur florentin aurait appliqué ce nom de *Lariab* : est-ce bien là que Pinçon a découvert ses montagnes de Caria? Voyons.

Le pilote Pierre de Ledesma (2), qui avait été du voyage de Solis et Pinçon, déclare que la découverte qui en fut le résultat comprenait tout ce qui, au jour de sa déposition (18 mars 1513), était connu au nord de l'île Guanaja, c'est-à-dire les terres de Chabaca et Pintigron, jusqu'au terme de 23° ½ de latitude. Enciso (3),

(1) Varnhagen, *Vespuce*, nos 11 et 12.

(2) Navarrete, tome III, p. 558 : « .....todo lo que hasta hoy está » ganado desde la isla de Guanaja hácia el norte ; e que estas tierras » se llaman Chabaca é Pintigron ; é que llegaron por la via del Nort e » fasta 23 grados é medio. »

(3) *Suma de Geographia*, feuillet signé *h* 6, verso : « Está el cabo » de las Figueras en xxj grados. Desde aquí se bolvieron los descu- » bridores, que no passaron mas. »

qui n'avait encore, au moment où il rédigeait sa géographie (approuvée par Charles-Quint en 1518 et imprimée en 1519), rien appris de la nouvelle exploration de François Hernandez de Córdoba accomplie en 1517 dans ces mêmes parages, nous offre de son côté des déterminations applicables de même aux découvertes de 1507, dont il fixe le point extrême à 21°, ajoutant expressément que « de là s'en retournèrent les découvreurs, sans aller plus avant ». Les 21° de Enciso représentent donc les 23° ½ de Ledesma, qui répondent exactement à la mention du tropique du cancer dans la description de Marc de Bénévent (1) : ce sont des différences de chiffres auxquelles on ne peut attacher aucune importance lorsqu'on voit, à la même époque, estimer, par exemple, la situation de l'île Espagnole entre 22° et 27° de latitude (2), quand nous la plaçons aujourd'hui entre 17° ½ et 20°. Tout ce qu'on peut conclure de ces flottantes indications de latitude, combinées avec les distances et les conditions topographiques dont il serait imprudent de les isoler, c'est que l'expédition de 1507 avait reconnu l'extrémité de la presqu'île du Yucatan.

Pinçon (3), expliquant à son tour sa propre découverte

(1) Voir ci-dessus, p. 50, note 2.

(2) ANGHIERA, epist. CLVI, Pomponio Læto : « Elevatur... polus... » insularibus illis (gradus) unum et viginti a meridie, a septentrione » verò sex et viginti.... Compluti (Alcalá) IV idus januarias 1495 ». — Le même Anghiera, dans le 3e livre de sa 1re décade, écrit en 1501, donne 22° et 27°. — La carte de Ruysch exagère encore cette latitude.

(3) NAVARRETE, tome III, p. 558 : « Toda la tierra que hasta hoy » está descubierta desde la isla de Guanaja fasta la provincia de Ca-

verte, expose en résumé que de l'île de Guanaja il s'est avancé dans la grande baie de la Nativité, et que de là il a découvert les montagnes de Caria et les autres terres qui sont plus avant, c'est-à-dire les provinces de Camarona et de Chabaca et Pintigron. Or, si Chabaca et Pintigron sont les dernières terres, alors aperçues, du Yucatan, si Camarona répond au milieu de la presqu'île, où la carte de Ribero, de 1529, inscrit en effet le nom de Camaron, il s'ensuivra nécessairement que les montagnes de Caria devront être placées, dans l'hypothèse la plus favorable, au fond du golfe de Honduras, dans le voisinage de Belize. Comment dès lors s'aventurer *sans crainte* (1) à identifier avec ces montagnes de Caria une terre de *Lariab* qu'on prétend asseoir auprès de Tampico, à plus de 350 lieues d'intervalle !...

Il n'est pas indifférent de remarquer, sur le globe de Schöner aussi bien que dans la réduction publiée en 1522 de la carte de Waltzemüller, que le nom de *Parias* est inscrit sur les terres que M. de Varnhagen considère comme correlatives, au moins en partie, au douteux *Lariab* de Vespuce. On sait déjà que l'édition latine des *Quatuor navigationes* donnée en 1507 par Waltzemüller lui-même, offre ce nom de Parias au lieu de *Lariab* fourni par l'ancienne édition italienne qu'a reproduite Bandini ; on sait aussi que le manuscrit ita-

» marona, yendo la costa de luengo hácia el (norte) hasta la provin-
» cia que se llama Chabaca é Pintigron..... é que assimismo descu-
» brieron..... la gran bahia de la Navidad, é que desde allí descubrió
» este testigo las sierras de Caria é otras tierras de mas adelante ».

(1) Varnhagen, *Vespuce*, nº 12.

lien d'Amoretti, cité par Napione (1), présentait de son côté *Perias* au lieu de *Lariab*. Laissant entière la question d'application définitive du *Lariab* ou *Parias* de Vespuce à une contrée déterminée, il est à observer que l'inscription de ce nom sur les terres découvertes par Pinçon n'est pas destituée de toute raison, puisque Anghiera nommant à son tour, d'après les informations du navigateur lui-même, les divers chefs de ces pays voisins de la baie de la Nativité, à savoir, *Chavacca*, *Pintiguau*, et autres, les appelle les petits rois de *Paria* (2) : en sorte que, même en transportant au pays des montagnes de Caria la dénomination problématique de *Lariab*, on y retrouverait en même temps aussi l'équivalent *Paria* déjà établi sur d'autres données.

VIII.

Le propre récit de Vespuce, ainsi dégagé des éléments hétérogènes qui y avaient été imprudemment rattachés, offre-t-il intrinsèquement des bases certaines pour déterminer le théâtre sur lequel a dû s'accomplir le premier voyage du navigateur florentin? C'est un point à examiner.

(1) *Esame critico del primo viaggio di Amerigo Vespucci*, p. 25.

(2) ANGHIERA, Dec. II, lib. VII, p. 184 : « Ad Pariæ regulos redeamus. Hos reperit Vincentius Annez esse apud Parienses tanquam » annuos rectores vicorum..... Quorum nomina hîc inserere statui » ad tantæ rei memoriam : chiaconum Chiavaccham (chiaconos nam- » que suos optimates uno nomine appellant), chiaconum Pintiguanum, » etc.

De Cadix, l'expédition où il avait obtenu d'être embarqué se rendit d'abord à la Grande Canarie, que la relation place sous une latitude de 27° $\frac{1}{2}$, à 280 lieues de Lisbonne, dans la direction du vent compris entre le midi et le sud-ouest (1). L'ancien ancrage de la Grande Canarie, situé au sud-est de l'île, est en effet, en faisant bonne mesure, vers les 27° $\frac{1}{2}$ de latitude, dans le sud-sud-ouest de Lisbonne (2) : ceci est déjà un indice satisfaisant en faveur de son exactitude, et sans nous préoccuper du rapport théorique admis par lui entre la lieue et le degré terrestre, nous pouvons dès à présent évaluer la mesure réelle de ses lieues effectives, en comparant les 280 lieues ici accusées, avec l'arc de grand cercle sur lequel elles s'appliquent, et d'où il ressort une valeur approximative de 23 lieues pour un degré (3) : c'est une base dont il est essentiel de prendre note.

Des Canaries on se mit en route « pour l'Occident » en prenant un quart du sud-ouest (*cominciando » nostre navigazioni pel ponente, pigliando una quarta » di Libeccio*) ». Il règne quelque incertitude sur l'interprétation précise qu'il convient de donner à cette

(1) BANDINI, pp. 6, 7 : « Partimmo del porto di Calis..... diritti alle » isole Fortunate che oggi si dicono la Gran Canaria..... sopra le » quali alza il polo del settentrione fuora del loro orizonte 27 gradi » e mezzo, e distanno da questa città di Lisbona 280 leghe per il » vento infra mezzodì e libeccio ».

(2 Plus exactement à 27° 45′ N. et 17° 56′ O. de Paris, à 12° 12′ de grand cercle au S. 26° 9′ O. de Lisbonne.

(3) Plus exactement 22. 95.

désignation du rumb de vent : Bartolozzi comprend ouest quart sud-ouest (1) ; Canovai explique formellement sud-ouest quart ouest (2) ; M. de Varnhagen adopte ouest-sud-ouest (3). Entre ces versions diverses quelle est la bonne? — La dernière n'est évidemment qu'une approximation sans prétention à l'exactitude ; quant aux deux autres, elles semblent traduire avec une égale fidélité un texte susceptible d'amphibologie ; cependant, eu égard aux habitudes du langage technique, lesquelles employent

Una quarta di ponente verso libeccio pour O. $\frac{1}{4}$ S.-O.

Una quarta di libeccio verso ponente pour S.-O. $\frac{1}{4}$ O.

l'interprétation du professeur de mathématiques Canovai paraîtrait mieux fondée que celle de Bartolozzi.

Après une traversée de 37 ou de 27 jours, on atteignit une terre ferme distante des Canaries et de l'ancien monde habité, de près de mille lieues : c'était, suivant la remarque de Vespuce, « en dedans de la » zone torride, car on y trouva le pôle élevé de 16° au- » dessus de l'horizon, et les instruments indiquaient » 74° plus à l'ouest que les Canaries » (4).

(1) Bartolozzi, *Ricerche*, p. 68.

(2) Canovai, *Dissertazione giustificativa*, pp. 324, 327.

(3) Varnhagen, *Vespuce*, nº 8.

(4) Bandini, p. 7 : « E tanto navicammo che al capo di 37 giorni » fummo a tenere una terra che la giudicammo essere terra ferma, la » quale dista delle isole di Canaria più all'occidente a circa di mille » leghe fuora dello abitato, dentro della torrida zona, perche tro- » vammo il polo del settentrione alzare fuora del suo orizonte 16 gradi, » e più occidentale che le isole di Canaria, secondo che mostravano e » nostri instrumenti 74 gradi ».

Il se produit ici de nouvelles incertitudes. Cette latitude de 16° N. pour le point d'atterrage, cette longitude de 74° O. des Canaries, sont-ce bien là réellement les chiffres qu'a écrits Vespuce?

Il ne nous est pas permis de le croire quant à la longitude, ainsi que le démontre une vérification facile, en refaisant les calculs de notre cosmographe d'après ses propres théories, c'est-à-dire en admettant avec lui que la circonférence terrestre est de 6000 lieues, d'où il suit que sa distance de mille lieues à partir des Canaries équivaudrait à 60° de grand cercle : avec cette longueur de route et la latitude de 16° N. pour le point d'arrivée, il est aisé de reconnaître que la direction suivie a dû être le sud 78° 57′ ouest, presque l'ouest quart sud-ouest vrai, mais que la différence en longitude ne saurait dépasser 63° 33′ ; dans l'ordre de ses propres idées, Améric n'avait donc pu trouver ni écrire ce chiffre de longitude de 74°.

Le chiffre de 16° pour la latitude d'arrivée n'est guère plus certain. Déjà, en nombre d'endroits des lettres de Vespuce, on a constaté l'erreur de lecture (1) qui a fait prendre un signe de ponctuation précédant l'énonciation des nombres, pour le caractère numéral 1, de telle sorte qu'on a lu 15, 18, 15466, là où il fallait lire 5, 8, 5466, ainsi que l'a constaté directement la collation intelligente des manuscrits, indépendamment des nécessités de calcul qui le démontraient pour cer-

(1) Canovai, *Dissertazione*, pp. 328, et 381 à 383. — Napione, *Esame critico*, p. 27. — Humboldt, *Géographie du Nouveau Continent*, tome IV, pp. 275, 276.

tains nombres. Canovai (1) avait déjà reconnu que la direction de la route, telle qu'il la comprenait, devait conduire à une latitude beaucoup plus basse que 16°, et il considérait comme certain que la véritable leçon du manuscrit original de Vespuce avait dû être 6°.

Calculons à notre tour la position où dut atterrir l'expédition à bord de laquelle était notre Florentin, en déduisant de son propre récit les données plus assurées qu'il est possible d'y découvrir. Et d'abord, les mille lieues de route ont une valeur effective facile à trouver dans le quatrième terme d'une proportion qui a pour premier élément le rapport déjà signalé des 280 lieues de distance entre Lisbonne et l'ancrage sud-est de la Grande Canarie, avec les 12° 12′ de grand cercle qui mesurent géonomiquement cette distance : les mille lieues de la traversée au Nouveau Monde se résolvent donc en 43° 34′.

Si l'on essayait d'employer cette distance avec la problématique latitude de 16° pour l'atterrage, on arriverait, par une direction sud 74° 21′ ouest, à une longitude de 44° 47′ O. des Canaries, aboutissant ainsi à quelques milles dans l'est de Marie-Galante, à plus de 500 lieues en deçà du golfe de Honduras et même du cap de Gracias à Dios qui le précède.

En combinant au contraire la distance de 43° 34′ de

(1) Canovai, *Dissertazione*, pp. 327, 328. — « 16° n. Br., ein » vermuthlicher Druckfehler statt 6° », dit M. Peschel dans un intéressant article sur les *Neuere Schriften über Amerigo Vespucci*, inséré dans son journal hebdomadaire *Das Ausland* du 6 août 1858.

grand cercle avec la latitude de 6° préférée par Canovai, on trouve pour la direction le sud 60° 3′ ouest, qui est bien dans le sud-ouest quart sud conformément à l'interprétation la plus plausible de la locution italienne employée par Vespuce; et quant à la longitude, elle est déterminée à 39° 42′ à l'ouest du point de départ, ce qui revient à 57° 18′ à l'ouest de Paris, c'est-à-dire à une position intermédiaire entre les embouchures des rivières de Marauni et de Surinam. Un tel résultat, sans que nous prétendions lui attribuer une précision exclusive de toute tolérance en plus ou en moins, nous paraît dans tous les cas décisif en faveur de la lecture et de l'interprétation adoptées par Canovai en ce qui concerne le chiffre de la latitude d'arrivée et la direction de la route.

Il pourrait paraître superflu de s'arrêter davantage sur la question, qui semble désormais résolue, du véritable théâtre de la première exploration à laquelle prit part Vespuce. Cependant, comme on a cru trouver dans les faits ultérieurs de cette campagne, des circonstances applicables à de tout autres parages, il convient d'en faire la revue rapide ; ce nous sera d'ailleurs une occasion opportune de faire ressortir davantage l'ordonnance générale de la narration d'Améric, dans laquelle on n'a pas encore suffisamment pris garde qu'il revient à diverses fois sur le même sujet, pour le considérer dans son ensemble à d'autres points de vue, en sorte que l'on a, un peu à l'étourdie, cousu bout à bout comme des fragments successifs d'une immense navigation, ce qu'il faut superposer, comme renseigne-

ments complémentaires, sur un premier sillage restreint à des bornes beaucoup plus raisonnables.

En relevant soigneusement dans le récit tout ce qui constitue le canevas itinéraire, on voit l'expédition poursuivre sa route au nord-ouest en longeant la côte, qui affectait précisément cette direction (1); après de nombreuses escales plus ou moins prolongées sur divers points habités, on arrive enfin à une petite cité bâtie au milieu des eaux comme Venise (2), et il faudrait une bien mauvaise volonté pour se refuser à la reconnaître dans cette *Veneciuola* qui figure dans la carte de Jean de la Cosa, et qui se retrouve sous la forme *Veniciola* (défigurée en *Vericida* par un copiste inattentif) dans la mappemonde de Ruysch, c'est-à-dire la *Venezuela* de nos jours.

De ce point on s'avança en continuant de suivre la

(1) Bandini, p. 8 : « E navigammo per il maestrale, che così si correva la costa, sempre a vista di terra ».

(2) Bandini, pp. 18, 19 : « Accordammo di partirci e andare più » innanzi, costeggiando di continuo la terra, nella quale facemmo » molte scale e avemmo ragionamenti con molta gente, e al fine di » certi giorni fummo a tenere uno porto.... dove trovammo una po- » polazione fondata sopra l'acqua come Venezia ». — Peschel, dans l'article que nous avons cité plus haut de son journal *Das Ausland*, dit à ce sujet : « Kann man darüber streiten ob Vespucci unter dem 6° oder » 16° n. Br. landete, ob man Paria, Lariab oder Caria lesen müsse, ob » trotz Vespucci's behaupteter Entdeckung im Golfe von Mexico es » möglich war dass Yucatan, Mexico und der mexicanische Golf noch » zwanzig Jahre den andern Seefahrern, die jede Winkel des Cari- » bischen Golfes durchsuchten, ein Geheimnis bleiben konnte; aber » wo das Indianerdorf zu suchen sey, welches Venedig glich, darüber » kann kein Zweifel obwalten... » etc.

côte, jusqu'à un autre endroit, éloigné du précédent à 80 lieues (1), et habité par un peuple très différent de mœurs et de langage ; on fit des excursions dans les alentours ; et comme ce fut probablement là le terme du voyage, le narrateur se met à faire une description générale du pays (2) : c'est en terminant cet aperçu d'ensemble qu'il donne un renseignement dont la portée nous semble avoir été fort exagérée, et que nous croyons possible de traduire, sans faire violence au texte, de manière à être entendu comme le voici : « Cette terre » est comprise dans la zône torride, (laquelle se trouve) » tout contre ou au-dessous du parallèle que le tropique » du Cancer décrit à l'endroit où le pôle s'élève de 23° » au-dessus de l'horizon, à la fin du second climat » (3) ; c'est-à-dire que notre interprétation laisse à la zône torride même sa borne bien connue au tropique, sans étendre virtuellement jusque-là un pays compris simplement dans cette zône.

La relation revient ensuite à dire quelques mots du séjour de l'expédition en cet endroit (4), et termine ce sujet en ajoutant que de ce port s'effectua le départ, et

(1) Bandini, p. 21 : « Andando di continuo a lungo della costa » avemmo vista d'un' altra gente che poteva star discosto da questa » 80 leghe, e la trovammo molto differente di lingua e di costumi ».

(2) Bandini, pp. 21 à 27.

(3) Bandini, p. 27 : « Questa terra sta dentro della torrida zona, » giuntamente o di basso del parallelo che descrive il tropico di » Cancer dove alza il polo dell'orizonte 23 gradi, nel fine del secondo » clima ».

(4) Bandini, p. 27 : « Vennonci a vedere molti popoli, ...e ci » chiamavano Carabi, che vuol dire uomini di gran savidoria ».

que le nom du pays est *Paria* (1), comme, à notre avis, ont eu raison de lire ceux qui ont préféré cette leçon à celle de *Lariab* (que M. de Varnhagen lui-même reconnaît fautive et voulait restituer en *Caria*).

C'est encore une phrase récapitulative de l'ensemble du voyage, et s'appliquant à toute la côte de Paria, que le narrateur écrit immédiatement après ce nom, de manière à résumer ainsi sa navigation : « Nous suivîmes toujours la côte en vue de terre, si bien que » nous la parcourûmes pendant 870 lieues (en allant) » constamment au nord-ouest, faisant nombre d'escales, » traitant avec beaucoup de gens, et recueillant sur » plusieurs points de l'or, mais en petite quantité, nous » tenant pour satisfaits de découvrir le pays et d'apprendre qu'il y avait de l'or » (2).

En voilà suffisamment, ce nous semble, pour établir d'une manière générale que le théâtre d'exploration auquel se rapportent les indications de Vespuce, s'étendait exclusivement le long des côtes septentrionales de l'Amérique du Sud, sur cette ligne flexueuse dont l'axe est dirigé du sud-est au nord-ouest. Nous n'avons pas la prétention de tout contrôler, de tout expliquer, dans une relation qui a soulevé tant de controverses;

(1) Bandini, p. 27 : « Partimmo di questo porto, e la provincia si » dice Lariab ».

(2) Bandini, p. 27 : « E navigammo a lungo della costa sempre a » vista della terra, tanto che corremmo d'essa 870 leghe tuttavia » verso il maestrale, facendo per essa molte scale e trattando con » molta gente, e in molti luoghi riscatammo oro, ma non molta » quantità, che assai facemmo in discoprire la terra e di sapere che » tenevano oro ».

mais, au milieu d'inévitables incertitudes, il nous paraît comparativement raisonnable d'admettre avec Navarrete que l'excellent port de carénage mentionné par le narrateur, était dans les parages de Cumanà (1), bien plutôt que de l'aller chercher dans le golfe boréal de Saint-Laurent (2); et l'acte de piraterie exercé à cent lieues de là au large, contre une île où l'on se rendit en sept journées de route vers l'est nord-est (3), nous paraît aussi expliqué par l'esprit de vengeance des populations du littoral contre leurs oppresseurs habituels les Caraïbes insulaires des petites Antilles, bien plus naturellement que si la scène était transportée par une fantaisie paradoxale chez les Eskimaux du détroit de Belle-île (4).

IX.

Nous nous abuserions fort s'il ne résultait des pages qui précèdent une conviction intime que le premier voyage de Vespuce ne s'est nullement accompli, comme on avait tenté de le soutenir, dans des conditions de

(1) Navarrete, tome III, p. 234, à la note.

(2) Varnhagen, *Vespuce*, n° 13.

(3) Bandini, p. 29 : « E navigando sette giorni alla volta del mare » per il vento infra greco e levante, al capo delli sette giorni riscon- » trammo nelle isole che eran molte, e alcune popolate e altre deserte, » e surgemmo con una di esse dove vedemmo molta gente, che la » chiamavano Iti ». — « Ein Insel Iti, (vermuthlicher Druchfehler » statt Haiti) » dit M. Peschel dans l'article cité de son journal hebdo- » madaire *Das Ausland*.

(4) Varnhagen, *Vespuce*, n° 14, à la note.

temps et de lieu qui le rendraient inconciliable avec la première expédition de découvertes de Hojeda. Par inadvertance ou par fraude les dates de la relation que nous en avons sont entachées d'inexactitude, et en définitive ce document, sujet à caution, n'a de valeur réelle que dans la mesure de ses concordances avec des témoignages plus certains. Ce serait donc un singulier renversement des lois de la raison, que de prétendre infirmer, sur la foi d'une narration qui présente si peu de garanties, l'autorité non-seulement des affirmations historiques les plus considérables, mais encore des déclarations recueillies avec toute la solennité des constatations juridiques.

S'il ressort en effet quelque point fondamental des témoignages de Hojeda dans l'enquête de 1513, c'est qu'il avait été le prêmier qui fût allé, après l'Amiral, faire des découvertes au nom de l'Espagne (1), et qu'il avait alors en sa compagnie Jean de la Cosa, Améric Vespuce, et d'autres pilotes (2), parmi lesquels nous pouvons nommer, outre Diègue Martin qu'il avait en-

(1) Navarrete, tome III, p. 541, *voyage de Niño* : « Alonzo de » Hojeda dice que lo sabe porque él yá lo habia descubierto é visto, » porque fué el primer hombre que vino á descubrir ». — p. 544, *voyage de Hojeda* : « Este testigo es el dicho Hojeda que vino á descu- » brir, el primer hombre que vino á descubrir despues que el Almi- » rante ». — p. 590 : « Miguel de Toro (dice) que Hojeda fue primer » descubridor despues del dicho Almirante ».

(2) Navarrete, tome III, p. 544 : « Alonso de Hojeda dice.... que » en este viage que este dicho testigo hizo, trujo consigo á Juan de la » Cosa piloto, é Morigo Vespuche, é otros pilotos ».

core avec lui dans son deuxième voyage (1), Barthélemi Roldan, qui fit ensuite partie de l'expédition de Lepe (2). Si donc la première navigation de Vespuce ne peut chronologiquement trouver sa place avant celle de Hojeda, il faut de toute nécessité, pour conserver son rang, qu'elle vienne, par ce motif seul, se confondre avec celle-ci. Déjà inévitable à ce point de vue, la concordance est de plus confirmée par la similitude non douteuse du théâtre d'exploration.

Alphonse de Hojeda était parti de Puerto Santa-Maria, suivi de très près par Christophe Guerra et Pierre-Alphonse Niño (3) qui mirent à la voile de la barre de Saltes. Niño avait été le compagnon de l'Amiral dans la découverte de Pària (4); Hojeda emmenait de son côté Barthélemi Roldan qui avait pareillement

(1) Navarrete, tome III, p. 105 : Instructions d'Alphonse de Hojeda pour Pierre de Hojeda, son neveu (et non son frère comme le dit par inadvertance Peschel, *Zeitalter der Entdeckungen*, p. 312, note 1).

(2) Navarrete, tome III, p. 588 : « Jácome Ginovés sabe que con » Hojeda fué Bartolomé Roldan é Juan de la Cosa ó Juan Vizcaino ». — « Juan de Jeréz..... que Bartolomé Roldan..... tornó con Diego de » Lepe cuando fué á descubrir la tierra firme ».

(3) Navarrete, tome III, p. 541 : « Nicolás Pérez..... dice que al » tiempo que Cristóbal Guerra y Pero Alonso Niño fueron á descubrir, » este testigo iba asi mismo con la flota de Hojeda é Juan de la Cosa » á descubrir, é partieron primero Hojeda é Juan de la Cosa del puerto » de Santa Maria, é Pero Alonzo Niño é Cristóbal Guerra partieron » despues poco tiempo del Condado, é entrambas flotas fueron á bar- » lovento de Pária ».

(4) Navarrete, tome III, p. 587 : « Alonso de Triana (sabe) que » después fuéron por aquellas partes (de Pária) Alonso Perez (Per » Alonso) Niño que fué en el descubrimiento por piloto del Almirante ». — Voir aussi la déposition de Rodrigue de Bastidas, *ibidem*, p. 542.

été de ce voyage (1), et il avait d'ailleurs eu communication du rapport et de la carte que l'Amiral lui-même en avait envoyés à la cour d'Espagne (2). Les deux expéditions, ainsi inspirées et guidées par la nouvelle découverte de Colomb, se dirigèrent sans hésitation sur Pária, se précédant mutuellement l'une l'autre sur certains points, Hojeda sur la côte (3), Niño à l'île Marguerite (4). Après une fructueuse campagne où la

(1) Navarrete, tome III, p. 587 : « Bartolomé Roldan piloto (dice) » que fué con el Almirante en el primer viage que se descubrieron las » Indias, y en el que descubrió á Pária ». — Voir de plus les témoignages d'Alonso de Triana, de Jácome Ginovés, de Fernando Pérez, et de Juan de Jeréz.

(2) Navarrete, tome III, p. 587 : « Bernardo de Ibarra :.... este » testigo escrivió una carta que el Almirante escribiera al Rey é Reyna » nuestros señores, haciendoles saber las perlas é cosas que habia » hallado, y les envió señalado con la dicha carta en una carta de » marcar los rumbos é vientos por donde habia llegado á Pária ; é.... » oyó decir como por aquella carta se habian hecho otras, é por ellas » habian venido Pedro Alonso Niño é Hojeda é otros que después han » idó à aquellas partes ». — Cette lettre est celle qui est imprimée par Navarrete, tome I, pp. 242 à 264, où la carte est mentionnée deux fois, pp. 253 et 264. — Hojeda lui-même (*ibidem*, tome III, p. 539) dépose : « que vió este testigo la figura que el dicho Almirante » al dicho tiempo envió á Castilla al Rey y Reyna nuestros señores, de » lo que habia descubierto ».

(3) Navarrete, tome III, p. 541 : « Alonso de Hojeda dice.... quel » dicho Cristóbal Guerra y Per Alonso Niño.... descubrieron la tierra » firme dende la boca del Dragó de Pária, toda la costa de tierra firme » fasta el Golfo de las Perlas, después que este testigo lo habia yá » descubierto ».

(4) Navarrete, tome II, p. 422 : « La isla Margarita que Cristóbal » Guerra descubrió ». — Voir aussi, tome III, pp. 542 et 543, les dépositions de Rodrigue de Bastidas et d'André de Morales.

traite des perles avait été des plus abondantes, Niño quittait Cumaná le 8 des ides [6] de février 1500 et rentrait en Espagne 61 jours après, au commencement d'avril (1), peu de temps avant que rentrât à son tour l'expédition de Hojeda (2).

En nous restreignant, quant à celle-ci, aux indications fournies par les documents les plus authentiques, et en écartant soigneusement les circonstances que l'on pourrait supposer empruntées de quelque manière que ce soit aux récits de Vespuce, nous pouvons constater que Hojeda, venu de Cadix aux Canaries à la tête de quatre navires (3), prit sa voie à partir de l'île de Fer, pour aller atterrir à 200 lieues en deçà du golfe de Pária (4) ; qu'il suivit la côte jusqu'à ce golfe,

(1) Anghiera, Déc. I. lib. viii, pp. 91, 93. – La date de l'année 1500 est par inadvertance appliquée à la relâche du 1er novembre précédent à Cauchieto, ce qui donnerait le millésime de 1501 pour le départ du 6 février suivant, et pour l'arrivée en Espagne le 7 avril; tandis que la cédule royale qui ordonne l'arrestation de Niño après son retour (dans Navarrete, tome III, pp. 78 à 80) est datée du 20 mai 1500.

(2) Navarrete, tome III, p. 541 : « Nicolás Pérez.... dice.... que » Cristóbal Guerra é Per Alonso Niño..... fueronse á la Margarita..... » é allí rescataron las perlas, é se volvieron á Castilla : e dende á » pocos dias la flota (de Hojeda) en que iba este testigo asimismo fué á » Castilla ».

(3) Fern. Colombo, cap. lxxxiv, p. 368 : « Giunse all' Isola un' » Alfonso di Ogieda, che venia con quattro navigli da scoprire ».

(4) Navarrete, tome III, p. 543 : « Andrés de Morales.. . sabe.... » que partieron de la isla del Hierro que es en la isla de Canaria, y » fueron á dar en la tierra firme en cima de la provincia de Pária.... » é discurrieron por la costa abajo à la dicha provincia de Pária.... » hasta el cabo de la Vela, el cual nombre le pusieron los dichos » Juan de la Cosa é Hojeda ». — p. 544 : « Alonso de Hojeda.....

où il arriva quinze jours avant Niño et Guerra (1), mais qu'il le traversa sans s'y arrêter (2), ressortant par la Bouche-du-Dragon (3), reconnaissant la Marguerite (4) et les îlots voisins, et poursuivant la découverte de tout le littoral de terre ferme en visitant les ports auxquels il donna les noms significatifs de Aldea Vencida et de Puerto Frechado (5), l'île de Gigantes (6), le golfe de Venecia (7) et son annexe le

» descubrió al mediodia la tierra firme é corrió por ella ansí 200 leguas » hasta Pária..... y en toda esta tierra firme 200 leguas antes de » Pária, » etc. — Oviedo, *Historia general y natural*, lib. III, cap. viii; tome I, p. 76 : « Alonso de Hojeda..... vino á descobrir por la costa » de tierra firme é truxo su derrota á reconocer debaxo del rio Mara- » ñon en la provincia de Pária ».

(1) Navarrete, tome III, p. 541 : « Nicolás Pérez.... dice.... que » Alonso de Hojeda llegó primero á la vista de la tierra de Pária.... é » que dende á quinze dias llegaron Cristóbal Guerra é Per Alonso » Niño ».

(2) *Ibidem* : « No desembarcaron allí, salvo passaron adelante ».

(3) Navarrete, tome III, p. 544 : « Alonso de Hojeda.... salió por » la boca del Dragó ».

(4) *Ibidem* : « E aojó la isla Margarita y la anduvo por tierra á pié ».

(5) Navarrete, tome III, p. 105 : Instructions pour Pierre de Hojeda : « El puerto de la Codera que nosotros llamamos *Aldea vencida*...., é » sigais fasta el *puerto Frechado* donde me firieron cierta gente ». — Sur la carte de Jean de la Cosa sont désignés le *Puerto Flechado* et une *Aldea de turme* (?) qui semble répondre à l'*Aldea vencida*.

(6) Navarrete, tome III, p. 544; Hojeda : « Toda aquella costa de » la tierra firme desde los Frailes hasta en par de las islas de los » Gigantes ». — Andrés de Morales : « prosiguió (Hojeda) por la dicha » costa de puerto en puerto hasta la isla de los Gigantes ».

(7) *Ibidem*; Hojeda : « El Golfo de Venecia que es en la tierra » firme.....» — Il fallait doubler, pour entrer dans le Golfe, le cap de San Roman, qui dut ce nom, sans doute, au patron du jour de sa découverte, le 9 août 1499.

lac de San-Bartholomé (1), enfin la province de Quinquibacoa (2) avec le cap de la Vela (3), les montagnes de Santa-Eufémia (4) appelées aujourd'hui de Sainte-Marthe, et le cap de l'Isléo (5), qu'on retrouve à l'embouchure du Rio Magdalena. De là il opéra son retour

(1) Navarrete, tome III, p. 105 : « Y requerid donde tomamos las » Indias, que se llama lago de San Bartolomé ». — Voir aussi pp. 106 et 108. — Ce lac fut probablement ainsi nommé parce qu'on s'y trouvait le 24 août 1499, le lendemain du jour où Vespuce énonce avoir fait sa fameuse observation de longitude.

(2) Navarrete, tome III, p. 544 : Hojeda : « ..... y la provincia de » Quinquibacoa..... é desdé las perlas hasta Quinquibacoa ». — Andrés de Morales : « é de allí discurrieron à la provincia de Quinqui» bacoa hasta el cabo de la Vela ».

(3) Navarrete, tome III, p. 544 ; Andrés de Morales, *ut suprà.* — p. 559 ; Nicolás Pérez : « Hojeda descubrió desde la punta del Dragó » hasta la del cabo de la Vela ». — Voir aussi pp. 107, 108.

(4) Cette indication est fournie par la carte de Jean de la Cosa, lequel était, ne l'oublions pas, le pilote de l'expédition. — Peschel (*Zeitalter der Entdeckungen*, pp. 314-315, à la note) a aussi relevé cette indication, et il ajoute la remarque spéciale que le jour de sainte Euphémie tombe le 16 septembre, ce qui lui semble militer contre le quantième du 5 pour l'arrivée à Haïti ; mais ce quantième est formellement énoncé par Ferdinand Colomb, et à ce qu'il paraît aussi par Las Casas, et il faudrait supposer une erreur de chiffre de leur part. Le quantième du 25 au lieu du 5 semblerait laisser trop peu de temps pour l'arrivée de François Roldan à la rencontre de Hojeda dès le 29.

(5) Le *Cabo del Isleo* est désigné sur la carte de Ruysch sous la forme *Lix Leo.* La carte de La Cosa n'a aucun nom au delà des montagnes de Sainte-Euphémie, mais la forme de la côte montre que la découverte a dépassé ce point. Oviedo (*Historia general y natural*, lib. III, cap. VIII ; tome I, p. 76) le confirme en disant que l'expédition de Hojeda « llegó á tomar tierra ocho leguas encima de donde agora está » la problacion de Santa Marta ». — Dans ses instructions à son neveu

sur l'île Espagnole (1), où il abordait le 5 septembre 1499, ayant fait, le long des côtes de terre ferme, une exploration de plus de 600 lieues (2) ; mais il ne rentra en Castille, comme nous l'avons déjà dit, que dans le cours de l'année suivante, peu de temps après Niño et Guerra qui étaient arrivés en avril (3).

Il paraît certain cependant qu'un ou plusieurs de ses navires n'attendirent point si tard pour regagner

Pierre de Hojeda (dans Navarrete, tome III, p. 105) Alphonse de Hojeda, après lui avoir dit qu'il l'attendrait quinze jours au lac San-Bartolomé, ajoute : « Y si allí no me falláredes, idvos al cabo del » Isleo, » etc.

(1) Cette arrivée de Hojeda à Haïti le 5 septembre 1499 est constatée par Fern. Colombo (cap. lxxxiv, p. 369) et par des lettres de François Roldan et de l'Amiral lui-même, dont Las Casas a rapporté des fragments, transcrits par Navarrete (tome III, p. 7, note 1).

(2) C'est ce que Jean de la Cosa déclara à François Roldan, suivant que le rapporte celui-ci dans sa lettre à l'Amiral (*ubi suprà*) : « Yo » ove de ir á las carabelas, y fallé en ellas á Juan Velazquez y á Juan » (de la Cosa) Vizcaino, el cual..... dice que pasaron por luengo de » costa 600 leguas, en que hallaron gente que peleaba tantos con tan- » tos con ellos, y hirieron veinte hombres y mataron uno ».

(3) Ce fut seulement en février 1500 que Hojeda quitta la partie du sud de Haïti pour se porter dans l'ouest, où il fut suivi par François Roldan, qui l'obligea enfin à s'éloigner. Herrera (dec. I, lib. iv, capp. iij et iv), qui donne un récit plus détaillé que celui de Fern. Colomb (*ubi suprà*), semble énoncer que le départ définitif eut lieu à la fin de février 1500 ; mais peut-être y a-t-il confusion avec la date du départ simulé, en quittant Jacmel : cependant Niño ayant effectué son retour, d'après Anghiera (dec. I, lib. viii, p. 93), du 6 février au 7 avril, et Hojeda l'ayant suivi *dende á pocos dias* selon la déposition de Nicolás Pérez, l'indication de Herrera pourrait être exacte (voir ci-dessus p. 77 note 4, et p. 78 note 1). — La licence obtenue par Rodrigue de Bastidas pour le voyage qu'il fit avec Jean de la Cosa, étant du

l'Espagne, puisque le pilote Barthélemi Roldan (1) y était de retour assez à temps pour s'embarquer de nouveau dans l'expédition de Diègue de Lepe (2), laquelle prit la mer dès le mois de décembre 1499. Rien ne nous semble contredire sérieusement la supposition possible qu'Améric Vespuce fût aussi revenu avec Barthélemi Roldan, et qu'il ait pu s'engager comme lui dans le voyage de Lepe.

Le point de repère le plus saillant entre la navigation racontée par Vespuce et celle qui fait l'objet des déclarations de Hojeda, c'est celui auquel le souvenir du golfe et des lagunes de Venise ont fait attacher le

5 juin 1500 (Navarrete, tome II, pp. 244 à 246), il paraît probable que l'arrivée de celui-ci en Espagne avec Hojeda, dut précéder cette dernière date, puisque, au dire de Las Casas (Navarrete, tome III, p. 25, note 5) Bastidas s'était concerté avec lui.

(1) Navarrete, tome III, p. 588 : « Jácome Ginovés sabe que con » Hojeda fué Bartolomé Roldan ». — Juan de Jeréz..... que Barto» lomé Roldan tornó con Diego de Lepe ».

(2) Herrera (dec. I, lib. iv, capp. vj et vij) fait partir Pinçon en décembre 1499 et Lepe à la fin du même mois ; mais nous savons que Pinçon partit le 18 novembre (voir nos *Considérations*, p. 70), ce qui semble devoir faire avancer d'autant le départ de Lepe. — Malgré quelque obscurité dans la détermination de la force navale conservée par Hojeda à son arrivée à Haïti, il paraît résulter du récit de ses querelles avec François Roldan, qu'elle était grandement réduite, puisque l'enlèvement d'une chaloupe l'aurait mis dans un si grand embarras. — S'il nous était permis de nous laisser aller aux conjectures, nous supposérions que les quatre caravelles de l'expédition de Hojeda étaient respectivement conduites par Hojeda lui-même, Jean de la Cosa, Barthélemi Roldan et Vespuce ; et que ces deux derniers se séparèrent de lui au moment où l'on quittait la côte ferme, à la fin d'août 1499.

nom de Venezuela qui ne s'est plus effacé. Les 80 lieues comptées par Vespuce au delà de ce port s'appliquent d'une manière on ne peut plus satisfaisante aux indications géographiques de Hojeda; et les 200 lieues accusées par celui-ci entre son point d'atterrage et le golfe de Paria, n'offrent pas un accord moins remarquable avec le lieu où le calcul nous a montré que venait aboutir la route de mille lieues au sud-ouest quart ouest, comptées par Vespuce à partir des Canaries.

Ainsi Barthélemi de Las Casas le vieil historien contemporain, et Alexandre de Humboldt l'éminent critique de notre temps, ont eu raison de poser en fait que le voyage prétendu de Vespuce au pays de Lariab en 1497 n'était point autre que celui de Hojeda à la côte ferme de Paria en 1499. La date de départ du 10 ou du 20 mai 1497 dans la relation d'Améric Vespuce, doit donc être corrigée en celle du 10 ou du 20 mai 1499; l'énonciation de 13 mois de mer écoulés au moment où s'achevait l'exploration de la côte (1), se restitue aisément en 3 mois par le retranchement de ce parasite 1 initial tant de fois rencontré en superfétation dans les nombres écrits par Vespuce; et quant à la date du retour marquée au 15 octobre 1499 dans les éditions latines de ses Quatre navigations (2), nous la considérerons, avec la leçon de Parias au lieu du fan-

(1) Bandini, p. 27, ou Canovai, p. 46 : « Eravano giá stati tredici » mesi nel viaggio ».

(2) Navarrete, tome III, p. 241 : « Decimo quinto Octobris die, » anno Domini MCCCCXCIX ». — Voir Napione, *Esame critico*, p. 17.

tastique Lariab, comme une preuve d'une meilleure lecture du manuscrit original. Et qu'on le remarque, cette date du 15 octobre 1499 pour le retour de Vespuce, ainsi énoncée par lui-même en toutes lettres, est confirmée en même temps par la nécessité du retour de Barthélemi Roldan à une date analogue pour prendre part en décembre suivant à l'expédition de Lepe.

SECTION TROISIÈME.

Le second voyage d'Améric Vespuce.

X.

Après avoir démontré, comme nous croyons l'avoir fait, l'identité nécessaire et effective du premier voyage de Vespuce avec le premier voyage de Hojeda, est-il besoin de démontrer encore qu'un rapprochement semblable ne pourrait être soutenu à l'égard du second voyage de notre Florentin? — Cependant, puisque notre docte confrère s'est cru autorisé à adopter cette hypothèse et à y persister (1), force nous est de le suivre sur ce terrain, en prenant avec lui pour texte unique la lettre à Soderini, à l'exclusion de la lettre à Médicis (2).

L'expédition où s'embarqua Vespuce pour cette deuxième navigation était composée de trois navires — (Hojeda en avait quatre) — et partit de Cadix le 16 ou

(1) Varnhagen, *Examen de quelques points de l'histoire géographique du Brésil*, n°s 16 à 33.

(2) Varnhagen, *Examen*, n° 16, note 1.

le 18 mai 1499, pour se rendre en droiture aux îles du Cap-Vert (1) ; elle passa en vue de la Grande Canarie (2), et vint faire son eau et son bois à l'île de Fogo (3), d'où elle prit ensuite sa route au sud-ouest pour le nouveau monde (4). Après une traversée de 44 jours suivant l'édition italienne (5), de 19 jours d'après la version latine (6), qui est évidemment préférable à cet égard, on arriva, le 27 juin (7), à 500 (ou à 800) lieues des îles du Cap-Vert (8), sur un point de la zone torride (9) où la hauteur du pôle

(1) Bandini, p. 33; ou Canovai, p. 70 : « Partimmo del porto di » Calis tre navi di conserva a dí 16 di maggio 1499, e comminciammo » nostro cammino a' diritti alle isole del Cavo Verde ».

(2) *Ibidem* : « Passando a vista della isola di Gran Canaria ».

(3) *Ibidem* : « E tanto navigammo che fummo a tenere ad una » isola che si dice l'isola del Fuoco; e quì fatta nostra provvisione di » acqua e di legne... »

(4) *Ibidem* : « Pigliammo nostra navigazione per il libeccio ».

(5) *Ibidem* : « E in 44 giorni fummo a tenere ad una nuova terra, » e la giudicamno essere terra ferma e continua con la [cui] di sopra si » fà menzione ».

(6) Navarrete, tome III, p. 242; ou Grynæus, *Novus Orbis*, p. 221 : « Post enavigatos xix dies, terram quamdam novam tandem tenui» mus, » etc. — Il est superflu de s'arrêter à montrer comment les chiffres xix et xliv ont pu être pris l'un pour l'autre.

(7) Bandini, p. 34; ou Canovai, p. 71 : « Fummo ad essa a dì 27 di » Giugno ». — Cette date d'arrivée rend impossible le compte de 44 jours pour la traversée.

(8) Bandini, p. 33 : « Dista dalle dette isole per il vento libeccio » 800 leghe ». — Canovai, p. 71 : « 500 leghe » ; et la note 46, *ibidem*.

(9) Bandini, p. 33 : « È situata dentro della torrida zona e fuora » della linea equinoziale alla parte dell' austro, sopra la quale alza il » polo del meridione 8 gradi fuora d'ogni clima ». — Canovai, p. 70 : « 5 gradi » ; et la note. — Voir aussi Bandini, p. 43, et Canovai, p. 79.

sud accusait une latitude australe de 5° (ou de 8°).

Ne trouvant pas ce lieu favorable pour y débarquer à cause du débordement des fleuves (1), on continua de naviguer une quarantaine de lieues le long des côtes, entre l'est et le sud-est (2) ; mais il fallait lutter contre un courant très fort du sud-est au nord-ouest (3), et l'on prit le parti de changer sa route dans le même sens (4) : on retraversa donc l'équateur, et l'on singla si bien, qu'on arriva à un très beau port, formé par une grande île à l'entrée d'une baie (5) ; on navigua encore l'espace de 80 lieues jusqu'à une seconde baie (6), où l'on s'arrêta pendant

(1) Bandini, p. 34 : « La qual terra trovammo essere tutta anne- » gata e piena di grandissimi fiumi..... e come dico, la trovammo » piena di grandissimi fiumi, e annegata pei grandissimi fiumi che trovammo..... e per le grandi acque che traevano i fiumi;..... non » trovammo luogo che non fussi annegato ».

(2) *Ibidem* : « Navicammo infrà levante e scirocco, costeggiando di » continovo la terra..... in spazio di 40 leghe ».

(3) *Ibidem* : « Trovammo in questa costa que le corrente del mare » erano di tanta forza che non ci lasciavano navigare, e tutte corre- » vano dallo scilocco al maestrale ».

(4) *Ibidem*, p. 35 : « Accordammo tornare la navicazione alla parte » del maestrale ».

(5) *Ibidem* : « E tanto navicammo a lungo della terra, che fummo » a tenere un bellissimo porto, il quale era causato da una grande » isola che stava all' entrata ».

(6) Navarrete, tome III, p. 249; ou Grynæus, p. 222 : « Itaque » plaga illa relicta, et secundùm eam navigatis octoginta circiter leucis, » stationem quamdam naviculis tutam reperimus; in quam introeun- » tes.... » etc. — Il y a en cet endroit une lacune dans les éditions italiennes, où on lit seulement : « Partimmo di quì, ed entram- » mo dentro nell' insenata » ; cette lacune, qui a échappé à l'attention

17 jours (1); puis on suivit de nouveau la côte assez longtemps (*molti giorni*) et l'on entra dans un autre port afin de réparer une avarie à l'un des navires (2). On visita ensuite, à 15 (ou à 18) lieues au large, une île dépourvue d'eau (3), et plus loin une autre île habitée par un peuple de géants (4). On prolongea encore la côte sans trouver à débarquer, à cause de l'opposition des naturels (5). On était arrivé à 15° de latitude sep-

de M. de Varnhagen (*Examen*, n° 27, note 3) démontre que la version française traduite en latin par Waltzemüller avait été faite sur un texte italien plus complet que celui qui nous est parvenu, et donnerait plus de prix à une collation exacte des manuscrits qui en peuvent exister, tels que celui que M. de Varnhagen (*Post scriptum*) a vu récemment à Florence dans la bibliothèque Magliabecchi avec la date du 10 septembre 1504, et mieux encore celui que possédait à Rome en 1810, suivant Napione (*Esame critico*, p. 25), le P. Antoine Amoretti, parent de l'érudit bibliothécaire de l'Ambrosienne de Milan, et qui offrait « molte varianti » et « divario sovventi volte nelle date de' giorni, da quelle della stampa ».

(1) Bandini, p. 38 : « Stemmo in questo porto 27 giorni ». — Canovai, p. 74 : « 17 giorni ».

(2) *Ibidem* : « Partimmo di questo porto e navicammo per la costa.... » e al capo di molti giorni fummo a tenere in un porto a causa di » rimediare ad una delle nostre navi che faceva molta acqua ».

(3) Bandini, pp. 39, 40 : « Avemmo vista di un' isola che distava » nel mare 18 leghe da terra..... Andammo per l'isola un dì e mezzo » senza che mai trovassimo acqua viva ». — Canovai, p. 75 : » 15 leghe », et la note 50.

(4) Bandini, pp. 41 à 43; ou Canovai, pp. 77 à 79 : « Fummo ad un' » altra isola, e trovammo che in essa abitava gente molto grande..... » Chiamo questa isola l'isola de' Giganti a causa di lor grandezza ».

(5) Bandini, p. 43; ou Canovai, p. 79 : « E andammo più innanzi » prolungando la terra, nella cuale ci accadde molte volte combattere » con loro, per non ci volere lasciare pigliare cosa alcuna di terra ».

tentrionale (1), on avait près d'une année de mer (2), on songeait au retour (3), et l'on cherchait un port pour se réparer, quand on eut le bonheur de rencontrer bon accueil dans un lieu favorable (4), où l'on s'arrêta 47 jours (5); après quoi l'on se rendit, pour se ravitailler, à l'île Antille, c'est-à-dire Haïti, découverte plusieurs années auparavant par Christophe Colomb (6) : on s'y arrêta deux mois 17 jours (7), on en repartit le 22 juillet (8), et enfin, après un mois et

(1) Bandini, pp. 43, 44 : « Da che partimmo per l'isole del Cavo » Verde infino a quì, di continovo avevamo navicato per la torrida » zona, e due volte attraversato per la linea equinoziale, che come di » sopra dissi fummo fuora di essa 8 gradi alla parte dello austro, e » quì stavamo in 18 gradi verso settentrione ». — Canovai, p. 79 : « 5 gradi... 15 gradi », et la note 54. — M. de Varnhagen (*Examen*, n° 32, note 2) voudrait corriger 18° ou 15° en 13°.

(2) Bandini, p. 43 ; ou Canovai, p. 79 : « Eravamo stati nel mare » circa di un anno ».

(3) *Ibidem* : « Stavamo di volontà di tornarcene a Castiglia ».

(4) *Ibidem*, p. 44 : « Andando cercando un porto per racconciare » nostri navilj, fummo a dare con una gente la quale ci ricevette con » molta amistà ».

(5) *Ibidem*, pp. 44, 45 : « Co' quali ci ritenemmo 47 giorni.... e al » capo di 47 giorni lasciammo la gente molto amica nostra ».

(6) Bandini, p. 45; ou Canovai, p. 80 : « Per la necessità del mantenimento fummo a tenere all' isola d'Antiglia, che è questa che » discoperse Cristofal Colombo più anni fa ».

(7) *Ibidem* : « Stemmo due mesi e 17 giorni ».

(8) *Ibidem* : « Partimmo della detta isola a dì 22 di Luglio e navicammo in un mese e mezzo, ed entrammo nel porto di Calis che fù » a di 8 di settembre, di dì ». — Canovai (pp. 81 et 242) corrige *Luglio* en *Aprile*, et *Settembre* en *Giugno*, pour se conformer aux indications de la lettre à Médicis, et surtout au compte de 13 mois pour la durée du voyage.

demi de traversée, on rentra à Cadix le 8 septembre 1500.

C'est se faire une grande illusion, ce nous semble, que de croire trouver dans ce récit des similitudes de temps et de lieux suffisants pour en conclure un accord réel avec la campagne de Hojeda.

Qu'importe, dans tous les cas, à la question, que Jean d'Empoli (1), facteur de la maison florentine des Marchioni établie à Lisbonne, touchant au Brésil dans un voyage qu'il fit aux Indes orientales du 6 avril 1503 au 16 septembre 1504, rappelle dans sa relation que ce pays avait été précédemment (*altre volte*) découvert par Vespuce? En concédant à l'adverbe italien *altre volte*, correlatif de notre mot *autrefois*, une signification essentiellement plurielle, on en pourra conclure qu'à l'époque où écrivait Empoli, Vespuce avait plusieurs fois visité le Brésil : — qui le conteste ? — Mais en quoi cela peut-il aider à établir qu'en l'une de ces visites il se trouvait le compagnon de Hojeda?

En faisant, d'après le décompte des jours, le calcul des dates applicables aux dernières escales indiquées par Vespuce, on voit qu'il serait entré vers le 12 mars 1500 dans le port où l'on se radouba, qu'il y aurait séjourné jusqu'à la fin d'avril, pour arriver à Haïti vers le 5 mai et en repartir le 22 juillet ; tandis que nous savons avec certitude que Hojeda était venu en cette île dès le 5 septembre 1499, et qu'il était rentré

(1) Varnhagen, *Examen*, n° 31.

en Espagne en mai ou juin 1500 au plus tard. Il y a donc ici le désaccord le plus complet.

M. de Varnhagen croit aisément explicable un séjour de Vespuce à Haïti, prolongé bien après le départ de Hojeda (1); mais ce n'est pas la prolongation du séjour qui fait la principale difficulté : c'est le retard de huit mois entiers pour l'arrivée. Ici encore l'habileté de notre confrère lui suggère une ingénieuse correction : en lisant dans la narration de Vespuce, *dix* mois au lieu de *deux* mois pour la durée du séjour à Haïti, la date d'arrivée se trouverait rétablie au 5 septembre 1499; les dates antérieures remonteraient conséquemment alors de huit mois en arrière, si bien que l'entrée dans le port de radoub aurait eu lieu vers le 12 août 1499. Mais ici nouvelle difficulté : Vespuce énonce formellement qu'à cette époque du voyage on tenait la mer depuis près d'un an, et il n'y aurait eu en réalité que trois mois d'écoulés?.... M. de Varnhagen voudrait qu'on corrigeât tout cela, et même la latitude de 15°, qu'il vaudrait mieux rectifier en 13°.

Est-ce un texte bien respectable que celui dans lequel on croit nécessaires et licites de pareilles modifications? Et sera-t-on bien venu, après cette opération métaplastique, à présenter le récit de Vespuce comme le type (2) auquel il faudra de vive force ramener le témoignage dissident de Hojeda?

Une telle entreprise n'a point effrayé les convictions de notre docte confrère : comme il a réformé les énon-

(1) Varnhagen, *Examen*, n° 32, note 2.

(2) Idem, *ibidem*, n°s 16 et 26.

ciations chronologiques de Vespuce pour la fin du voyage, il réformera les énonciations géographiques de Hojeda pour le commencement.

Nous ne parlons même pas du lieu précis de l'ancien monde désigné comme point de départ de la traversée pour le nouveau continent : Hojeda a pris sa voie directe à partir des Canaries (1), Vespuce n'a point touché aux Canaries et c'est de l'île Fogo du cap Verd qu'il est parti (2) ; notre confrère ne s'est point arrêté à ce détail.

Mais voici qui est plus grave : Vespuce affirme que deux fois en cette navigation sa route a coupé l'équateur (3) ; et il assigne à son atterrage une latitude australe de 5° au moins (sinon de 8° comme porte l'édition de Bandini), déclarant même s'être avancé une quarantaine de lieues au delà (4). Or, l'on ne saurait, dans tout ce qui est parvenu jusqu'à nous de témoignages relatifs à l'expédition de Hojeda, découvrir le moindre indice, nous dirons mieux, la moindre possibilité d'une bordée au sud de la ligne : Hojeda lui-même a signalé son point d'arrivée à 200 lieues en deçà du golfe de Pária (5), et nous croyons avoir fait bonne mesure en admettant que le terme le plus oriental qu'on en puisse conclure, arrivât à l'embouchure du Marauni (6), au lieu de celle de Surinam adoptée par Navarrete et par Humboldt (7).

(1) Voir ci-dessus, p. 77, note 4 ; témoignage d'André de Morales.

(2) Ci-dessus, p. 84, notes 1 et 3.

(3) Ci-dessus, p. 87, note 1.

(4) Ci-dessus, p. 85, note 2.

(5) Ci-dessus, p. 77, note 4 ; témoignage de Hojeda.

(6) Voir nos *Considérations géographiques sur le Brésil*, § X, p. 68.

(7) Voir *ibidem*, la note 2.

Notre ingénieux confrère, toujours entraîné par ses convictions, a cherché et découvert un moyen de faire cadrer néanmoins le voyage de Hojeda avec la seconde navigation de Vespuce : c'est de supposer tronqués (1) les témoignages relatifs à Hojeda, et celui de Hojeda lui-même. — Tronqués!.... et pourquoi?.... Ah! c'est que, dans un voyage postérieur, Hojeda ayant commis à Sam-Thiago du cap Vert des actes d'hostilité (2) dénoncés comme piraterie par ses propres associés quand ils se furent plus tard révoltés contre lui (3), et par eux accusé de bien d'autres méfaits plus importants aux yeux du fisc espagnol (4); Hojeda, disons-nous, condamné alors en première instance par le juge de Saint-Domingue (5) à des confiscations, qui furent

(1) Varnhagen, *Examen*, n° 25.

(2) Navarrete, tome II, pp. 421, 424, 425; il s'agissait de se faire rendre un maître calfat enlevé par les Portugais.

(3) Idem, *ibidem*, pp. 423, 424 : « Habiendolos hecho capitanes de » dos navios que llevaban debajo de su capitanía, se habian alzado » contra él y le habian prendido y desfecho de su capitanía ».

(4) Idem, *ibidem*, pp. 422, 423 : « Llegando los dichos navios á la » isla Margarita que Cristóbal Guerra descubrió, el dicho Alfonso de » Hojeda mandara a Pedro de Hojeda su sobrino..... que se quedase » atrás y resgatase perlas en la dicha isla, estandole vedada por nuestro » mandado,..... y que llegando en Curiana que es tierra firme donde » descubrió Bastidas, el dicho Alfonso de Hojeda..... pelcara con los » dichos Indios..... de que á Nos se recresciera deservicio .... y que » asimismo el dicho Alonso de Hojeda..... enviara muchos guanines y » otras cosas de resgate á algunas de las dichas carabelas, donde él » quisiera, » etc.

(5) Idem, *ibidem*, pp. 430, 431. — Le jugement indique assez, par l'ordre des faits y rappelés, l'importance relative des chefs d'accusation :

toutefois annulées en appel devant les juges supérieurs de Castille (1); Hojeda aurait craint de laisser entrevoir qu'il avait pu aborder sur une côte que le traité de Tordesillas déclarait virtuellement appartenir au Portugal !....

Certes l'explication est fort habile; mais il faudrait, pour lui donner quelque consistance, deux conditions essentielles qui lui manquent tout à fait : c'est, d'abord, qu'une telle crainte fût possible; et en second lieu, qu'en la supposant possible, Hojeda fût homme à l'éprouver; que ce caractère indomptable eût pu reculer devant un aveu, que dis-je, une glorification de ses propres actes (2). Mais, de fait, cette crainte fantastique, comment eût-elle été possible lorsque le fisc lui-même, et avec lui Pinçon et ses compagnons, et avec eux tous Hojeda en personne, établissaient paisiblement par leurs déclarations le voyage de Pinçon (3) en ces mêmes parages où notre savant confrère veut que Hojeda eût déjà touché! Bien plus, ces terres dont l'approche eût été prohibée en 1499, la couronne de

« Fallo el dicho Alonso de Hojeda haber entrado en la tierra de Curiana » é haber allí rescatado, é muerto é prendido muchos Indios; é su » sobrino Pedro de Hojeda haber entrado é rescatado perlas en la Margarita, tierra defendida; de mas é allende de lo quel dicho Alonso » de Hojeda fizo é cometió en la isla de Cabo Verde, que es del Rey de » Portugal; en consecuencia de lo qual, que debo condenar é condeno, » etc.

(1) Navarrete, tome III, pp. 434, 435, où se trouve l'arrêt du Conseil du Roi rendu à la complète satisfaction de Hojeda le 8 novembre 1503.

(2) Idem, *ibidem*, pp. 163 à 176 : *Noticias biógraficas del capitan Alonso Hojeda.*

(3) Idem, *ibidem*, pp. 547 à 552, septième chef d'enquête.

Castille les concédait solennellement (1) par lettres-patentes du 5 septembre 1501 — (M. de Varnhagen le sait mieux que tout autre) — au véritable découvreur Vincent Pinçon. Il n'y a donc eu pour Hojeda ni sujet ni occasion de réticence quelconque : il y a eu de sa part négation implicite de toute navigation sur la côte en deçà de 200 lieues à l'est de Pária.

Disons-le sans hésiter : l'assimilation de deux voyages qui ne peuvent être mis en concordance qu'à la condition de modifier la fin de l'un d'après les énonciations de l'autre, et le commencement de celui-ci d'après les indications du premier, ce peut être un jeu de l'esprit, ce ne peut être une œuvre de solide critique.

Nous crions donc plus fort que jamais à notre ingénieux confrère : Rayez, rayez Hojeda de la liste des découvreurs du Brésil !

Et nous persistons pareillement à croire que le nouvel historien « s'était imprudemment laissé entraîner à re-» prendre à ce propos le docte Navarrete, si profondé-» ment versé en ces matières, et si scrupuleux dans » l'appréciation des faits » (2).

M. de Varnhagen répond (3) que Navarrete est loin

(1) Varnhagen, *Examen*, n° 42, note 2. — L'acte même auquel il emprunte ici une indication topographique paraît avoir été par lui transcrit en entier, et envoyé à l'Institut de Rio de Janeiro pour être inséré dans la *Revista trimensal*. — Déjà à la date du 3 septembre 1501 (Navarrete, tome II, pp. 255 à 257) dans la nomination de Nicolas de Ovando comme gouverneur des îles et terre ferme des Indes de la mer Océane, il est fait réserve de celles qui ont été concédées « par autres nos lettres » à Hojeda et à Pinçon.

(2) *Considérations géographiques sur l'histoire du Brésil*, p. 66.

(3) Varnhagen, *Examen*, nos 47 à 51.

de mériter tant de confiance, que ses justifications sont puisées pour la majeure partie dans les collections manuscrites de Muñoz, que notamment ses *Noticias exactas de Amérigo Vespucio* ne sont qu'un faible résumé des documents qui se trouvent dans la collection de Muñoz. — On a grande raison d'exalter Muñoz, mais non aux dépens de Navarrete, qui a été moins étranger qu'on ne semble le croire aux travaux de son ami Muñoz, et lui a même fait connaître des documents originaux qu'il avait, lui Navarrete, trouvés dans les archives qu'il explorait (1), et dans lesquelles il avait recueilli, lui aussi, les matériaux d'une collection manuscrite assez respectable : 24 volumes in-folio à l'Escurial (2), 17 volumes in-folio à Séville (3), etç., etc. Muñoz aurait sans doute, s'il eût terminé sa publication, signalé les bons offices de Navarrete, comme Navarrete a eu soin de noter scrupuleusement les indications qu'il a empruntées aux Extraits et Analyses de documents réunis dans la collection de Muñoz.

Mais qu'est-il besoin de mettre en balance, dans la question actuelle, les mérites relatifs de Muñoz et de

(1) Navarrete, tome I, pp. lix, lx : « [En] el archivo del Excmo » señor duque del Infantado..... nos vinieron á las manos otras dos » verdaderas [relaciones] de los viages 1° y 3° de Cristóbal Colon, » escritas de puño de Fr. Bartolomé de las Casas; hallazgo muy oper- » tuno, porque comunicándolo a nuestro amigo D. Juan B. Muñoz, » pudo aun aprovecharse de estas noticias para el tomo I de su *His-* » *toria del Nuevo Mundo*, de que á la sazon se ocupaba ». — C'est évidemment par inadvertance que Humboldt (tome I, pp. 239-240) attribue à Muñoz lui-même la découverte de ce document.

(2) Idem, *ibidem*, p. lx.

(3) Idem, *ibidem*, lxj.

Navarrete, puisqu'ils sont l'un et l'autre d'accord pour maintenir l'extrême limite orientale des découvertes de Hojeda à 200 lieues en deçà de Pária (1), et repoussent implicitement de concert toute idée de réformer, sur la foi de textes plus ou moins suspects et plus ou moins arbitrairement expliqués, les propres déclarations du navigateur castillan.

Revenons à Vespuce.

XI.

Ainsi que l'a fait remarquer Alexandre de Humboldt (2), les voyages de Vincent Pinçon et de Diègue de Lepe sont les seuls de ce temps-là qui offrent, en parallèle avec la seconde navigation d'Améric Vespuce, la circonstance essentielle d'avoir accosté le nouveau continent au sud de l'équateur, en se poursuivant d'ailleurs tous uniformément vers le nord-ouest, le long de la côte jusqu'au delà de Pária : c'est donc en l'une de ces deux expéditions, si voisines et presque identiques, qu'il faut raisonnablement s'appliquer à reconnaître le type véritable auquel se doit rattacher la narration plus ou moins fidèle du second voyage de Vespuce.

M. de Varnhagen, qui professe une grande foi en la sincérité du navigateur florentin (3), admet cependant que ses relations ne sont pas exemptes d'inexacti-

(1) NAVARRETE, tome III, p. 5, et la note de Muñoz rapportée au bas de la même page.

(2) *Géographie du Nouveau Continent*, tome IV, pp. 293 à 295.

(3) VARNHAGEN, *Examen*, nº 16.

tudes (1) ; et le partisan le plus absolu d'Améric, Canovai, reconnaît aussi (2) que la négligence des typographes et des copistes, ou les défaillances de mémoire du narrateur, ont introduit dans ses récits des erreurs certaines ; erreurs sévèrement taxées de mensonges par Las Casas, Herrera, Muñoz, Navarrete, Santarem et bien d'autres, mais considérées avec moins de rigueur comme d'involontaires inadvertances par Napione, de même que par Humboldt et par tous ceux qui se rangent sous l'autorité de ce grand nom.

Notre confrère n'a donc pu échapper à l'embarras des essais de restitution et de correction, même en laissant à l'écart la lettre à Médicis (3) écrite de Séville le 8 juillet 1500 ; en sorte que le sacrifice qu'il fait, avec si peu de façons, d'un document dont l'authenticité n'avait jamais encore été mise en doute, ne suffit nullement aux besoins de sa cause.

Cette lettre à Médicis fut trouvée par Bandini dans un recueil manuscrit de la Bibliothèque Riccardienne (4), où elle est suivie d'une relation du voyage de Gama aux Indes orientales écrite de la même main,

(1) Varnhagen, *Examen*, n° 32, note 2.

(2) Canovai, *Dissertazione giustificativa*, p. 242 : « ..... differenza » che nacque forse da quella del tempo o della memoria ». — p. 274 : « contradizioni..... colpa che e tutta o del Vespucci stesso o dei co- » dici o delle stampe antiche ». — pp. 278, 279 : « le date..... non » si accordano... . o venga ciò da mancanza in lui di memoria, o da » trascuratezza negli stampatori e nei copisti ».

(3) Varnhagen, *Examen*, n° 16, note 1.

(4) Bandini, p. xlix : « La prima lettera inedita..... per quanto » appare originale si conserva nella preziosissima libreria de' signori » marchesi Riccardi ».

et que Bandini par ce motif attribua pareillement à Vespuce (1), dans la persuasion que c'étaient des autographes ; mais Canovai releva cette erreur, et déclara que ces deux pièces, d'une même écriture, n'étaient point d'un même auteur (2), et que c'étaient simplement des copies ; il signala en même temps, dans la même bibliothèque, un autre manuscrit (3) que Bandini n'aurait pas consulté, et dans lequel se trouve également la lettre de Vespuce, d'une écriture plus mauvaise, mais d'une rédaction plus correcte (4) suivant que l'a observé Canovai.

Notre zélé confrère a récemment examiné à Florence (5) ces deux copies de la lettre qu'il tenait déjà

(1) Bandini, p. I : « A questa prima aggiungo la relazione del famoso » viaggio intrapreso da Vasco Gama... la quale noi abbiamo stampata » dopo la lettera..... per essere di sua dettatura..... riconoscendo » il carattere, che è del tutto somigliante all' altra che precede ».

(2) Canovai, dans la préface, datée du 10 octobre 1811, au volume de 1817, p. 3 : « La prima lettera al Medici è scritta in vecchio carat- » tere e fù creduta originale, benchè per diverse ragioni che quì non » servono, possa almen dubitarsene ». — Et p. 13 : « Aggiunge il » Bandini che nel codice Riccardiano la dettatura ed il carattere son » del Vespucci, asserzione tanto erronea riguardo alla dettatura, quanto » è certo che basta il più leggero confronto della lettera al Medici » con la Relazione del viaggio di Gama (pezzi consecutivi in quel » codice) per convincersi a colpo d'occhio che i due scritti, benchè » forse d'uno stesso carattere, non possono esser parto del medesimo autore ». — On sait que cette relation du voyage de Gama est en réalité de Jérôme Sernigi.

(3) Canovai, *ibidem*, p. 3 : « Si trova la lettera stessa in altro codice » della medesima Riccardiana, in carattere assai peggiore; e forse di » questo secondo monumento non ebbe cognizione il Bandini ».

(4) Canovai, pp. 50 et 52, aux notes.

(5) Varnhagen, *Examen ;* au *Post-Scriptum*, où les deux manu-

en suspicion : il a jugé la seconde copie signalée par Canovai, comme une reproduction directe de celle qu'a suivie Bandini, et celle-ci, écrite en caractères plutôt allemands qu'italiens, d'une encre très pâle, sur papier évidemment florentin, comme destituée de tout droit à passer pour un autographe du célèbre navigateur. Mais il ne nous semble pas que ces particularités, qui viennent confirmer l'appréciation déjà connue de Canovai, soient suffisantes pour lui retirer sa valeur comme simple copie. — Napione (1) avait reçu de l'abbé Fiacchi, de Florence, les variantes d'un manuscrit plus correct que celui de Bandini, mais qui n'est pas suffisamment décrit pour nous mettre à portée d'apprécier son identité ou sa dissemblance à l'égard du second manuscrit de la Riccardienne.

Mise en parallèle avec la lettre à Soderini, la lettre à Médicis paraissait à Napione (2) plus claire et peut-être la seule authentique ; et tout nouvellement, dans son Histoire de l'époque des découvertes, M. Oscar Peschel la proclame ouvertement seule légitime (3).

scrits signalés par Bandini et Canovai sont désignés par leurs numéros 2112 et 1950.

(1) *Esame critico*, pp. 25 à 27.

(2) *Della patria di Cristoforo Colombo; Lettera II su la scoperta del Nuovo Mundo*, p. 156 : « Del viaggio creduto il secondo di Amerigo Ves- » pucci abbiamo la lettera sua a Lorenzo de' Medici, che è più chiara e » forse l'unica autentica ». — C'est sans doute par inadvertance que dans le *Post-Scriptum* déjà cité, il est dit, à propos de cette lettre, que « l'authenticité en avait été déjà déclaré suspecte par Napione ».

(3) *Geschichte des Zeitalters der Entdeckungen*, p. 309, note 1 : « Der einzige echte, in Bezug auf Chronologie mit den übrigen Quellen » congruente, also für Geschichte allein brauchbare Text über diese

Sans nous laisser entraîner d'un côté ni de l'autre au parti extrême de rejeter d'une manière absolue la lettre à Médicis au profit de la lettre à Soderini, ou la lettre à Soderini au profit de la lettre à Médicis, nous voudrions nous maintenir dans ce *mezzo termine* où chaque document est examiné avec une impartialité complète, et avec le désir de trouver la conciliation de leurs dissidences. La lettre à Soderini a été publiée du vivant d'Améric (1), elle n'a point été désavouée : elle ne peut donc être rejetée comme une fabrication apocryphe absolument étrangère à Vespuce; elle a seulement été taxée d'erreurs. — L'existence d'une lettre à Médicis, contenant le récit de la découverte du Brésil, est constatée par la mention expresse (2) qui en est faite dans

» Reise ist der Brief den Vespucci einen Monat nach seiner Rückkehr » am 18 Juli 1500 von Sevilla an Lorenzo di Pierfrancesco de' Medici » in Paris schrieb, und den Bandini veröffentlicht hat ».

(1) Vespuce étant mort à Séville le 22 février 1512, les quatre éditions latines du 25 avril 1507, du 29 août 1507, de 1509, et de 1510(?), que nous avons signalées dans nos *Considérations géographiques* (p. 172), et l'édition italienne originale (*ibidem*, p. 171) décrite par Napione (*Del primo scopritore del Nuovo Mondo*, appendice, pp. 107 à 115) qui la suppose publiée vers 1510, avaient toutes paru du vivant du navigateur florentin; mais jusqu'à quel point avaient-elles dès lors pénétré en Espagne, c'est une question non encore éclaircie.

(2) Baldelli, *Il milione di Marco Polo*, tome I, p. liii : « Questi tredici navigli..... dipoi d'aver navigato venti giornate..... posono in » una terra dove trovorono gente bianca e ignuda della medesima terra » che io discopersi pei Re di Castella, salvo che è più a levante, la » quale per altra mia vi scrissi ».— La désignation d'une *gente bianca e ignuda* a paru à Humboldt (tome V, p. 37, note 1) être le résultat d'une inadvertance de copiste quant au mot *bianca*, mis à la place de quelque autre d'une signification analogue à celle du mot portugais *baça*, bise, basanée; il nous semble que c'est plus naturellement

une lettre postérieure, datée du Cap Verd le 4 juin 1501 ; la lettre du 8 juillet 1500 répond exactement à cette indication, et l'on n'en connaît aucune autre qui remplisse la même condition : elle ne saurait donc être rejetée non plus arbitrairement, pour la seule commodité d'une discussion plus ou moins aventureuse.

Or cette lettre à Médicis (1), qui nous offre le récit d'un voyage entrepris le 18 mai 1499 et terminé vers le 8 juin 1500, ne fait allusion à aucun voyage antérieur, et sous ce rapport elle confirme la non-existence du prétendu voyage de 1497. D'autre part elle semble se rapporter chronologiquement au second des quatre voyages de la lettre à Soderini, à tel point que Canovai s'est cru autorisé à corriger dans celle-ci l'énonciation de la date du retour de ce deuxième voyage, et de substituer au 8 septembre qui s'y trouvait désigné, le 8 juin qui résulte des indications de la lettre à Médicis (2). Il est à remarquer toutefois que ce voyage unique qui fait le sujet de la lettre à Médicis réunit des incidents qui dans la lettre à Soderini sont distribués entre le premier et le second voyage (3). Est-ce que Vespuce

bianda, douce, inoffensive, qu'il conviendrait de restituer ; car le roi Emmanuel, dans la lettre du 29 juillet 1501 (Navarrete, tome III, p 95) où il annonce aux Rois Catholiques la découverte de Cabral, dit précisément qu'il trouva « las gentes desnudas..... mansas y pacificas ».

(1) Bandini, pp. 64 à 86 ; ou Canovai, pp. 50 à 69.

(2) Canovai, p. 81, avec l'explication donnée en note ainsi que dans la *Dissertazione giustificativa*, p. 242.

(3) La route directe des Canaries au nouveau continent, l'arrivée à une cité bâtie au milieu des eaux comme Venise, le combat où l'on eut un homme tué et 22 blessés, les 222 esclaves, la traversée de 7 jours

aurait forgé en 1504 deux voyages avec les matériaux d'un seul? Ou bien qu'en 1500 il aurait réuni en un seul voyage les résultats de deux navigations distinctes? — Qu'en penser?

Des deux navigations espagnoles racontées dans la lettre à Soderini, la première est rapportée à une date impossible, la seconde se confond par sa date avec le voyage unique de la lettre à Médicis, qui n'admet pas de voyage antérieur : voilà des présomptions en faveur de l'idée d'un seul voyage (1). Mais dans la dernière lettre à Médicis, consacrée au récit du premier voyage portugais, il est formellement énoncé qu'il y a eu deux voyages espagnols antérieurs (2), ce qui établit par avance la distinction des deux premières navigations racontées plus tard dans la lettre à Soderini. De plus, un voyage unique pendant lequel l'équateur aurait été dépassé de

du continent à l'île Iti, appartiennent exclusivement au premier voyage. La direction de la route au S. O., les 24 jours de traversée (car le chiffre 44 est évidemment une erreur de copie), l'excursion de 40 lieues vers le sud à contre-courant, le changement forcé de direction, la visite à l'île des Géants, l'arrivée à l'Antille découverte depuis plusieurs années par Christophe Colomb, appartiennent spécialement à la relation du second voyage. Et tout cela se trouve rassemblé dans la lettre à Médicis.

(1) Peschel, *Zeitalter der Entdeckungen*, p. 318, note 1 : « Da nun » in der ersten und zweiten *Giornata* alle Zeitangaben gefälscht, in » dem Brief an Medici alle Zeitangaben richtig sind und zu den An- » gaben dritter Personen über Hojeda's Reise passen, so dürfen wir » hier bereits die Ansicht aussprechen, dass Vespucci unter spanischer » Flagge nur eine und diese einzige Fahrt unter Hojeda's Befehl un- » ternommen habe ».

(2) Voir nos *Considérations*, p. 170.

plusieurs degrés vers le sud (1) serait inconciliable avec celui de Hojeda qui se maintint à plusieurs degrés au nord de la ligne, et où il est cependant incontesté que se trouvait présent Vespuce lui-même : voilà plus qu'une présomption, voilà une preuve qu'il y a réellement eu deux voyages espagnols, comme l'énoncent de concert la dernière lettre à Médicis et la lettre à Soderini.

Nous sommes ainsi forcément amenés à répondre par une affirmation expresse à cette question qu'avait dès longtemps posée la sagace perspicacité d'Alexandre de Humboldt (2) : « Y aurait-il eu intention du rédacteur » de réunir dans une même lettre à Médicis datée du » [8] juillet 1500, les résultats du premier et du second » voyage? » — Et l'affirmative une fois admise, quel motif donner à cette singulière confusion en un seul tout des deux navigations réellement distinctes et successives? La porte est ouverte à l'hésitation en même temps qu'à la conjecture. Peut-être n'est-il pas impossible que Vespuce, de longue date le client domestique de Médicis (3), ait cru opportun de dissimuler à son

(1) Bandini, p. 69 : « E tanto navigammo per la torrida zona alla » parte d'austro, che ci trovammo istar di basso della linea equino- » ziale.... e la passammo di sei gradi ». — p. 71 : « Nostra naviga- » zione fu tanto alla parte del meridione, che..... noi ci trovammo » passati della linea equinoziale 6 gradi ». — p. 83 : « In conclusione, » passammo della linea equinoziale 6 gradi e mezzo, e dipoi tornammo » alla parte del settentrione ». — Canovai, pp. 54, 56, 66.

(2) *Géographie du Nouveau Continent*, tome IV, p. 308.

(3) Bartolozzi, *Ricerche*, pp. 79 à 81 : « Da una lettera data dei » 8 maggio 1491, si cava che stava in casa di questo Lorenzo, perche » nell' indirizzo ci si legge *ad Amerigo Vespucci in casa di Lorenzo di* » *Pierfrancesco de' Medici* ».

patron la négligence qu'il aurait commise, à son premier retour, de lui rendre compte de la navigation qu'il venait d'accomplir, et de son prochain départ pour une expédition nouvelle : celle-ci se confondait en partie avec la précédente, par l'identité des côtes explorées aux abords de Pária, et leur suture bout à bout embrassait un littoral continu depuis le cap de Saint-Augustin au moins, jusqu'au cap de l'Isléo par delà celui de la Vela. La réunion était facile, et elle nous semble s'expliquer avec quelque probabilité par un motif tel que nous venons de le supposer, d'autant mieux que dans cette lettre Vespuce débute par dire : « Magnifique seigneur mon maître : il y a grand temps » que je n'ai écrit à Votre Magnificence, et à cela il n'y » a eu aucune autre cause sinon qu'il ne m'était advenu » rien qui fût digne d'être rapporté : Et la présente a » pour objet de vous annoncer qu'il y a près d'un mois » que je suis de retour, sain et sauf grâce à Dieu, des » parages de l'Inde, à travers la mer océane, en cette » cité de Séville » (1).

La narration de la lettre à Médicis commence donc avec le premier voyage, au 18 mai 1499, et se poursuit tout d'un trait jusqu'à la fin du second voyage, déterminée à un mois environ avant la date de cette lettre même, c'est-à-dire à peu près au 8 juin 1500. Dans l'intervalle doit se placer la coupure résultant du premier retour et du second départ. Nous avons déjà reconnu dans la lettre à Soderini une indication très satisfaisante de la date de ce premier retour, ainsi fixée au 15 octobre 1499 :

(1) Bandini, p. 64 ; ou Canovai, p. 50.

d'où il suit naturellement que tous les faits qui dans la lettre à Médicis appartiennent à une date intermédiaire, du 18 mai au 15 octrobre 1499, doivent être rapportés sans hésitation au premier voyage c'est-à-dire à l'expédition où Vespuce avait été admis parmi les compagnons de Hojeda (1).

Quant au second voyage, nous trouvons en désaccord, sur la date de retour, la lettre à Médicis qui indique approximativement le 8 juin, et la lettre à Soderini qui marque le 8 septembre. Pour laquelle convient-il d'opter ? — La solution est moins épineuse qu'elle ne le semble d'abord : Puisque Vespuce, qui naviguait en sous-ordre, a dû être associé à l'une des expéditions qui se firent à cette époque vers les parages désignés dans ses récits, et qu'il est bien reconnu que les voyages de Pinçon et de Lepe répondent seuls d'une manière générale à la double condition de temps et de lieux, il suffit de vérifier les dates de retour applicables à ces deux navigations, qui offrent d'ailleurs entre elles tant de ressemblances. Or nous savons par Anghiera (2)

(1) Ainsi en est-il de la fameuse observation de longitude faite le 23 août 1499 par le calcul de la conjonction de la Lune et de Mars, dans Bandini p. 72, ou dans Canovai pp. 57, 58. — Ce dernier a consacré une quarantaine de pages (*Dissertazione giustificativa*, pp. 353 à 390) à examiner *qual metodo per determinar le longitudini geografiche abbia inventato Amerigo.* — Voir aussi dans Bartolozzi (*Ricerche* pp. 132 à 159) un *Esame del metodo inventato da Amerigo Vespucci per prender le longitudini*, et (*Apologia delle Ricerche*, Florence 1789, in-8°, pp. 20 à 36) un *Nuovo esame del metodo usato dal Vespucci per prender le longitudini.* — Voir aussi Humboldt, tome IV, pp. 301 à 315.

(2) *De rebus Oceanicis*, Decad. I, lib. ix, p. 101 : « Palos natale solum..... pridiè calendas octobris revertuntur ».

que Pinçon rentra à Palos précisément la veille des calendes d'octobre, c'est-à-dire le 30 septembre 1500; quant à Lepe, il est vulgairement admis, sans que la preuve en soit directement acquise, que son retour avait eu lieu en juin : un acte officiel constate la présence à Séville, au 22 juillet, du commandeur Velez de Mendoza (1), probablement le même qui avait commandé l'une des deux caravelles dont Lepe commandait l'autre (2). Il serait difficile, dans de telles conditions, de ne pas opter pour la date résultant de la lettre à Médicis, à laquelle il ne faut rien changer, préférablement à l'énonciation de la lettre à Soderini, qui exigerait une correction, au moins sur le quantième (3); mais nous pouvons lui emprunter ce quantième pour préciser le jour du mois de juin que laissait un peu flotter la désignation simplement approximative (4) de la lettre à Médicis.

Ces prémisses doivent nous guider dans le choix à faire entre le voyage de Pinçon et celui de Lepe pour y rapporter la seconde navigation de Vespuce. Après les avoir signalés tous les deux comme susceptibles de recevoir cette application (5), Alexandre de Humboldt

(1) Navarrete, tome II, p. 247 à 252 : *Capitulacion con el comendador Alonzo Velez de Mendoza para ir al descubrimiento à la parte de las Indias;* spécialement p. 251.

(2) Navarrete, tome III, p. 555; déposition d'Arias Pérez.

(3) La lettre à Soderini accuse le 8 septembre, tandis que Anghiéra constate le 30 septembre.

(4) Bandini, p. 64 : « Circa di un mese fa che venni dalle parti della » India..... a questa città di Sibilia ».

(5) Humboldt, tome IV, p. 293 : « On pourrait d'abord hésiter dans » le choix entre les expéditions de Pinzon et de Lepe, si rapprochées

s'est déterminé en définitive pour celui de Pinçon (1); mais il nous semble que l'illustre écrivain n'a pas eu la pensée de donner à cette solution tout le poids d'un résultat contradictoirement débattu, et qu'il a voulu simplement mettre un terme à ses propres hésitations entre deux partis également soutenables : il indique lui-même comme motif principal de son choix la date du 8 septembre 1500 donnée pour le retour par la lettre à Soderini, en concordance plus ou moins prochaine (2) avec celle du 30 septembre qui appartient au voyage de Pinçon.

Nous croyons devoir sortir des mêmes hésitations par l'autre voie, que notre vénérable maître avait pareillement indiquée le premier ; et nous nous sommes décidés à opter pour le voyage de Lepe, par tout un ensemble de considérations qui, se prêtant un mutuel appui, acquièrent ainsi quelque valeur :

— Pinçon est parti le 18 novembre 1499, Lepe environ un mois après : Vespuce, arrivé de son premier voyage seulement le 15 octobre précédent, avait plus de temps pour se préparer à un nouveau voyage en partant avec celui-ci plutôt qu'avec celui-là.

» pour le temps, et embrassant toute la côte orientale de l'Amérique » méridionale depuis les 8°-9° sud jusqu'à Paria et la côte ferme de » Venezuela ». — *Ibidem*, p. 295 : « En argumentant par exclusion » on arrive aux voyages de Lepe et de Pinzon, si semblables sous tant » de rapports ».

(1) Humboldt, tome IV, pp. 200 à 213, et 290 à 301.

(2) Humboldt, tome IV, p. 295 : «Mais l'expédition de Lepe, dans » laquelle il n'y avait que deux navires, se termine déjà après six mois » en juin 1500, tandis que Vespuce fixe le retour de son second voyage » au mois de septembre de la même année, ce qui est exactement » l'époque du retour de Pinzon ».

— Pinçon est parti de Palos ; le port de départ de Lepe (quoi qu'en puisse dire (1) notre habile contradicteur) n'est pas indiqué, non plus que celui de Vespuce dans sa lettre à Médicis (2) : dans tous les cas, le port de Cadix, désigné dans la lettre à Soderini, repousse l'association à Pinçon et laisse admissible le voyage avec Lepe ; d'autant mieux que Lepe armant peut-être à Palos et Velez de Mendoça à Séville (3), ils auront pu choisir plausiblement Cadix pour rendez-vous commun.

— Pinçon avait quatre caravelles, Lepe deux seulement : Vespuce n'en compte aussi que deux dans la lettre à Médicis, tandis qu'il y en a trois dans la lettre à Soderini. Trois ne peuvent répondre à aucune hypothèse ; mais les deux de la lettre à Médicis offrent un accord d'autant plus digne de considération, que dans la réunion en un seul, des deux premiers voyages de Vespuce, il fallait opter pour l'un des deux quant au nombre des navires ; or dans le premier voyage, avec Hojeda, on avait quatre caravelles ; le nombre de *deux* navires appartient donc au second voyage, et c'est précisément celui des caravelles de Lepe.

— Il est constaté par des témoignages explicites que le pilote Barthélemi Roldan, qui se trouvait avec Vespuce

(1) Varnhagen, *Examen*, n° 53.

(2) Bandini, p. 65 : « Mi partii con due caravelle a' xviij di maggio » del 1499 per andare ad iscoprir... e presi mio cammino a lungo » della costa d'Africa.... »

(3) Navarrete, tome III, pp. 594, 595 ; témoignage de Jean Rodriguez Serrano, du 13 novembre 1515 : « Ha 16 años poco mas ó menos » que partí dessa dicha ciudad (de Sevilla) en dos carabelas, que fué » por capitan Alonso Velez de Mendoza ».

dans l'expédition de Hojeda, fit ensuite partie de celle de Lepe (1) : c'est une probabilité de plus que son compagnon Vespuce se rembarqua aussi sur les caravelles de Lepe.

— Après l'atterrage au Brésil, il y eut, d'après les récits de Vespuce, une navigation d'une quarantaine de lieues vers le sud : nous savons qu'il y eut de même une reconnaissance poussée au sud du cap Saint-Augustin par l'une au moins des caravelles de Lepe, celle que commandait Velez de Mendoça, quel que soit d'ailleurs le terme extrême qu'elle ait atteint de ce côté (2). Rien de semblable dans l'expédition de Pinçon.

— Le voyage de Lepe fut plus rapide que celui de Pinçon ; ses caravelles arrivaient au cap Saint-Augustin lorsque celles de Pinçon en revenaient vers le nord (3), et elles se suivirent ensuite de si près les unes les autres qu'elles se trouvèrent réunies dans le golfe de Pária (4) ;

(1) Voir ci-dessus § IX, page 81 note 1.

(2) Navarrete, tome III, p. 555; Arias Perez : « Doblaron la punta » de San Agustin é fueron á la vuelta del sur é descubrieron la costa... » así como en la pregunta se contiene ». — p. 553; *pregunta del Fiscal :* « Descubrieron desde la dicha punta la costa que vuelve fácia » el mediodía ó el sur fasta el término que agora está descubierto ». — Les dépositions d'Alphonse Rodriguez de la Calva et de Christophe Garcia désignent ce terme par le nom de Baie ou Rivière de San Julian.

(3) Navarrete, tome III, p. 555; Arias Perez : « que lo descubrie- » ron al tiempo que este testigo habia venido de descubrir su viage, é » que por la informacion que dél hubieron, fueron adelante... »

(4) Navarrete, tome III, p. 548 ; Antoine Hernandez Colmenero : « Vicente Yañez y su compañía..... fueron descubriendo..... fasta den- » tro de Pária, é que allí en Pária querian saltar en tierra..... que en » esto vino otro que se decía Diego de Lepe ». — On s'était déjà trouvé

enfin l'expédition de Lepe paraît avoir effectué son retour en juin, et cette date concorde avec celle de la lettre de Vespuce à Médicis.

— Après le retour, Lepe s'occupa activement d'armer trois caravelles pour un nouveau voyage (1) : Vespuce dans sa lettre à Médicis parle des préparatifs d'armement de trois caravelles (2) avec lesquelles il retournerait à la découverte.

— Au lieu de suivre cette destination, Vespuce, sur des invitations réitérées, passa au service du Portugal (3) : on ne voit pas non plus que Lepe ait accompli le nouveau voyage qu'il préparait, et l'on sait qu'il mourut

mutuellement en vue; Jean Calvo, compagnon de Pinçon, témoignant pour l'expédition de Lepe (p. 553) : « lo sabe porque estaba » este testigo en el rio grande (de Marañon) con Vicente Yañez, é lo » vido á vista de ojos ». — Ferdinand Estéban, compagnon de Lepe, témoignant pour l'expédition de Pinçon (p. 552) : « sabe..... por- » que fúe con Diego de Lepe en aquel viage, que fué así todo uno en » pos de otro ».

(1) Navarrete, tome III, p. 81 ; lettre royale du 15 novembre 1500 : « Diego de Lepe vecino de la villa de Palos nos fizo relacion que por » nos servir quiere tornar á descubrir con tres carabelas á la parte » donde la otra vez fué ».

(2) Bandini, p. 84 : « Quì m'armano tre navili perche nuovamente » vadia ad iscoprire ».

(3) Baldelli, *Il milione di Marco Polo*, tome I, p. liv; Lettre à Médicis du 4 juin 1501 : « Voi arete inteso, Lorenzo, sì per la mia » come per lettere de' nostri fiorentini di Lisbona come fui chiamato, » stando io a Sibilia, dal re di Portogallo ; e mi pregò che mi dispo- » nessi a servillo per questo viaggio, nel quale m'imbarcai a Lisbona » a' 13 del passato ». — Bandini, pp. 46, 47 ; ou Canovai, pp. 100, » 101 : Lettre à Soderini, de 1504.

en Portugal (1) : n'y a-t-il pas là quelque indice encore de l'association de ces deux hommes ?

Toutes ces considérations réunies nous ont fait préférer l'expédition de Lepe à celle de Pinçon pour y rattacher le second voyage de Vespuce.

XII.

Mais quelle que fût celle de ces deux expéditions à laquelle Améric eût pris part, il est évident qu'il vit alors pour la première fois le cap qui reçut l'année suivante le nom de Saint-Augustin, lorsqu'il revint dans une expédition portugaise explorer de nouveau les côtes du Brésil. M. de Varnhagen confesse que dans cette campagne de 1501 Améric reconnaissait pour la deuxième fois (2) le cap Saint-Augustin, dont il détermina la latitude à 8° sud. Or ce cap figure dans les témoignages relatifs aux découvertes de Pinçon et de Lepe (3), sous le double nom de Pointe de Sainte-Marie de la Consolation, et de Rostro Hermoso.

Quelque distinction qu'il puisse y avoir lieu de faire entre ces deux pointes (4), qui paraissent dans tous les cas avoir été dans un voisinage mutuel très prochain,

(1) Navarrete, tome III, p. 552; Andrés de Morales : « Diego de » Lepe, descubridor, que murió en Portugal ».

(2) Varnhagen, *Examen*, n° 31 ; comparez cependant le n° 40.

(3) Navarrete, tome III, pp. 547 à 555.

(4) Varnhagen, *Examen*, n° 42; et le passage cité en note, de la donation du 5 septembre 1501 à Pinçon : « Punta de Santa Maria de la » Consolacion siguiendo la costa fasta Rostro Hermoso, é de allí toda » la costa que se corre al nordueste ».

il est certain que les déclarants s'accordent à en attester uniformément la synonymie avec le cap Saint-Augustin (1) : nous ne pouvons donc nous expliquer le scrupule que se fait notre confrère, d'admettre, quand il s'agit des découvertes de Pinçon, cette synonymie si formellement constatée, lui qui se montre si facile à concéder cette même découverte à Hojeda (2), qui n'en a pourtant pas approché à moins de cinq ou six cents lieues telles qu'on les comptait alors.

Comme le Père Ayres de Cazal, en sa Chorographie Brésilienne, a imaginé que l'atterrage de Vincent Pinçon avait dû être, non au cap Saint-Augustin, mais au cap du nord de l'Amazone (3), et que M. de Varnhagen a répété en note dans son Histoire du Brésil, l'argument négatif de Cazal (4), on pouvait considérer la réserve du nouvel historien sur la synonymie géographique du cap Sainte-Marie de la Consolation ou du Rostro Hermoso de Pinçon et de Lepe, avec le cap Saint-Augustin, — de même qu'une réserve analogue sur la question des commandants portugais des expéditions de 1501 et de 1503 où figurait Vespuce, — comme des marques de déférence respectueuse envers un auteur fort prisé au Brésil et fort respectable d'ailleurs ; une simple indication de ce genre de déférence (5) ne pouvait être un

(1) Voir nos *Considérations géographiques*, p. 71. — Comp. Varnhagen, *Examen*, n° 39. — Humboldt, tome V, pp. 65 à 67.

(2) Varnhagen, *Examen*, n° 17.

(3) Ayres de Cazal, *Corografia Brazilica*, tome I, pp. 34 à 36. — Voir nos *Considérations*, p. 12.

(4) Varnhagen, *Historia do Brazil*, tome I, p. 25, note 2.

(5) Voir nos *Considérations*, p. 15, note 2.

reproche, encore moins une *humiliation littéraire* pour notre docte confrère (1), qu'on ne supposait nullement, au surplus, partager les opinions qu'il s'abstenait de contredire.

Non-seulement M. de Varnhagen se fait scrupule de souscrire à la synonymie itérativement affirmée par les découvreurs eux-mêmes, de leur point d'atterrage avec le cap Saint-Augustin ; mais il propose ouvertement d'autres synonymies (2) : il voudrait faire accoster Pinçon au nord des basses de Saint-Roch (vers 4° 50′ sud, et 38° 30′ ouest de Paris), et asseoir le Rostro Hermoso à la pointe de Retiro-Grande (par 4° 36′ sud, et 39° 54′ ouest de Paris) ou même à celle de Mocuripe ou de Ceará (par 3° 40′ sud, et 40° 50′ ouest de Paris). Dans tous les cas, en voulant bien concéder que la route ait été telle que le déclarent ceux qui l'ont faite, c'est-à-dire au sud-sud-ouest à partir de l'île de Fogo du cap Verd (3), notre docte confrère assure qu'elle les aurait conduits, non au cap de Saint-Augustin comme les déclarants le certifient, mais bien à la pointe de Pipa, par une latitude de 6° 10′ sud.

Notre savant contradicteur nous permettra de trouver ici une déviation un peu bien large de sa précision mathématique habituelle. Comment, en prenant *très*

(1) Varnhagen, *Examen*, n°s 90 à 92.

(2) Varnhagen, *Examen*, n° 43.

(3) Navarrete, tome III, p. 547 ; Antoine Hernandez Colmenero : « Fueron la via del surueste entremedias del sur ». — P. 550 ; Pierre Ramirez : « La via del sursudueste ». — P. 552 ; Manuel de Valdovinos : « partiendo de Cabo Verde al sursudueste ».

exactement le sud-sud-ouest, ce qui revient à dire l'angle précis de 22° 30′ du sud vers l'ouest, à partir de l'île de Fogo, a-t-il pu croire un instant qu'au lieu d'arriver ainsi au cap Saint-Augustin on sera arrêté en route par la pointe de Pipa, à plus de deux degrés de latitude en deçà ?

Il nous suffira sans doute d'appeler sur cette assertion risquée une vérification de notre savant confrère, pour lui faire reconnaître que la ligne du sud-sud-ouest vrai, partant de l'île de Fogo, passerait à cent milles dans l'est de la pointe de Pipa, tandis qu'elle se rapprocherait à quarante milles seulement du cap Saint-Augustin : et si au lieu de l'angle précis de 22° 30′ du sud vers l'ouest, il veut bien prendre, dans l'aire du même vent, l'angle, peu différent, du sud 23° 52′ ouest, il verra le rayon partant de Fogo arriver justement au cap Saint-Augustin, après avoir passé à plus de soixante milles dans l'est de la pointe de Pipa (1).

Mais, sans insister davantage sur ce détail de calcul, un fait domine pour nous toute argumentation, quelque

(1) Nous supposons l'île de Fogo du cap Verd située par 14° 55′ N. et par 15° 25′ O. de Lisbonne, soit 26° 54′ O. de Paris; le cap Saint-Augustin par 8° 21′ S. et 37° 16′ O. de Paris; et la pointe de Pipa par 6° 10′ S. et 37° 22′ O. de Paris. — L'arc de grand cercle faisant avec le méridien de Fogo un angle de 22° 30′ (S. S. O. vrai) coupera le parallèle de la pointe de Pipa par 35° 42′ O. et celui du cap Saint-Augustin par 36° 36′ O. de Paris. — Avec l'angle de 23° 52′ qui conduirait, sur le parallèle du cap Saint-Augustin à 37° 16′ O. de Paris, c'est-à-dire exactement au cap même, on aurait coupé le parallèle de la pointe de Pipa par 36° 18′ O. de Paris, à 1° 4′ dans l'est de la pointe susdite.

habile qu'elle puisse être : c'est, nous le répétons, la déclaration expresse des découvreurs eux-mêmes, affirmant qu'il s'agit ici du cap Saint-Augustin, lequel est suffisamment caractérisé, en ces désignations de 1513 et de 1515, pour qu'elles ne puissent être appliquées à aucun cap de cette côte autre que celui qui avait été ainsi dénommé en 1501.

Il est intéressant en effet de remarquer à ce propos que dans son quatrième voyage, en 1503, Vespuce se rendit en droiture de l'île de Fernand de Noronha à Bahia (1), sans voir le cap Saint-Augustin : lors donc que dans le parère des pilotes du 13 novembre 1515, Jean Vespuce, neveu d'Améric, déclare que son oncle a fait deux voyages audit cap et en a déterminé la position, au moyen de nombreuses observations de hauteur, par 8° de latitude australe, à 420 lieues au sud-sudouest de l'île Santiago du cap Verd (2), nous en pou-

(1) Bandini, pp. 60-61 : « Fatta nostra provvisione ci dipartimmo » per il vento infra mezzodì e libeccio, perchè tenevamo un reggi- » mento del Re che ci mandava che qualunque delle navi che si per- » desse della flotta o del suo capitano, fussi a tenere nella terra che » il viaggio passato. Discoprimmo in un porto che gli ponemmo nome » la Badia de tutti santi ». — Une remarque incidente à ce propos : les éditions latines disent de même : « Omnium sanctorum Abbatiam » nuncupavimus »; n'est-il pas évident que la *Badia* italienne, aussi bien que l'*Abbatia* latine, proviennent du vieux français *labaye*, lu *l'abaye* au lieu de *la baye ;* d'où il faudrait conclure que le texte italien reproduit par Bandini n'est pas plus original que le latin de Waltzemüller, expressément traduit du français, comme chacun sait.

(2) Navarrete, tome III, p. 319 ; Jean Vespuce : « Digo que el » cabo de San Agustin está 8° de la linea equinocial hácia el sur.... é » esto lo digo por dicho de Amérigo Vespucci..... que fué allá dos

vons conclure avec assurance que ces deux voyages sont ceux de 1500 et de 1501 ; que par conséquent le cap qu'il avait vu en 1500 était bien le même qu'il revit en 1501, et le même qu'on signalait sous le même nom en 1515, tout comme on le fait encore aujourd'hui ; et que la latitude observée par Améric et par lui recommandée à son dessinateur Nuño García (1) étant 8° sud, il ne faut point se presser de condamner la leçon de 8° donnée par Bandini dans son édition de la lettre à Soderini (2), probablement d'après d'autres sources (3) que l'ancienne édition sans date dont Bacio Valori avait possédé l'un des rares exemplaires (4).

» viages al dicho cabo, é allí tomó el altura muchas veces, é desto » tengo escritura de su mano propia.... é dice que se corre con la isla » de Santiago nornordeste sursudueste, é hay 420 leguas ». — Voir Humboldt, tome IV, p. 204, à la note.

(1) Navarrete, tome III, p. 320 ; Nuño García : « Se debe dar cré» dito á Amérigo.... el cual fué al cabo de San Agustin.... y me decia » muchas veces que podía poner el cabo en 8°, haciendo yo cartas en » su casa ».

(2) Bandini, pp. 33 et 43.

(3) Napione (*Del primo scopritore*, pp. 27-28 ; — *Esame critico*, p. 23) énonce qu'il existe de nombreuses variantes entre l'ancienne édition et celle de Bandini.

(4) L'exemplaire qui avait appartenu à Bacio Valori, était en 1745 en la possession du docteur Biscioni, bibliothécaire de la Laurentienne, et se trouvait en 1811, comme il se trouve encore, entre les mains du marquis Gino Capponi, qui a bien voulu le communiquer récemment à M. de Varnhagen (*Post scriptum*, dernier alinéa), et lui fournir ainsi l'occasion d'en constater la parfaite ressemblance avec l'exemplaire n° 6535 de Grenville au *British Museum*. — Napione (*Del primo scopritore*, appendice, pp. 106 à 115) a donné la description spéciale d'un exemplaire qui venait d'être acquis par le philologue Gaétan Poggiali de Livourne.

Il n'est pas sans intérêt non plus de remarquer en même temps qu'en ce parère de 1515, où Cabot, Jean Vespuce, Nuño García, se réfèrent exclusivement aux observations d'Améric pour fixer la latitude du cap Saint-Augustin, Jean Rodriguez Serrano rappelle qu'il y a seize ans environ (1) il l'avait doublé en la compagnie du capitaine Velez de Mendoza ; et André de Morales déclare que pour dresser une carte marine demandée par l'évêque Jean de Fonseca surintendant des affaires des Indes, il avait pris pour guide Diègue de Lepe (2) : association itérative des noms de Lepe et d'Améric Vespuce en ce qui concerne l'exploration du cap Saint-Augustin.

Si l'on en croyait notre ingénieux confrère (3), la navigation de Lepe en ces parages serait constatée aussi par la figure de deux caravelles, qu'on voit dessinée aux environs du cap sur la carte de Jean de la Cosa ; mais nous n'avons pas besoin de recourir à des indices d'une valeur aussi peu assurée ; et d'ailleurs une inscription formelle nous apprend que l'indication de ce cap a pour but exprès de signaler la découverte de Pinçon (4), non

(1) Navarrete, tome III, p. 319 et pp. 594-595. — Seize ans, comptés en remontant depuis novembre 1515, mettent le départ de Velez de Mendoza en novembre 1499.

(2) Navarrete, tome III, p. 319 : « Una carta marítima que..... » comprendía el cabo de San Agustin.... con acuerdo de Diego de » Lepe.... y en ella coloca el cabo en 16° Sur ». — Les 16° sont la double hauteur : voir Humboldt, tome IV, p. 291.

(3) Varnhagen, *Examen*, nº 56.

(4) « Este cabo se descubrió en año de M. IIIIc XCIX par Castilla siendo » descubridor Vicentiañes ».

de reproduire des délinéations graphiques comme les aurait fournies un emprunt à la carte de Lepe.

XIII.

Nous croyons superflu de relever, au surplus, les équivoques sur lesquelles pivotent quelques arguments critiques de notre cher confrère ; par exemple :

— D'une part, il lui est reproché, dit-il (1), d'avoir fait atterrir Vespuce à 5° au sud de l'équateur, tandis que nous avons fait arriver le navigateur florentin bien plus loin au sud, avec Lepe !... — Or le reproche, si reproche il y a, s'applique tout spécialement au voyage de Hojeda (2), et avec pleine raison, puisque Hojeda n'a jamais navigué au sud de l'équateur ; tandis qu'il est constaté que Lepe a doublé le cap Saint-Augustin, et s'est avancé au sud jusqu'à une rivière de Saint-Julien, dont nous avons indiqué la seule synonymie que nous ayons pu rencontrer, mais sans prétention aucune d'avoir déterminé irréfragablement la synonymie véritable.

— D'autre part il lui est reproché avec assez de sévérité, dit-il encore (3), d'avoir cru, comme il persiste à le croire, que la carte de La Cosa renferme des indications relatives au voyage de Hojeda, tandis que nous voulons attribuer à Pinçon toutes celles qui se trouvent sur la côte du Brésil, et cela, seulement à cause d'une

(1) VARNHAGEN, *Examen*, n° 54.

(2) *Considérations géographiques*, pp. 66 à 69.

(3) VARNHAGEN, *Examen*, n° 55.

légende qui contient même une erreur de date!... — Il ne faut ici ni prendre ni donner le change : le reproche (encore une fois si reproche il y a) s'adresse à la confusion des résultats dus à Pinçon avec ceux qui avaient été directement recueillis par le cartographe lui-même dans son expédition avec Hojeda et Vespuce (1); et notre confrère se joue en prêtant à son « savant critique » ainsi qu'il l'appelle, une grosse absurdité ; non, le « savant critique » se bornait à dire et se borne à répéter : à Hojeda ce qui est à Hojeda, à Pinçon ce qui est à Pinçon, et à Lepe si vous voulez les deux figures de caravelles que vous lui attribuez ; rien de moins, rien de plus.

Et ne mettons pas sur le compte du cartographe biscayen une prétendue erreur de date (2) parce qu'il aura compris dans l'année 1499 un fait arrivé en janvier 1500 suivant notre comput vulgaire, car c'était bien en l'année de l'Incarnation 1499 suivant une manière de compter fort usitée et bien connue des chronologistes sous le nom de style florentin (3).

Les équivoques se reproduisent sur bien d'autres points.

(1) *Considérations géographiques*, pp. 72 à 76.

(2) Varnhagen, *Examen*, n° 55, note 1.

(3) Les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* (tome I, p. 21) apostrophent rudement ceux qui accusent de fausseté des énonciations de dates qu'il s'agit seulement d'expliquer, non de corriger. — Pour le dire en passant, il nous semble qu'une partie au moins des inadvertances ou des légèretés chronologiques reprochées à Pierre-Martyr d'Anghiéra (voir Humboldt, tome II, pp. 290 à 293 avec la note) peuvent être expliquées par le mode de comput; et la locution *circiter*

Est-il besoin de nous arrêter à discuter sérieusement les dénégations (1) opposées aux témoignages concordants qui affirment des navigations françaises au Brésil en 1504 ? Déjà Paulmier de Gonneville allant de Honfleur au Brésil et doublant le cap Saint-Augustin en 1503, employe ces dénominations en homme à qui elles sont familières (2) : l'*Enformaçaõ do Brasil et de suas capitanias* datée de 1584 et publiée en 1846 par M. de Varnhagen, mérite donc toute créance lorsque dans un chapitre consacré spécialement aux expéditions des Français, elle rapporte formellement leur venue à Bahia pour commercer, en l'année 1504, puis l'année suivante, etc. (3); cependant notre docte confrère déclare

calendas paraît avoir eu, sous la plume du facile écrivain, une acception, de parti pris, qui devrait s'entendre des approches non du jour des Calendes, mais du jour où l'on commençait à compter par les Calendes, c'est-à-dire 16 à 19 jours plus tôt.

(1) VARNHAGEN, *Examen*, n°s 95, 96.

(2) *Déclaration du 15 juillet 1505 devant le Procureur du Roi à Honfleur :* « Passames à la Grande Canarie, decha aux costes occiden- » tales de l'Afric apellées Cap Verd, eu courant d'Aoust; d'empuis » après le Brésil.... etc. — « et furent forcés de doubler le Chap de S. Augoustin, c'estoit en novembre.... etc.

(3) Voir nos *Considérations*, p. 83. — *Revista trimensal*, tome VI, pp. 412, 413 : « Na era de 1504 vierão os Franceses ao Brasil a pri- » meira vez ao porto da Baya, e entrarão no rio de Paraguaçu que está » dentro da mesma Baya, e fizerão seus resgates e tornarão com boas » novas a França; donde vierão despois tres naos, e estamdo no mesmo » lugar em resgate, entrarão quatro naos da armada de Portugal e » queimarão lhe duas naos e outra lhe tomarão com matar muita » gente, algua da qual todavia escapou em hua lancha e achou na » ponta da Itapuama, 4 leguas da Baya, hua nao dos seus que se » tornou para França ».

qu'on ne peut se fier à cette indication parce que Gabriel Soares, dans sa Notice du Brésil, de 1587, a parlé d'une capture de navires français à Bahia par Christophe Jaques, et que cette mention de Gabriel Soares, qui se rapporte par le fait à l'année 1526, a été ultérieurement, par méprise, attribuée à l'année 1503, et que la même erreur existe sans doute dans l'*Enformaçaõ* de 1584 ! Il est permis de se demander ce qu'une méprise de quelques lecteurs plus ou moins récents de Gabriel Soares, à propos de la date d'une capture de navires par Christophe Jaques, peut avoir à démêler avec un témoignage antérieur à celui de Gabriel Soares, et relatif à une expédition de commerce paisiblement et fructueusement accomplie en 1504.

La méprise chronologique de ceux qui font venir en 1503 Christophe Jaques au Brésil pour capturer des navires français à Bahia, ne serait-elle pas au contraire bien plutôt expliquée par l'existence connue des navigations françaises de 1504, rappelées exactement dans l'*Enformaçaõ* de 1584, et auxquelles des esprits inattentifs (1) auront inconsidérément rattaché, longtemps après, la mention faite en 1587 par Gabriel Soares, de la croisière de Christophe Jaques, qui appartient à l'année 1526 ?

(1) Bien inattentifs en effet, puisque Gabriel Soares (*Noticia do Brazil*, cap. I) énonce explicitement que la croisière de Christophe Jaques fut envoyée par le roi Jean III, à la maison duquel il était attaché, et dont le règne n'a commencé qu'en 1521. — Le P. Antoine de Sainte-Marie Jaboatam (*Novo orbe Serafico Brasilico*, réimprimé à Rio Janeiro en 1858, in-8o) n'avait pas oublié d'en faire la remarque, et il désignait l'année 1524 pour l'arrivée de Jaques à Bahia (pp. 47 et 49 et p. 222).

La date de 1504 résulte pareillement d'un document de 1539, le « Discours d'un grand capitaine de mer » qui nous paraît avoir eu pour auteur le dieppois Pierre Crignon, et dont Ramusio a publié une version italienne. Cependant une ponctuation qui s'accorde mal avec l'agencement des phrases, et qui a été judicieusement corrigée par M. Estancelin dans la réimpression qu'il a faite de ce morceau (1), accolerait à la découverte *portugaise* l'indication d'où se conclut la date de 1504, et ferait descendre à une époque beaucoup plus tardive les navigations françaises : notre docte confrère, dont la désinvolture d'esprit est parfois si hardie, est parfois aussi d'un admirable scrupule, si bien qu'en ce cas particulier il n'est pas satisfait de la ponctuation rectifiée, et que notre traduction, rigoureusement littérale, devrait, au risque du double anachronisme dont se trouvera ainsi gratuitement rendu coupable notre pauvre Crignon, être ponctuée comme voici :

« Cette terre du Brésil fut premièrement découverte » par les Portugais pour une partie, et il y a environ » trente-cinq ans. L'autre partie fut découverte par un » [capitaine] de Honfleur appelé [Jean] Denys de Honfleur de vingt ans en çà. Et depuis beaucoup d'autres » navires de France y sont allés, et jamais ils n'ont trouvé » de Portugais, » etc. (2).

(1) Estancelin, *Voyages et découvertes des navigateurs Normands*, pp. 194 à 215.

(2) Ramusio, *Navigazioni e viaggi*, tome III, fol. 428 d : « Questa » terra del Bresil fù primamente scoperta da Portoghesi in qualche » parte, e sono circa 35 anni. L'altra parte fù scoperta per uno de

Eh bien, en attribuant à Pierre Crignon le « Discours du grand capitaine de mer » (sans avoir eu M. Léon Guérin pour complice comme le suppose (1) M. de Varnhagen), nous avons, ainsi que M. Estancelin l'avait judicieusement fait avant nous, préféré une ponctuation qui, matériellement sollicitée par la disposition de la phrase, a l'avantage de s'accorder avec les exigences de la vérité historique et des dates connues, et nous persistons à croire qu'il vaut mieux lire ainsi :

« Cette terre du Brésil fut premièrement découverte » par les Portugais pour une partie ; et il y a environ » trente-cinq ans l'autre partie fut découverte par un » [capitaine] de Honfleur appelé [Jean] Denys de Honfleur. De vingt ans en çà, et depuis, beaucoup d'autres navires de France y sont allés, et jamais ils n'ont » trouvé de Portugais, » etc. (2).

Avec le respect qu'il professe en cette circonstance pour les textes, notre scrupuleux confrère, qui veut bien nous recommander lui-même l'édition corrigée qu'il a donnée en 1851 de la « Notice du Brésil » de Gabriel

» Honfleur chiamato Dionisio di Honfleur da venti anni in quà. Et di » poi molti altri navilij di Francia vi sono stati, et mai non trovorono » Portoghesi in terra alcuna che la tenessero per il re di Portogallo ».

(1) VARNHAGEN, *Examen*, n° 96. — Voir nos *Considérations*, note *BB*, pp. 238 à 241.

(2) ESTANCELIN, *ubi suprà*, p. 205 : « Questa terra del Brasil fu primamente scoperta da Portoghesi in qualche parte, et sono circa 35 » anni l'altra parte fu scoperta per uno de Honfleur chiamato Dionisio » di Honfleur. Da venti anni in quà et di poi molti altri navilij di » Francia vi sono stati, » etc.

Soares (1), nous semble avoir traité bien cavalièrement son auteur et même ses lecteurs, lorsque, sans en avertir, il retranche, dans un passage important, une indication essentielle, consignée dans l'édition originale et dans la plupart des manuscrits : il s'agit, à propos de la « rivière de Vincent Pinçon », de ces mots qui ne sont pas tout à fait indifférents : « laquelle reste sous l'équateur ».

En pareil cas, lors même que l'indication retranchée serait une superfétation insignifiante, l'usage des érudits de notre routinière Europe est de noter sommairement les motifs qui déterminent l'omission volontaire, laquelle, sans cette précaution, pourrait être prise pour un oubli accidentel. Mais quand l'éditeur attache une valeur significative à l'indication, qu'il veut écarter précisément à cause de cette signification contraire à ses propres idées, c'est un impérieux devoir, chez nous, de relever consciencieusement les variantes, sur ce point, de tous les manuscrits que l'on aura pu vérifier, d'en discuter l'autorité relative, d'établir enfin qu'il n'y a point omission de copie dans le manuscrit que l'on veut suivre, et qu'il y a au contraire interpolation certaine ou probable dans les manuscrits que l'on veut rejeter.

Notre docte confrère a inséré dans les notes du second volume de son Histoire du Brésil, sa réponse à une demande d'éclaircissement, qui lui avait été adressée précisément au sujet de ce qu'il appelle cette « petite va-

(1) Varnhagen, *Examen*, n° 84. — Nous avions eu l'attention de la signaler dans nos *Considérations*, p. 41, à la note.

riante » (1) : cette réponse explique mais ne nous paraît pas justifier le retranchement. Et nous disons ceci uniquement sous le rapport de la modification ainsi apportée au texte quant à sa forme ; car pour le fond, le sens nécessaire demeure le même, et la situation de la rivière de Vincent Pinçon sous l'équateur se retrouvera toujours la conséquence inévitable des autres indications de Gabriel Soares (2), dont notre confrère cherche trop, pour les besoins de sa cause, à infirmer l'autorité en cette partie, en dépit des « dix-sept années qu'il » avait passées à parcourir continuellement le Brésil, » aussi bien la côte que l'intérieur... », ainsi que le dit lui-même le vieux descripteur dans un épilogue que nous regrettons aussi de ne pas trouver reproduit par l'édition de M. de Varnhagen, d'après le manuscrit conservé dans la Bibliothèque de l'empereur Pierre II.

C'est encore avec une largeur bien éloignée de l'esprit de scrupule et d'exactitude dont il a fait montre ailleurs, que notre confrère (3) attribue à Ortelz et à Langeren, auxquels il adjoint « un grand nombre de » cartes espagnoles et portugaises inédites du XVIe siècle », d'avoir inscrit le nom de rivière de Vincent Pinçon sur l'Oyapoc actuel !... Il est des assertions tellement énor-

(1) *Historia geral do Brazil*, tome II, 1857 (imprimé par erreur MLCCCLVII) pp. 469-470 : « ..... accrca de uma pequena variante que » se nota no principio.... »

(2) Voir nos *Considérations*, p. 110 et pp. 119-120, pour les textes de Gabriel Soares et ceux de Nicolas d'Oliveira et de Simon de Vasconcellos, cités dans les notes.

(3) VARNHAGEN, *Examen*, n° 88, note 2.

mes, que l'on en demeure abasourdi ; la meilleure réfutation en pareil cas est de mettre directement sous les yeux des juges les documents mêmes dont l'image est si fort altérée par le prisme à travers lequel une préoccupation décevante se complaît à les regarder. Malheureusement on n'encadre point à volonté dans un discours les cartes d'Ortelz ou de Langeren ; mais on peut du moins en relever la nomenclature en suivant la côte entre deux points incontestés, tels que les bouches de l'Orénoque et celles de l'Amazone.

Nous avions déjà signalé ces cartes (1) comme ayant impatronisé le nom de Vincent Pinçon sur le fleuve Marauni, en désignant plus spécialement celle d'Arnaud-Florent van Langeren, avec celle de Corneille Wytfliet, comme les plus complètes, et mieux propres dès lors à une vérification de ce genre. M. de Varnhagen a eu l'intention aussi de reproduire quelque part la nomenclature de Langeren (2), mais il s'y est glissé un bouleversement typographique qui la rend méconnaissable. Le tableau comparatif ci-après, où figurent sur des colonnes parallèles tous les noms échelonnés du nord-ouest au sud-est sur la carte de Mercator de 1569 en même temps que sur celle d'Ortelz de 1570 qui en est la simple réduction, puis sur celle de Wytfliet de 1598 ou 1603, et enfin sur celle de Langeren de 1619, avec l'indication des principales synonymies modernes, permet de juger d'un coup d'œil toute la question.

(1) Voir nos *Considérations*, p. 133, avec la note 2.

(2) *Historia do Brazil*, tome II, p. 468, note 3.

MERCATOR ET ORTELZ 1569-1570	WYTFLIET 1598-1603	LANGEREN 1619	SYNONYMIE ACTUELLE
(Orenoque)	(Orenoque)	(Orenoque)	Orenoque
	Punta anegada	Puerto Anegado	
Monte espeço	Monte espesso		
Rio Dulce	Rio grande	Rio grande	Essequebo
Terra llana	Terra llana		
Punta baxa	Puerto Baxo		
Rio de la Barca			
Ancon			
Rio Verde	Rio Dulce	Rio Dulce	Corentyn
Rio Salado			
Rio de la Barca	Rio de Canoas	Rio de Canoas	
		Cabo de Corrientes	
Aldea de Arboledos		Aldea	
		Cabo de Farilhones	
	Ancones	Rio de Ancones	Surinam
	Rio de Lagartos	Rio de Lagartos	
R. de Vinc. Pinçon	R. de Vinc. Pinçon	R. de Vinc. Pinçon	Marauni
		Rio de Cacique	
	Rio de Niño		
	Rio de Baxas		
		Costa brava	Côte du Diable
Cabo Blanco	Cabo de Corrientes	Cabo de Corrientes	
	Rio de Fumos	Rio de Caribes	
		Rio de Canoas	Oyapoc
	Cabo de Buelta		
Rio de Arboledos		Rio de Arboledos	
		Rio de Montanha	
Rio de Pascua?		Rio aparcelado	
	El Ancon	Baia de Canoas	
	Atalaya	Atalaya	
		Rio dos Fumos	
	Rio de Pracel	Rio do Pracel	
	Cabo do Norte	Cabo do Norte	Cap Nord
Marañon fluvius Amazonum	Rio Maragnon sive Orellana	Maragnon fluvius vel Oregliana	Amazones

La seule inspection de ce tableau suffit pour montrer combien on s'est abusé sur l'interprétation des cartes d'Ortelz et de Langeren; et nous sommes autorisés à

penser que c'est sous l'empire des mêmes illusions qu'on aura cru voir dans « un grand nombre de cartes espagnoles et portugaises inédites du XVI[e] siècle » l'application prétendue du nom de Vincent Pinçon à la rivière d'Oyapoc.

Il y a en effet, pour repousser cette fantastique synonymie, mieux encore que les délinéations et les nomenclatures cartographiques : Il y a d'abord la distinction expresse, bien constatée par les Portugais, entre l'Oyapoc débouchant derrière le cap d'Orange, et le Vincent Pinçon qui débouche derrière le cap Nord : nous avons déjà cité la grande carte topographique des provinces de Grand Pará et Rio Negro, où le Vincent Pinçon est tracé au sud du Carapacury (1); dans un mémoire spécial, daté de Pará le 24 avril 1792, sur la propriété et la possession des terres du cap Nord par la couronne de Portugal, Alexandre Rodrigues Ferreira fait un aveu très digne de remarque sous plus d'un rapport : « Que » l'Oyapoc (dit-il) débouche à la côte du Nord par une » latitude boréale de 4° 15′ à peu de chose près, et le » Pinçon par celle de 2° 10′, c'est ce que les Portugais » affirment, et les Français ne le contredisent pas » (2).

Il y a, par-dessus tout cela, le témoignage direct et formel des colons anglais qui avaient tenté un établis-

(1) Voir nos *Considérations*, p. 136, note 2.

(2) *Revista trimensal*, tome III, pp. 339 à 371 : *Propriedade e posse das terras do Cabo do Norte pela coroa de Portugal, deduzida dos Annaes historicos do Estado do Maranhão e de algumas memorias e documentos por onde se acham dispersas as suas provas*, por Alexandre Rodrigues Ferreira ; p. 378 : « 78°. Que o Oyapock desagua na costa » do Norte em 4° 15′ de latitude boreal com pouca differença, e o Pinçon » na de 2° 10′, assim o dizem os Portuguezes, e não o contradizem os

sement à l'embouchure de ce même Oyapoc, en 1604, sous la conduite du capitaine Charles Leigh et de son frère sir Olave Leigh; Jean Wilson, de Wansteed, l'un des dix survivants qui revinrent en Angleterre en 1606, a laissé une relation, imprimée dans la collection de Purchas, où il est expressément consigné que le *Wiapoco* où ils s'étaient établis, était appelé par les Espagnols Rivière de *Canoas* (1); d'où il suit assez clairement que le nom indigène d'Oyapoc avait, pour les Européens, une synonymie connue et certaine, exclusive du nom de Vincent Pinçon.

On suppose ailleurs (2) que le cap d'Orange, près duquel débouche l'Oyapoc, est représenté sur la carte de Jean de la Cosa par la pointe de terre qui y est appe-

» Francezes ». — Donnant ensuite la liste successive des cours d'eau, il nomme le *Vicente Pinçon* entre le *Mayaquaré* et le *Quanany*, ce qui le ferait correspondre au *Carsewene*, et démontrerait que cette synonymie, introduite dans le traité du 10 août 1797, était bien, comme le disait Lescallier, d'invention portugaise.

(1) Purchas *his Pilgrimes*, liv. VI, chap. xiv; tome IV, p. 1260 : *The relation of master John Wilson of Wansteed in Essex, one of the last ten that returned into England from Wiapoco in Guiana*, 1606 : « Captain Charles Leigh and his brother sir Olave Leigh did furnish » to sea the good ship called the Phenix with commodities for the » country of Guiana, and necessary for the voyage, with fiftie persons » to inhabit Wiapoco, of sundry trades, who directing their course » towards Wiapoco on the coast of Guiana, which the Spaniards call » the river of Canoas, arrived on the twentieth of May following, » where he found a ship of Amsterdam trading with the Indians ».

(2) Varnhagen, *Historia do Brazil*, tome II, p. 469, à la fin de la note 2.

lée *C° de S. D°.* — ce qui nous paraît devoir être lu *Cabo de Santo Domingo* plutôt que de *San Diego*,— et le cap de Nord par un cap de *Santa-Maria* dont on a cru trouver l'indication dans la même carte ; mais nous sommes obligés de faire remarquer, sur ce dernier point, que ce *cap* supposé est un *golfe*, formé par l'embouchure de l'Amazone en amont de l'endroit où l'on avait ressenti le Mascaret. Et quant à l'autre désignation, comme elle se trouve inscrite à moitié chemin entre l'embouchure de l'Amazone sous l'équateur, et le golfe de Pária, elle nous paraît difficilement applicable au cap d'Orange, qui se laisse mieux deviner, ce nous semble, à la pointe de la *Tierra de San Ambrosio*.

Finissons-en ici, il est grand temps, avec toute la série des questions amoncelées autour du nom de Vespuce et des premières expéditions espagnoles et françaises au Brésil.

SECONDE PARTIE.

LES MESURES ITINÉRAIRES.

SECTION PREMIÈRE.

Rapport de la lieue au degré.

XIV.

Il nous reste à reprendre, pour terminer, une autre question importante, celle de la démarcation hispano-portugaise de 1494, dans la discussion de laquelle notre savant confrère (1), soit qu'il traite du rapport des mesures itinéraires avec la circonférence terrestre (2), ou de la valeur absolue de l'unité de mesure (3), ou de l'application pratique de ces bases au tracé effectif de la ligne conventionnelle de démarcation (4), nous semble ne s'être pas suffisamment précautionné contre le double écueil des erreurs de fait et des vices de raisonnement dont est bordée la dangereuse voie des idées préconçues.

Oubliant que les évaluations flottantes du degré terrestre aux xv[e] et xvi[e] siècles ne sauraient, sans un renversement complet des lois de la logique, être prises pour étalon fixe de l'unité de mesure employée alors à

(1) Varnhagen, *Examen*, n[os] 59 à 82.
(2) Idem, *ibidem*, n[os] 64, 69 à 73, 75, 81, 82.
(3) Idem, *ibidem*, n[os] 78 à 80.
(4) Idem, *ibidem*, n[os] 65, 67, 74, 75.

ces appréciations plus ou moins conjecturales, notre confrère raisonne perpétuellement comme si la géodésie eût déjà, en ces époques d'incertitude, fixé la valeur immuable du degré, et que les cosmographes d'alors, au lieu de s'essayer à estimer plus ou moins grossièrement en lieues usuelles de leur temps, la grandeur inconnue du degré, eussent au contraire employé des lieues diverses pour varier l'expression d'une valeur unique, certaine, et bien connue de tous, de ce degré non encore mesuré !

L'exemple de ces aberrations n'est pas nouveau. On s'était avisé, dans le siècle dernier et au commencement de celui-ci, de créer tout un assortiment de stades fantastiques d'après les évaluations de la grandeur de la terre hasardées par les anciens sur des données sans consistance (1). Aristote ayant rapporté une opinion d'après laquelle la terre aurait eu 400 000 stades de tour, on se crut en droit d'en conclure l'existence d'un stade qui aurait été exactement la 400 000e partie du tour de la terre, tel que nos géomètres avec leurs instru-

(1) Un travail resomptif d'une grande netteté a été publié par M. Th. Henri Martin, doyen de la faculté des lettres de Rennes, sous ce titre : *Examen d'un mémoire posthume de M. Letronne, et de ces deux questions : 1° La circonférence du globe terrestre avait-elle été mesurée exactement avant les temps historiques ? - 2° Les erreurs et les contradictions de la Géographie mathématique des anciens s'expliquent-elles par la diversité des stades et des milles ?* Paris 1854, gr. in-8°.— M. L. Am. Sédillot en a fait à la Société de Géographie, dans sa séance du 19 janvier 1855 un *Rapport* inséré au *Bulletin*, 4e série, tome IX, pp. 42 à 50, et auquel nous avons nous-même ajouté une *Observation additionnelle* imprimée dans le même volume, pp. 51 à 53.

ments de précision et leurs méthodes de calcul perfectionnées sont parvenus à peine à le déterminer de nos jours ; — Archimède ayant cité à son tour une autre opinion, qui au lieu de 400 000 stades n'en admettait que 300 000, les esprits raisonnables pouvaient penser qu'il y avait eu dessein de rectifier d'un quart l'évaluation outrée du siècle précédent ; mais l'école nouvelle ne balança pas à inscrire, à côté du stade imaginaire d'Aristote, un prétendu stade d'Archimède, égal à un 300 000e du tour de la terre ; — ainsi de l'évaluation d'Eratosthènes à 250 000 stades ; ainsi de l'évaluation de Possidonius à 240 000 stades ; ainsi de l'évaluation de Ptolémée à 180 000 stades... — Merveilleux procédé qui pour assurer l'exactitude du mesurage, crée la mesure même d'après l'objet bien ou mal mesuré !

On raisonne de la même façon quand on parle des lieues de $14\frac{1}{6}$ au degré (1), de 15 au degré (2), de $16\frac{2}{3}$ au degré (3), de $17\frac{1}{2}$ au degré (4), en leur supposant des valeurs distinctes, de manière à constituer autant de modules mutuellement divers, mais tous parties aliquotes d'une même unité fixe, le degré, sans réfléchir que la véritable inconnue dont se préoccupaient les navigateurs et les cosmographes d'alors, ce n'était point la lieue, c'était le degré, partie aliquote du cercle entier qui fait le tour de la terre.

(1) Varnhagen, *Examen*, nº 75.
(2) Idem, *ibidem*, nº 73.
(3) Idem, *ibidem*, nºs 64, 67, 77, 80, 82.
(4) Idem, *ibidem*, nºs 69 à 73

Le tour de la terre, voilà le grand problème que se posaient les esprits les plus avancés au temps où germaient les idées qui amenèrent la découverte du Nouveau Monde. Avant l'accomplissement de ce fait immense, les relations de Marc Polo avaient étendu les marges orientales du planisphère de Ptolémée jusqu'à l'île extrême de Zipan-Gu (le Japon de nos jours); et les navigations occidentales avaient ajouté à l'autre bord les archipels des Açores et du cap Vert; puis dans l'obscur lointain des traditions et des légendes se laissait apercevoir une grande île Antilia, dont les théories cosmographiques faisaient une étape intermédiaire de l'Espagne à Zipan-Gu.

Dès avant 1474 un savant mathématicien de Florence (1), Paul Toscanelli (ou Toscanella) avait réuni toutes ces données sur un globe (qui fut probablement plus tard le prototype de celui de Behaim) et sur des

(1) Le médecin florentin Paul fils de Dominique, — appelé Marc Paul par MARIANA (*Historia general de España*, lib XXVI, cap. III), qui ne le confondait point cependant, comme on l'a dit un peu légèrement, avec le célèbre voyageur vénitien, — est nommé Toscanelli par la généralité des érudits, bien que quelques-uns, peut-être moins exacts, tels que BARTOLOZZI (*Ricerche*, pp. 114, 119) et ANDRÉS (*Academia Ercolanese*, tome I, pp. 161 et 162) écrivent Toscanella. Il était né en 1397 et se trouvait par conséquent âgé de 77 ans quand il écrivait le 25 juin 1474, au chanoine Martins, la lettre accompagnée d'une carte dessinée de sa main, dont il envoya plus tard la copie à Christophe Colomb, et qui nous a été conservée par Ferdinand COLOMB (cap. VIII, pp. 31 à 35) et par Las Casas. — PESCHEL (*Zeitalter der Entdeckungen*, p. 110, à la note) pense que la correspondance du Génois avec le savant florentin eut lieu vraisemblablement entre la fin de 1479 et le milieu de 1481. — Voir aussi HUMBOLDT, tome I, pp. 210 à 229.

cartes marines (1), où les méridiens étaient tracés de 5 en 5 degrés, de manière à partager le circuit terrestre en 72 intervalles de longitude : 46 de ces intervalles étaient occupés par le grand continent du monde connu, depuis Lisbonne jusqu'à Quinsay aux derniers confins de la Chine ; et il ne restait que 26 intervalles (2) à travers l'Océan pour regagner la Chine par cette voie de l'ouest, comparativement bien plus courte ; encore avait-on Zipan-Gu situé à 7 intervalles en deçà de Quinsay, et l'Antilia aux sept cités se projetant à 9 intervalles en avant de Lisbonne, en sorte qu'il semblait n'y avoir de tout à fait inconnus que les 10 intervalles (3) entre Antilia et Zipan-Gu.

Mais ces intervalles, quelle en était la valeur itinéraire ? Malgré la déplorable confusion que les fautes typographiques ont introduite dans les chiffres de la version italienne qui nous est seule parvenue, de la lettre de Toscanelli au chanoine portugais Fernand Martins, on y peut démêler cependant une évaluation expresse

(1) Fern. Colombo, cap. VIII, pp. 31, 32 : « Comech'io sappia di » poter ciò mostrarle con la sfera in mano e farlo veder come sta il » mondo, nondimeno hò deliberato per più facilità e per maggiore in- » telligenza di mostrar detto camino per una carta simile a quelle che » si fanno per navigare et così la mando a Sua Maestà, fatta et dise- » gnata di mia mano ».

(2) Fern. Colombo, cap. VIII, p. 34 : « Dalla città di Lisbona per » dritto verso ponente sono in detta carta ventisei spatii ciascun de' » quali contien dugento et cinquanta miglia fino alla nobilissima et » grande città di Quisai ».

(3) Idem, *ibidem*, p. 35 : « Et dall' isola di Antilia cne voi chiamate » di sette città, della quale avete notitia, fino alla nobilissima isola di » Cipango sono dieci spatii che fanno due mila et cinque cento miglia ».

et itérative (1) de 250 milles par intervalle (soit 50 milles par degré) pour le parallèle moyen de la route à tenir. Mais ce parallèle même, à quelle hauteur le supposer, que nous en puissions conclure la base de son calcul, c'est-à-dire son évaluation du degré de grand cercle? Il semble naturel de penser que ce dût être au cap Saint-Vincent, extrémité occidentale de l'Europe, qu'il plaçait le point de départ de sa route conjecturale ; et cette donnée suffit pour faire reconnaître que son estime s'appuyait, comme on devait s'y attendre à priori, sur celle de Ptolémée, de 500 stades ou 62 milles et $\frac{1}{2}$ pour le degré équatorial.

C'était en effet le dernier résultat obtenu par les tâtonnements de la science grecque, et le plus généralement adopté par les savants de l'Europe néo-latine (2), qui le trouvaient exclusivement employé dans le seul traité de géographie mathématique alors en circulation, dont

(1) Les passages transcrits dans les deux notes qui précèdent sont en parfaite concordance à ce sujet : 250 milles pour chaque espace dans le premier cas, 2500 milles pour 10 espaces dans le second cas. Mais ici est donné un équivalent en lieues évidemment fautif : « Cioè dugento et venti cinquė leghe », 225 lieues ; il est certain que la réduction sur le pied de 4 milles par lieue doit donner 625 lieues. Mais dans un autre endroit (p. 34) la grandeur de Quinsay est ainsi marquée : « La quale gira cento miglia che sono trenta cinque leghe »; il y a probablement encore une correction à faire ici au chiffre des lieues en lisant 25 au lieu de 35. La simplicité de ces restitutions nous semble les rendre très plausibles. — Comparez Humboldt, tome I, pp. 236 à 239, en note.

(2) Peschel, dans l'article cité de son journal *Das Ausland*, dit même d'une manière plus absolue : « Unerschütterlich blieb nämlich » immer die Ansicht dass der Grad 500 Ptolemäïsche Stadien enthalte »

l'autorité se corroborait de celle de l'Almageste, quoiqu'on distinguât parfois, comme Enciso (1), deux auteurs homonymes dans Ptolémée l'astronome et Ptolémée le géographe.

On tenait cependant aussi compte de l'évaluation d'Eratosthènes, mentionnée par Strabon et rappelée par Macrobe dans son commentaire sur le Songe de Scipion : Jean de Holywood, si connu sous le nom latinisé de Sacrobosco l'avait signalée, au XIII[e] siècle, dans son traité de la Sphère (2), et la généralité des cosmographes ultérieurs ne se faisaient faute de lui en emprunter la citation, sans prendre garde, la plupart du temps, qu'ils transformaient indûment en trois personnages l'unique Ambroise Théodose Macrobe (3), et qu'ils estropiaient le nom du célèbre bibliothécaire d'Alexandrie en l'appelant Eurysthènes.

(1) L'épilogue de la *Suma de Geographia* donne ainsi la nomenclature des sources où l'ouvrage a été puisé : « Fué sacada esta Suma, » de muchos et auctenticos autores, conviene á saber, de la Historia » Batriana, *los dos Tholomeos*, Erastotenes, Plinio, Strabon, Josepho, » Anselmo, la Biblia, la general Historia, y otros muchos ».

(2) Joannis de Sacrobosco *Sphæra*, cap. I; *De ambitu terræ :* « Totius autem terræ ambitus, authoritate Ambrosii Theodosii Macrobii » et Eratosthenis philosophorum, 252 000 stadia continere diffinitur, » unicuique quidem 360 partium Zodiaci 700 stadia deputando ».

(3) Navarrete, tome II, pp. 101, 102, 103; parère de Jacques Ferrer : « Strabo, Alfragano, Theodoci, Macrobi, Ambrosi, Euris» tènes ». — « Strabo, Alfragano, Ambrosi, Macrobi, Theodosi, et » Euristenes ». — « Strabo, Alfragano, Macrobi, Theodosi et Euris» tenes ». — Idem, tome IV, p. 335; mémoire de Ferdinand Colomb : « Ambrosio y Teodosio y Macrobio y Euristenes ».

Les essais d'un mesurage plus nouveau entrepris au IXe siècle par les ordres du khalyfe El-Mamoun (1), n'étaient pas non plus demeurés inconnus, mentionnés qu'ils étaient dans le petit traité de la Sphère, d'Ahhmed El-Ferghany que nous appelons vulgairement Al-Fragan (2), dont il circula de bonne heure une version latine.

Mais dans ces temps d'érudition confuse et peu sûre, il arrivait d'associer presque au hasard le nom d'Alfragan tantôt à ceux d'Eratosthènes et du trionyme Macrobe parmi les autorités qui estimaient à 700 stades la valeur du degré (3), tantôt à ceux de Marin (de Tyr) et de Ptolémée parmi les auteurs de l'évaluation à 500 stades; et à cette occasion, il ne sera pas hors de propos de citer sur ce point un passage de la lettre du

(1) Voir à ce sujet REINAUD, *Géographie d'Aboulféda*, tome I : *Introduction générale à la Géographie des Orientaux*, Paris 1848, in-4°; pp. CCLXVIII à CCLXXIII.

(2) Alfragan fut traduit en latin vers le milieu du XIIe siècle par le juif converti Jean de Luna, sévillan, dont la version fut imprimée à Ferrare dès 1493, et même en 1472 si l'on en croyait BARTOLOZZI (*Ricerche* p. 133); on a eu depuis une nouvelle traduction, de Jacques Christmann, imprimée à Francfort en 1590 (l'exemplaire que j'en possède a quelques notes de la main de Jérôme de la Lande et de celle de Delambre, à qui il a successivement appartenu) et en 1618; puis enfin celle de Golius, publiée en 1669.— Au chap. X (éd. de Christmann, p. 36) *De mensura ambitus terrestris :* « Deprehendimus uni » gradui cœlesti in terra respondere 56 milliaria et duas tertias unius » milliaris..... Si itaque multiplicamus gradum unum in totum circu- » lum, hoc est 360°, inveniemus circumferentiam terrestrem conti- » nere 20400 milliaria circiter ».

(3) Comme Jacques Ferrer en son parère de 1495, dans NAVARRETE, tome II, pp. 99 à 103.

8 juillet 1500 d'Améric Vespuce à Médicis, où il est dit : « Le motif pour lequel je compte 16 lieues et $\frac{2}{3}$ pour » chaque degré, c'est que selon Ptolémée et Alfragan » la terre a de tour 24 000 milles qui valent 6000 lieues, » lesquelles réparties en 360° donnent pour chaque » degré 16 lieues et $\frac{2}{3}$, résultat que j'ai confronté bien » des fois avec le point des pilotes, et que j'ai trouvé » exact et véritable » (1).

Il est certain toutefois que le tour de la terre à 24 000 milles n'était nullement conforme à l'évaluation de Ptolémée à 180 000 stades ; car la réduction devant s'opérer suivant le rapport fondamental de 8 stades par mille, les 180 000 stades de Ptolémée équivalaient en réalité à 22 500 milles (2) et non à 24 000 milles (3).

(1) Bandini, p. 72 : « La ragione perche io do 16 leghe e due terzi » per ogni grado (è) perche secondo Tolomeo e Alfagrano la terra volge » 24000 (miglia) che vagliono 6000 leghe, che ripartendole per 360 » gradi, avvenne a ciascun grado 16 leghe e due terzi : e questa » ragione la certificai molte volte col punto de' piloti, e la trovai vera » e buona ».

(2) Ferrer en 1495 (*ubi suprà*, pp. 101, 102) : « Tholomeus, octavo » libro de situ Orbis dicit, capitulo v, que la recta circumferencia de » la tierra por el equinoccio es 180 000 stadios á razon de 500 stadios » por grado, y contando 8 stadios por milla son 22 500 millas, que son » 5625 leguas á razon de 4 millas por legua á cuenta de Castilla ».

(3) Ces 24 000 milles, comptés en effet par divers auteurs arabes comme l'expression exacte des 180 000 stades de Ptolémée, ne peuvent provenir que d'un taux de réduction de 7 stades et 1/2 pour un mille : Gossellin (*Recherches sur le principe, les bases et l'évaluation des différents systèmes métriques*, à la fin du tome V de l'édition française de Strabon, p. 581, note 1) donne de ce fait une explication ingénieuse et plausible, à l'appui de laquelle on peut ajouter peut-être encore cette cause de confusion, que le système philétérien dans lequel existait

L'accord n'existait pas davantage avec l'évaluation résultant du mesurage arabe rapporté par Alfragan, car 56 milles et $\frac{2}{3}$ pour un degré produisent seulement 20 400 milles (1) pour le circuit terrestre. Il s'agit donc ici d'une évaluation tout autre, basée sur un calcul plus ou moins arbitraire, mais qui n'en fut pas moins adopté par divers cosmographes (2), probablement à cause de la rondeur du chiffre de 6000 lieues, plus commode et plus facile à retenir que les 5625 lieues répondant aux 180 000 stades de Ptolémée, ou les 5100 lieues qui résultaient de la mesure arabe. On vient de voir qu'Améric Vespuce appuyait de l'autorité de ses vérifications personnelles la justesse prétendue de ce taux de 16 lieues et $\frac{2}{3}$ pour la valeur du degré.

un semblable rapport du stade au mille, régnait aussi, avec le nom de système ptolémaïque, précisément dans l'empire des Ptolémées, où était la patrie du géographe Ptolémée. — Voir également, sur ce sujet, l'écrit cité plus haut, de M. Henri Martin, p. 73. — On ne peut admettre sans quelque réserve l'énonciation de M. Peschel, (dans l'article déjà cité de son journal *Das Ausland*, p. 750) que « Die Ptolemäischen Stadien wurden jedoch von sehr vielen Kosmographen im » Verhältniss von 7 1/2 : 1 auf Miglien.... reducirt ». Le résultat que les Arabes avaient probablement déduit de ce rapport était en effet adopté sans examen par divers cosmographes au commencement du XVI[e] siècle; mais non le rapport direct de 7 stades et 1/2 au mille.

(1) Ferdinand Colomb (dans Navarrete, *ubi suprà*, pp. 335-336) : « Tebit y Almeon y Alfragano en la diferencia 8ª.... todos dan á cada » grado 56 millas y dos tercios que constituyen 14 leguas y dos ter- » cios de milla; dó se infiere y concluye haber el mayor circulo del » esphera 5100 leguas ». — Voir ci-dessus p. 137 note 2, et ci-après p. 140 note 3.

(2) Enciso, *Suma de Geographia*, folio *a vij* : « Sabrás que todo el » mundo tiene en derredor 360 grados que montan seys mil leguas ».

L'évaluation arabe réelle à 56 milles et $\frac{2}{3}$ n'avait pas un moindre poids : Roger Bacon au XIII[e] siècle l'avait consignée dans son Grand OEuvre (1), où l'avait puisée à son tour Pierre d'Ailly pour son Image du Monde (2); et Christophe Colomb, lecteur assidu de ce dernier traité, avait annoté dans les marges ses propres vérifications à ce sujet. M. de Varnhagen a eu la bonne pensée de relever à Séville, dans la bibliothèque Colombienne, une de ces notes marginales, qu'il a publiée (3), et qui est ainsi conçue :

« Sachez que souvent, dans mes navigations au sud » de Lisbonne vers la Guinée, j'ai soigneusement relevé » la route suivant l'usage des pilotes et des mariniers,

(1) Roger Bacon, *Opus majus*, Londres 1733, in-folio; p. 142 : « Arcus iste terræ est 56 milliaria et duæ tertiæ unius milliaris ».

(2) *Ymago mundi* a d'no Petro de Ailliaco ep'o Cameracensi *descripta et ex pluribus auctoribus recollecta;* cap. X, De longitudine ac latitudine climatum : « Circuitum terræ..... aliqui mensurant per stadia..... » sed Alfraganus et aliqui alii alio modo mensurant per miliaria, et » dicunt quòd quilibet gradus circuitus terræ habet 56 miliaria et » duas tertias unius, et sic habet totus circuitus 20 400 miliaria quæ » valent 5100 leucas ».

(3) Varnhagen, *Vespuce et son premier voyage*, n° 15, note 1, et feuillet lithographié contenant le *Texte de trois notes attribuées à Christophe Colomb.* — Voir aussi *Historia do Brazil*, pp. 420-421, nota 2a. — Notre diligent confrère a confirmé, par l'examen comparatif des écritures, que l'annotation marginale signalée ici, au livre du cardinal d'Ailly conservé dans la bibliothèque Colombienne de Séville, est bien de la main de Christophe Colomb, ainsi qu'on le pouvait conclure d'une citation expresse de son fils (*Vita et fatti del Ammiraglio*, cap. IIII, p. 17) : « Et in un altro luogo dice (l'Ammiraglio) : Spesse volte navigando da Lisbona a Guinea diligentemente considerai che il grado » risponde nella terra a 56 miglia et duo terzi ».

» et que de plus j'ai pris la hauteur du soleil avec le quart-
» de-cercle et d'autres instruments, nombre de fois;
» et j'ai trouvé qu'il y avait accord avec Alfragan, c'est-
» à-dire qu'à chaque degré répondaient 56 milles et $\frac{2}{3}$,
» et que c'est par conséquent à cette mesure qu'il faut
» ajouter foi. Dès lors on peut donc dire que le tour de
» la terre sous l'équateur est de 20 400 milles; et c'est
» pareillement ce qu'a trouvé maître Joseph médecin
» et astrologue, et plusieurs autres spécialement à ce
» commis par le sérénissime roi de Portugal. Et cha-
» cun peut vérifier la même chose au moyen des cartes
» marines en mesurant, à l'ouest de Lisbonne, toute la
» terre du nord au sud en droite ligne, ce qui peut bien
» se faire en commençant en Angleterre ou en Irlande
» et allant droit au sud jusqu'en Guinée » (1).

Ce n'est pas tout : si les vérifications de Colomb confirmaient l'évaluation de 56 milles et $\frac{2}{3}$, si les vérifications de Vespuce appuyaient celle de 16 lieues et $\frac{2}{3}$, d'autres vérifications amenèrent bientôt un compte de 17 lieues et $\frac{1}{2}$,

(1) « Nota quòd sæpe navigando ex Ulixbona ad austrum in Guineam
» notavi cum diligentia viam ut solitum naucleris et marinariis, et præ-
» terea accepi altitudinem solis cum quadrante et aliis instrumentis
» plures vices, et inveni concordare cum Alfragano, videlicet respon-
» dere quemlibet gradum milliariis 56 2/3. Igitur ad hanc mensuram
» fidem adhibendam. Tunc igitur possumus dicere quòd circulus terræ
» sub arcu equinoctiali est 20 400 milliarium. Similiterque id invenit
» magister Josephus fisicus et astrologus et alii plures missi specialiter
» ad hoc per serenissimum regem Portugaliæ. Idque potest videre
» quisquam inventum per cartas navigationum mensurando de sep-
» tentrione in austrum per occasum Ulixbonæ omnem terram per li-
» neam rectam; quod benè potest incipiendo in Anglia aut Hibernia
» per lineam rectam ad austrum usque in Guineam ».

qui fut généralement adopté par les pilotes espagnols et portugais : André Pires, dont M. de Varnhagen a bien voulu nous citer quelques mots (1), dit expressément dans un autre endroit : « Prends garde de ne pas » donner au degré de latitude moins de 17 lieues et ½, » parce que cette navigation est exacte et véritable, » ainsi qu'elle a été vérifiée par moi André Pires, dans » la mer océane » (2).

M. de Varnhagen parle encore (3) d'une lieue de 15 au degré qu'il croit retrouver dans un passage d'Anghiera (4) dont il nous semble ne s'être pas rendu un compte bien complet ; il s'agit de la distance de Bornéo aux Moluques sous l'équateur, estimée à 175 lieues, que les marins espagnols comptaient pour 10 degrés : « Mais (s'écrie le noble milanais) comment s'y prennent-

(1) Varnhagen, *Examen*, n° 81, à la note.

(2) Manuscrit n° 7168 de la Bibliothèque impériale, folio 29 : « Avi- » sarte as que nõ des menos ao grao de norte he sull de 17 legoas he » meya porque esta naveguaçam he boa e verdadeira porque foi expe- » rimentada por mjm Amdre Pirez em o mar oucijano ».

(3) Varnhagen, *Examen*, n° 73.

(4) Ce passage appartient à la cinquième décade. — Nous n'avions, dans nos *Considérations* (pp. 220-221) marqué les dates de rédaction que pour les trois premières décades, composées du 13 novembre 1493 au 14 octobre 1516. Le cardinal Gilles de Viterbe, envoyé en 1518 en Espagne comme légat a latere, ayant renouvelé, au nom de Léon X, l'invitation de poursuivre cette intéressante histoire, Pierre Martyr rédigea en 1519 pour l'illustre pontife une quatrième décade à annexer aux trois précédentes déjà publiées. La rédaction de la cinquième, entreprise vers la fin de 1522 pour le pape Adrien VI, ne fut terminée qu'après la mort de celui-ci, et ce fut à Clément VII, qui lui avait succédé le 19 novembre 1523, que l'auteur en fit l'envoi. La

» ils pour un tel compte, c'est ce que je ne comprends
» pas. D'après les anciens philosophes, il faut pour un
» degré 60 milles italiens contenant chacun mille pas
» géométriques, et l'on reconnaît que la lieue contient,
» en mer quatre de ces milles, à terre trois : si donc
» nous faisons la réduction en lieues à la manière des
» marins espagnols, c'est 15 lieues que doit contenir
» chaque degré ; mais voilà qu'eux-mêmes, contraire
» ment à l'idée de tout le monde, énoncent que le degré
» contient 17 lieues et ½. Qu'ils s'entendent eux-mêmes,
» car pour moi je ne les comprends pas » (1).

sixième adressée à l'archevêque de Cosenza, Jean Rufo, est expressément datée du 14 juillet 1524. Anghiéra avait écrit sa septième décade dans les premiers mois de 1525, et ce fut au souverain de sa patrie le duc de Milan François-Marie Sforza Visconti qu'il la dédia, à la prière du secrétaire de ce prince, Camille Gilj, qui fut porteur du manuscrit. Presque en même temps arrivait à l'auteur un bref pontifical qui demandait la suite des récits déjà parvenus à Rome ; Anghiéra s'empressa d'obéir, et c'est ainsi que fut rédigée, dans la seconde moitié de l'année 1525, sa huitième et dernière décade.

(1) *De orbe novo* Petri martyris ab Angleria mediolanensis protonotarii Cæsaris senatoris *Decades* (*octo*), Alcalá 1530, in-folio (l'édition de Hakluyt, Paris 1587, in-8°, est plus incorrecte, notamment en ce passage); fol. lxxviij verso : « Ab harum insularum prospectu
» (Burnciæ videlicet et vicinarum) abesse tantoperè desideratas Maluchas insulas ad equinoctium leucas 175, gradus ipsi computant 10 :
» undè, quà figant ingenium in his computationibus non intelligo. Gradum prisci philosophi 60 milliaribus italis quæ 1000 passus dimensos
» includant singula constare volunt. Leucam isti dicunt milliaria ex
» illis continere 4 mari, terra veró 3. Si computationem leucarum sumpserimus nautarum hispanorum more, 15 continet quisque gradus leucas : ipsi verò contra omnium opinionem aiunt gradum continere
» leucas 17 cum 1/2. Intelligant ipsi se, quia illos ego non intelligo ».

Nous ne chercherons pas à discuter jusqu'à quel point la déduction d'Anghiera, qu'il faudrait compter pour un degré 15 lieues au lieu de 17 $\frac{1}{2}$, peut être prise pour le fait même d'une évaluation admise, et basée sur un chiffre de 60 milles qui aurait été attribué au degré par « les anciens philosophes » : nous avouons humblement notre ignorance à cet égard ; et il importe d'ailleurs assez peu à la discussion actuelle, qu'il y ait à relever une évaluation de plus ou de moins de la grandeur du degré terrestre.

Dans l'ordre des idées de M. de Varnhagen toutes ces évaluations reviennent à une même estime totale, et l'unité de mesure seule varie ; ainsi, d'après lui, les 56 milles et $\frac{2}{3}$ des Arabes aussi bien que les 16 lieues et $\frac{2}{3}$ de Vespuce, et les 17 lieues et $\frac{1}{2}$ d'André Pires, représentent exactement les 500 stades ou 62 milles et $\frac{1}{2}$ de Ptolémée. Le grand Colomb ne pensait pas de même, et il concluait du taux de 56 milles et $\frac{2}{3}$, auquel il donnait la préférence, que la grandeur de la terre était bien moindre qu'on ne l'avait jusqu'alors pensé et que ne le croyait le vulgaire (1) : 56 milles et $\frac{2}{3}$ faisaient donc le degré plus petit que celui de Ptolémée.

(1) Navarrete, tome I, p. 300 : « E el mundo es poco : el enjuto » de ello es seis partes, la séptima solamente cubierta de agua : ..... » Digo que el mundo no es tan grande como dice el vulgo, y que un » grado de la equinocial está 56 millas y 2/3; pero esto se tocará con » el dedo ». — Fern. Colombo, cap VI, p. 26 : « La quinta considera- » zione che facca più credere che quello spatio fosse picciolo, era l'opi- » nione d'Alfragano e de' seguaci suoi, che mette questa rotondità » della sfera assai minore che tutti gli altri auttori et cosmografi, non » attribuendo ad ogni grado di sfera più di 56 miglia et 2/3; per la

C'était le contraire pour les 17 lieues et $\frac{1}{2}$ ou 70 milles des marins portugais, qui dans l'esprit de notre savant confrère sont aussi parfaitement équivalents aux 62 $\frac{1}{2}$ de Ptolémée, tandis que les astronomes et les pilotes espagnols Ferdinand Colomb, Pierre Ruiz de Villegas, Jean Sébastien d'El Cano, et leurs collègues aux conférences de Badajoz (1), dans la séance du 31 mai 1524, représentent qu'à l'encontre de l'évaluation reçue, de 62 milles et $\frac{1}{2}$ pour le degré terrestre, « les Portugais, afin » de comprendre une plus grande étendue de terre en » un moindre nombre de degrés, ont depuis un certain » temps gradué leurs cartes à raison de 70 milles ou » 17 lieues et $\frac{1}{2}$ par degré, gagnant ainsi 7 milles et $\frac{1}{2}$ par » degré au profit de leur propre navigation » (2).

Les témoignages les plus explicites viennent donc confirmer les déductions que la saine logique devait

» quale opinione voleva egli (cioè l'Ammiraglio) che essendo picciola » tutta la sfera, per forza doveva esser picciolo quello spatio della terza » parte che Marino lasciava per isconosciuto ».

(1) Navarrete, tome IV, p. 368 : « Mayo 31, martes (en la puente » de Caya)..... D. Fernando Colon leyó el siguiente voto y parecer de » los diputados de Castilla..... Firman todos seis Colon, Duran, Salaya, » Villegas, Alcaraz, Cano ».

(2) Navarrete, tome IV, p. 352 : « Es cosa manifiesta entre cosmó- » grafos en el situar las tierras, y entre los astrólogos..... que cada » grado de la tierra corresponde á otro grado del cielo 62 millas é 1/2, » como parece por Tolomeo..... y los dichos Portugueses, para com- » prender mayor cantidad de tierra en menor número de grados, de » cierto tiempo á esta parte han graduado sus cartas á razon de » 70 millas por grado, dando 17 leguas é 1/2 por grado..... por manera » que comprenden mucha tierra en pocos grados, por cuanto en cada » grado por la dicha cuenta ganarian 7 millas y 1/2... » etc.

suffire à établir, à savoir, nous le répétons encore, que dans l'ignorance où l'on était de la grandeur réelle du degré, et des moyens pratiques d'en obtenir la mesure précise, on l'estimait conjecturalement d'une manière plus ou moins approximative, en se servant, pour l'exprimer, de l'unité itinéraire la plus usuelle, le stade, ou le mille de huit stades, ou la lieue marine de quatre milles. C'est donc une vraie fantasmagorie que cette diversité prétendue d'échelles et de modules qui, d'une seule et unique lieue usuelle, forme tout un assortiment de lieues distinctes, de 14 $\frac{1}{6}$ au degré, de 15 $\frac{5}{8}$ au degré, de 16 $\frac{2}{3}$ au degré, de 17 $\frac{1}{2}$ au degré, etc., etc., tandis qu'il n'y avait en réalité qu'une série de tâtonnements qui supposaient tour à tour au degré une grandeur de 15 lieues et $\frac{5}{8}$, de 14 lieues et $\frac{1}{6}$, de 16 lieues et $\frac{2}{3}$, enfin de 17 lieues et $\frac{1}{2}$.

M. de Varnhagen paraît ne s'être pas bien rendu compte de ces tâtonnements qui, depuis Aristote jusqu'aux Arabes et depuis les Arabes jusqu'à André Pires, oscillaient incertains au delà et en deçà de la vérité cherchée.

XV.

Notre savant confrère a de plus, à la pétition de principes qui vicie toute son argumentation, ajouté des erreurs matérielles qu'il reproche naïvement au consciencieux Navarrete (1) et à nous-même (2) de n'avoir pas partagées.

(1) Varnhagen, *Examen*, n° 50.

(2) Idem, *ibidem*, n° 81.

Dans la Somme de Géographie, ouvrage rare dont notre confrère a le bonheur de posséder un bel exemplaire (1), le bachelier Martin Fernandez de Enciso a employé, pour les considérations d'ensemble qui se rattachent aux théories générales sur la grandeur de la terre, l'évaluation vulgaire du degré, préconisée par Vespuce, à 16 lieues et $\frac{2}{3}$; mais pour les règles de pratique qu'il a aussi comprises dans son livre, Enciso a formellement adopté l'évaluation plus nouvellement admise par les pilotes, à 17 lieues et $\frac{1}{2}$.

Or, dans son Histoire de l'art nautique, Don Martin Fernandez de Navarrete (2) avait énoncé en conséquence qu'Enciso donnait au degré 17 lieues et $\frac{1}{2}$; M. de Varnhagen déclare cette assertion « contraire à la vérité, par rapport à la longitude » (3); et quant à nous-même, qui

(1) Le livre de Enciso, formant un mince volume de 76 feuillets petit in-folio, signés depuis *a* jusqu'à *h*, est un précieux document pour l'histoire de la Géographie et des découvertes, l'auteur ayant pris lui-même une part directe bien connue aux navigations et tentatives d'établissement de cette époque ; notre confrère M. de la Roquette en prépare une édition française dont on doit vivement désirer la publication prochaine.

(2) NAVARRETE, *Disertacion sobre la historia de la Náutica*, Madrid 1846, petit in-4° ; p. 142 : « Expone (Enciso) el método de tomar la » altura del norte y regirse por él, formando una rosa náutica con los » 32 vientos, y expresando el número de leguas que se anda por cada » grado, segun el ángulo que la linea del rumbo forma con el meri- » diano ; cuenta el valor del grado por 17 1/2 leguas, y deduce tam- » bien la distancia del apartamiento del meridiano en cada ángulo ó » rumbo que se forma desviandose de él ».

(3) VARNHAGEN, *Examen*, n° 50. — Tout considérable qu'est encore le reproche ainsi formulé, nous sommes heureux de le retrouver déjà moins absolu de moitié que la première expression dont il était resté dans nos souvenirs une trace si vive.

avions pour notre part cité aussi l'autorité de Enciso (1) au sujet de l'évaluation du degré à 17 lieues et $\frac{1}{2}$, notre docte confrère juge superflu de s'arrêter à démontrer comment celui qu'il appelle son *savant critique* « s'est » abusé sur la manière dont on comptait les latitudes, » pour justifier ce qu'il veut prouver à propos des lon- » gitudes, quand on sait que quelques auteurs (notam- » ment Enciso) ont appliqué le degré de 17 lieues et $\frac{1}{2}$ » à la latitude avant que de l'admettre pour la longi- » tude » (2).

Notre confrère s'est imaginé que Enciso, tout en comptant 17 lieues et $\frac{1}{2}$ pour le degré de latitude, aurait maintenu le degré de longitude à 16 lieues et $\frac{2}{3}$. Nous regrettons d'autant plus que M. de Varnhagen ne se soit point arrêté à développer ses idées à ce sujet, qu'une première difficulté se présente à nous pour en bien comprendre la portée. S'il entend, ainsi qu'il paraît l'avoir admis fondamentalement dans tout le cours de son Examen, que les lieues de 17 $\frac{1}{2}$ au degré sont différentes des lieues de 16 $\frac{2}{3}$ au degré, de telle sorte que 17 $\frac{1}{2}$ des premières égalent 16 $\frac{2}{3}$ des secondes, le degré de longitude équatoriale sera égal au degré de latitude, et son observation sur l'inégalité prétendue des latitudes et des longitudes de Enciso se trouvera tomber d'elle-même. Pour que l'inégalité qu'il suppose existe dans l'esprit de notre docte confrère, il faut qu'elle résulte pour lui de la différence dans le nombre de lieues d'une même espèce comptées dans un sens et dans l'autre, ce qui démentirait sa thèse de la diversité des lieues.

(1) *Considérations géographiques*, pp. 101, 102, et la note.

(2) Varnhagen, *Examen*, n° 81, et la note.

Mais sans nous arrêter à ces embarras préliminaires, Enciso lui-même répondra d'une manière péremptoire pour nous et pour Navarrete, en faisant justice de cette inégalité fantastique, dans la double condition alternative du degré de 16 lieues et $\frac{2}{3}$ suivant les anciennes théories, ou du degré de 17 lieues et $\frac{1}{2}$ suivant la pratique nouvelle.

Au feuillet qui porte la signature *a vij*, le géographe espagnol, exposant avec une sorte de redondance la parfaite sphéricité de la terre, continue ainsi en propres termes : « Et par ceci tu peux voir bien clairement que » la terre est ronde, et qu'elle est égale en longitude et » latitude, puisque, de même qu'elle a 360° le long du » méridien qui passe par les pôles et coupe l'équateur » en deux parties, ce qui s'appelle latitude, de même » elle a aussi 360° le long de l'équateur, ce qui s'appelle longitude ; et comme chaque degré est évalué à 16 lieues et $\frac{1}{2}$ et $\frac{1}{6}$ de chemin, tu sauras que le » monde en son entier a de tour 360° se montant à » 6000 lieues » (1).

Cette égalité mutuelle des degrés de grand cercle dans le sens des latitudes en même temps que des longitudes, ainsi explicitement énoncée avec l'évaluation

(1) « E por aquí puedes ver muy claro que el mundo es redondo y » que es igual en longitud et latitud, porque assi como el mundo tiene » 360° por la via del diametro que passa por los polos et corta á la » equinocial por dos partes á que llaman latitud, assi tiene otros 360° » por la equinocial, á que llaman longitud. E porque cadaun grado » está tassado en 16 leguas é media é un sesmo de camino, sabrás » que todo el mundo tiene en derredor 360° que montan seys mil » leguas ».

du degré à 16 lieues et $\frac{2}{3}$, n'est pas moins certainement établie avec l'évaluation à 17 lieues et $\frac{1}{2}$.

Au revers du feuillet *b vij*, ainsi que nous l'avions signalé (1), au-dessous de la rose de 32 vents figurée dans son livre, Enciso a donné en lieues la longueur de la route à courir sur chaque aire de vent pour s'élever d'un degré en latitude, et il a eu soin de marquer en même temps la quantité en longitude dont on se sera éloigné du méridien de départ ; si bien que la valeur d'un degré en longitude doit naturellement se trouver exprimée en correlation avec la route par la diagonale exacte, ou le rumb de 45°, c'est-à-dire le 4e quart du compas. Or voici comment s'exprime le géographe espagnol à ce sujet (2) :

« Pour prendre la hauteur du nord et te régler là-
» dessus, tu sauras qu'en t'élevant d'un degré dans la
» direction nord et sud, ce degré vaut 17 lieues et $\frac{1}{2}$ de
» chemin, et c'est là l'intervalle que tu auras parcouru ».

Sautons à pieds joints par-dessus le compte de la route par le 1er, le 2e, et le 3e quart, pour arriver immédiatement à la route par le 4e quart :

(1) *Considérations géographiques*, p. 102, à la note.

(2) Para tomar el altura del norte et regirte por él, has de saber que
» alçándosete el norte por la linea de norte-sur 1°, que vale aquel
» grado 17 leguas et 1/2 de camino, et tantas avras andado. — Item
» si andas por la 1 quarta, relieva por grado 17 leguas y 3/4, y apár-
» taste de la linea derecha 3 leguas et 1/2 por grado. — Item por las
» 2 quartas relieva por grado 19 leguas y 1/6 et apártaste de la linea
» derecha 7 leguas y 1/2. — Item por las 3 quartas relieva por grado
» 21 leguas et 1/3, et apartaysos de la linea derecha 11 leguas et 5/6.
» — Item por las 4 quartas relieva por grado 24 leguas et 3/4, y
» apartays os de la linea derecha 17 leguas y 1/2 ».

« Item (si tu vas) par le 4e quart, compte pour le » degré (de hauteur) 24 lieues et $\frac{3}{4}$ (de chemin), et tu te » seras écarté (en longitude) de la ligne droite (ou mé- » ridien de départ) de 17 lieues et $\frac{1}{2}$ ».

Nous aimons à penser qu'après avoir vérifié l'exactitude de nos citations M. de Varnhagen s'empressera de reconnaître que nous avions eu la précaution de lire et de méditer les textes auxquels nous nous référions, que Navarrete avait fait de même, et que s'il y a quelque part une assertion contraire à la vérité, ce n'est du côté ni de Navarrete ni de nous.

SECTION DEUXIÈME.

Valeur absolue de la lieue nautique.

XVI.

Convaincus désormais que la valeur précise de la lieue usuelle des cosmographes et des marins de l'époque des découvertes ne pouvait sans aberration être déduite de l'évaluation conjecturale du degré terrestre, il faut bien en revenir à l'étude des éléments itinéraires qui ont directement servi, comme il était naturel, à la former.

Ici M. de Varnhagen a introduit dans la discussion quelques éléments nouveaux qui demandent examen : d'abord (1) une lieue portugaise ancienne de 3000 grandes brasses, puis (2) une lieue commune d'Espagne de

(1) Varnhagen, *Examen*, nos 64 et 80.
(2) Idem, *ibidem*, n° 80.

8000 vares espagnoles (1) équivalant à 3039,65 grandes brasses portugaises, la grande brasse étant de 10 palmes légaux ou d'étalon, de *craveira* comme disent les Portugais, qui étendent aussi quelquefois cette désignation à la grande brasse, pour laquelle ils ont toutefois une autre désignation caractéristique, ainsi que nous le dirons tout à l'heure.

Notre confrère évalue cette brasse à 2 mètres 2 décimètres, suivant l'indication approximative du major d'artillerie Barreiros (2), quelque peu plus forte que celle de 2m 173717, donnée dans la Métrologie universelle de Palaiseau (3), l'un des guides de Barreiros, et d'où résulte une lieue de 6521 mètres. Cependant, même avec le taux un peu forcé de 22 décimètres pour la brasse, les 370 lieues ne vaudraient que 2 442 000 mètres, au lieu de 2 464 200 mètres que compte le savant brésilien, ce qui supposerait une lieue de 6660 mètres et une brasse de 2m,22.

Mais, sans nous arrêter à ces vétilles, allons au fond des choses. Qu'est-ce que cette lieue portugaise de

(1) PAUCTON, *Métrologie*, Paris 1780, in-4°; p. 790 : « Espagne, » lieue itinéraire depuis 1766 : valeur en lieues horaires 1.200 ». — Comme il donne en lieues horaires 0.750 pour la valeur de la lieue juridique (de 5000 vares), il est bien évident que la lieue de 1766 est celle de 8000 vares.

(2) BARREIROS, *Memoria sobre pesos e medidas de Portugal, Espanha, Inglaterra e França, que se empregão nos trabalhos do corpo de Engenheiros e da arma de artilharia*, Lisbonne 1838, petit in-4°; p. 20.

(3) PALAISEAU, *Métrologie universelle ancienne et moderne*, Bordeaux 1816, in-4°; p. 109 : « Portugal : le palmo vaut (en mètres 0.2173717 ».

3000 grandes brasses ? Pimentel (1) nous apprend que c'est uniquement la lieue *d'arpentage* du Brésil, contenant 3000 brasses *d'architecte* de 10 palmes légaux chacune, tandis que la brasse usitée dans la navigation est de 8 palmes; aussi ajoute-t-il, et nous partageons son avis, qu'il faut laisser aux municipalités du Brésil leurs usages, et ne pas penser à les transporter dans la navigation (2).

Une remarque nécessaire, d'ailleurs, à ce sujet, c'est que la lieue agraire de 3000 brasses d'architecte est essentiellement une lieue terrestre ; et s'il est, dans les témoignages du temps, une particularité bien mise en relief, c'est la distinction fondamentale de la lieue terrestre de trois milles itinéraires, et de la lieue nautique de quatre milles (3).

Mais ici se présente, en faveur des idées de notre confrère, une coïncidence spécieuse entre la valeur des

(1) Manoel Pimentel, *Arte de Navegar*, Lisbonne 1762, in-folio; p. 4 : « Brazas de 10 palmos de que usão os arquitectos..... Brazas » de 8 palmos de que se usa na navegação..... — No Brazil para as » medições das terras está estabelecido dar a cada legua 3000 brazas, » ou 30 000 palmos, de que resultaria no grão pouco mas de 16 le- » guas; mas deixando ás cameras do Brazil o seu estilo, he melhor » para o uso da navegação dar a cada grão..... » etc.

(2) Cassini (*Comparaison des mesures itinéraires*, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, année 1702, p. 15) disait de même : « Les » mesures itinéraires sont quelquefois différentes de celles dont on se » sert dans le commerce et de celles dont on se sert dans l'architec- » ture. On tombe dans de grandes erreurs quand on les emploie indif- » féremment dans la Géographie ».

(3) Voir à ce sujet les textes que nous avons cités dans nos *Considérations*, pp. 96 et 97.

3000 brasses de 10 palmes légaux et celle de 4000 pas de 5 pieds, ou de 7 palmes et $\frac{1}{2}$, à un palme et demi par pied. On pourrait d'ailleurs trouver plausible que ce fût précisément la lieue nautique que les colons portugais venus par mer au Brésil y auraient impatronisée (1). De plus, comme nous savons aujourd'hui que le degré de grand cercle terrestre vaut en moyenne 111 224 mètres, d'où se pourrait déduire, au compte de 16 $\frac{2}{3}$, une lieue de 6673 mètres, il en résulterait que la lieue brésilienne de 6521 mètres suivant notre supputation, et mieux encore la lieue de M. de Varnhagen, de 6660 mètres, (un peu forcée il est vrai, tout à la fois par le choix de l'élément radical et par les vicissitudes du calcul) offrirait une approximation suffisante pour mériter quelque attention.

Toutefois, ne nous laissons pas décevoir par ce concours d'apparences médiocrement consistantes. Que la lieue d'arpentage de 3000 brasses d'architecte, importée au Brésil par les concessionnaires portugais de 1534, représente en même temps 4000 pas, et qu'elle pût répondre sous ce rapport à une lieue nautique de quatre milles ; il en résulterait tout au plus que la chancellerie portugaise aurait admis une telle lieue en 1534 ; et le savant historien qui se récrie contre l'anachronisme (2) dès qu'il voit allégués, même dans une passagère hypothèse (3), des éléments concordants de 1519 à 1529, pour l'interprétation du traité de Tordesillas de 1494,

(1) Varnhagen, *Examen*, nº 64.

(2) Idem, *ibidem*, nº 69.

(3) Voir nos *Considérations*, pp. 93, 94.

il ne voudrait certainement pas, lui si scrupuleux en matière de chronologie, interpréter à son tour ce même traité de 1494 par des éléments de 1534 !

Il faudrait donc retrouver, dans cette lieue agraire de 1534, une lieue nautique antérieure. Or précisément nous venons de noter que la valeur (plus ou moins exacte) de cette lieue brésilienne se rapproche de celle que procurerait aujourd'hui le calcul de 16 lieues et $\frac{2}{3}$ au degré, et nous trouvons dès 1500 un témoignage formel de Vespuce déclarant que tel était d'après ses propres vérifications le rapport de la lieue nautique au degré (1). Mais par malheur pour ces ingénieuses déductions, nous avons à notre tour le moyen de contrôler les vérifications de Vespuce, car il nous a donné un compte de 280 de ses lieues pour une distance bien connue de 12° 12′ de grand cercle (2), et cela fait ressortir sa lieue de 16 $\frac{2}{3}$ au degré, non aux 6660 mètres de M. de Varnhagen, ni à rien qui y ressemble, mais bien à 4846 mètres à peu près. Notre docte confrère rencontre donc, de ce côté encore, l'autorité des faits contre ses suppositions.

Ainsi que nous le disions tout à l'heure, on nous a reproché de commettre un anachronisme pour avoir tenté l'explication des idées espagnoles et portugaises de 1494 par les idées espagnoles et portugaises de 1519, spécialement discutées en 1524, consacrées diplomatiquement en 1529, et qui se sont ultérieurement perpé-

(1) Voir ci-dessus p. 138, la note 1.

(2) Voir ci-dessus p. 65, les notes 1 et 3.

tuées, à savoir, que la mesure du degré terrestre répondait à 17 $\frac{1}{2}$ lieues nautiques. Il est vrai que l'on a courtoisement ajouté que nous nous trompions en bonne compagnie (1). Eh bien! par égard au moins pour cette bonne compagnie, meilleure encore et plus nombreuse qu'on ne croit, il nous semble convenable de rétablir quelque peu sur ce point la rectitude des idées et des expressions.

De quoi s'agit-il en effet? De la valeur effective de la lieue énoncée comme unité de mesure dans la clause du traité de Tordesillas qui porte la démarcation hispano-portugaise à 370 lieues dans l'ouest des îles du cap Verd.

Mettant à l'écart la pétition de principes au moyen de laquelle on prétend tirer la lieue connue du degré inconnu, nous ferons remarquer que cette lieue énoncée dans le traité de 1494, et qui était, personne ne le conteste, la lieue nautique usuelle d'alors, a dû persister naturellement dans les habitudes des marins, comme persistent en général les institutions nées de l'habitude. Or cette même lieue, dont se servait Colomb en se persuadant, sur la foi d'une indication venue des Arabes, que 14 $\frac{1}{6}$ suffiraient pour remplir la mesure d'un degré terrestre (2); cette même lieue dont se servait Vespuce (3) en estimant qu'un degré en pourrait bien contenir 16 $\frac{2}{3}$; cette même lieue, les pilotes espagnols et portugais (qui l'employaient journellement et

(1) Varnhagen, *Examen*, nº 72.
(2) Voir ci-dessus p. 141, à la note.
(3) Voir ci-dessus p. 138, la note 1.

qui journellement la comparaient, dans l'estime de leurs routes, avec les hauteurs solaires accusées par leurs instruments progressivement mieux construits et maniés avec plus d'habileté) ces pilotes reconnurent qu'il en faudrait bien 17 ½ pour répondre à la grandeur d'un degré (1); et cela avant 1519, car Magellan (2) calcule ses degrés sur cette base en 1519; même avant 1517, car Enciso dans sa Somme de Géographie, dont la rédaction est de cette époque au plus tard (3), donne sur cette base la loi de réduction des routes pour tous les rumbs du quadrant (4).

Évidemment c'est bien la lieue de 1494 à laquelle se rapportent les énonciations de Christophe Colomb, d'Améric Vespuce, d'Enciso, de Magellan, puis celles de Ferdinand Colomb et de ses collègues (5) aux conférences de 1524 ; et comme dans le traité de Saragosse de 1529, contenant cession des Moluques avec référence au traité de Tordesillas, mention expresse est faite de la base d'évaluation du degré de grand cercle à 17 ½ de ces mêmes lieues (6), il faut nécessairement

(1) Voir ci-dessus p. 142, la note 2.

(2) Voir nos *Considérations*, p. 94, note 2.

(3) Le privilége est daté du 5 septembre 1518; et il est certain d'ailleurs que Enciso ne connaissait pas, à l'époque de sa rédaction, la navigation de Fernandez de Córdoba au Yucatan en 1517.

(4) Voir ci-dessus p. 150 note 2.

(5) Voir ci-dessus p. 145 note 2.

(6) Navarrete, tome IV, pp. 389 à 406 : *Capitulacion hecha en Zaragoza* (*á* 22 *de abril* 1529) *sobre la transaccion y venta de las islas del Maluco*, p. 392 : « Por virtud de las capitulaciones que fueron fechas..... » acerca de la demarcacion del mar Océano » — et p. 402 : « Que las » capitulaciones fechas entre los dichos Católicos reyes D. Fernando y

admettre que les négociateurs de 1529 entendaient bien déterminer ainsi la grandeur du degré en fonction de la lieue mentionnée par les négociateurs de 1494. L'anachronisme, si anachronisme il y a quelque part, ne se trouve donc nullement ni dans nos énonciations ni dans celles de tout le cortége d'écrivains renommés qu'on nous fait l'honneur de nous associer; et si quelqu'un s'est trompé dans cette question, ce n'est ni eux, ni nous.

XVII.

Revenons à notre objet principal, la détermination de la valeur de la lieue par ses éléments formatifs. Notre confrère (1) veut bien reconnaître avec nous qu'elle se composait de quatre milles, chacun de huit stades; car il se laisse convaincre sur ce dernier point par l'autorité d'Isidore de Séville, laquelle, pour le dire en passant, est, avec sa date du VII[e] siècle, ou bien moderne ou bien ancienne pour une question qui se débattait aux XV[e] et XVI[e] siècles sur des bases remontant explicitement à Ptolémée et jusqu'à Eratosthènes.

» doña Isabel, y el rey D. Juan el segundo de Portugal, sobre la de-
» marcacion del mar Océano queden firmes y valederas en todo y por
» todo como en ellas es contenido y declarado.....» — P. 394 : « Han
» por echada una linea de polo á polo, conviene á saber del norte al
» sur, por un semi circulo que diste de Maluco al N. E. tomando la
» cuarta del E., 19° á que corresponden 17° escasos en la equinocial,
» en que montan 297 leguas y 1/2 mas á oriente de las islas de Ma-
» luco, dando 17 leguas y 1/2 por grado equinocial, » etc.

(1) VARNHAGEN, *Examen*, n° 78.

Mais notre confrère se refuse à croire que ces milles et ces stades fussent les mêmes que ceux de l'antiquité; il conteste d'ailleurs que les mesures romaines eussent une valeur identique en Espagne et en Italie (1) : il en prend à témoin les échantillons du pied romain découverts jusqu'à ce jour et qui varient entre eux de quelques millimètres, et encore les résultats divers obtenus par les mesurages plus ou moins précis opérés sur quelques points entre des bornes milliaires; moyens approximatifs et insuffisants, il le dit avec raison. Mais un adepte des sciences mathématiques comme notre confrère connaît trop bien les lois du calcul des probabilités pour s'étonner de la confiance accordée aux moyennes déduites d'observations multipliées, ni de l'exactitude relative des résultats ainsi obtenus : et il sait bien que la valeur du pied romain conclue du mesurage d'un seul mille itinéraire, a des chances d'exactitude cinq mille fois plus assurées que celles d'un seul échantillon isolé.

Comment dès lors vient-il opposer, à la moyenne conclue de l'ensemble des mesurages connus de distances milliaires, un minimum fourni par un mesurage isolé (2), dont il sait bien que nous avions nous-même tenu compte? Tout en laissant entrevoir notre propension à préférer le chiffre rond de 1480 mètres (3) pour le mille, à cause de sa proportion exacte avec le stade de 185 mètres, nous avons préféré de fait le taux de

(1) Varnhagen, *Examen*, nº 79.

(2) Idem, *ibidem*, nº 79, à la note.

(3) Voir nos *Considérations*, p. 98, note 1.

1481 mètres, pour nous conformer aux résultats qui dans l'état actuel des choses paraissent le mieux vérifiés (1), et pour faire d'ailleurs les conditions plus larges à la cause adverse. Notre contradicteur a-t-il aussi l'intention de nous faire la partie plus belle en citant le mesurage spécial des marais Pontins (2), qui n'a donné guère plus de 1471 mètres ? Non sans doute, puisqu'il prétend rejeter et le stade grec et le mille romain, sans s'apercevoir qu'il contredit ainsi tous les témoignages contemporains.

Dès 1495 Jacques Ferrer explique, spécialement dans la question du mode pratique à employer pour la démarcation effective, que la correlation des lieues avec le degré terrestre déterminé en stades par les anciens, soit à 700 stades par Eratosthènes, soit à 500 stades par Ptolémée, doit être calculée à raison de huit stades pour un mille et quatre milles pour une lieue (3) ; c'est donc incontestablement du stade grec, du mille romain et de la lieue marine castillane qu'il s'agit dans « L'avis » et parère de messire Jacques Ferrer touchant la capitulation entre les rois Catholiques et le roi de Portugal » ; et l'argumentation la plus habile ne saurait détruire ce fait fondamental, confirmé d'une manière non moins explicite par Ferdinand Colomb (4) dans sa

(1) Voir nos *Considérations*, p. 97, note 3.

(2) VARNHAGEN, *Examen*, n° 79, à la note.

(3) NAVARRETE, tome II, p. 101, 102 : « 180 000 stadios..... contando 8 stadios por milla..... á razon de 4 millas por legua á cuenta de Castilla ». — « 252 000 stadios á razon de 8 stadios por milla... y á 4 millas por legua ».

(4) NAVARRETE, tome IV, pp. 335 à 338. — Cette note, insérée par

note du 9 avril 1524, par les pilotes Duran, Cabot et Jean Vespuce (1) dans leur parère du 15 avril, puis encore par les astronomes et pilotes Ferdinand Colomb, Duran, Zalaya, Ruiz de Villegas, Alcaraz, et Sébastien d'El Cano (2) dans leur mémoire du 31 mai suivant, savoir : que la lieue marine castillane et portugaise qui a servi à la stipulation des 370 lieues à compter à l'ouest des îles du cap Verd pour la démarcation mutuelle des domaines des deux couronnes suivant le traité de Tordesillas du 7 juin 1494, répond précisément à quatre milles romains, chacun de huit stades grecs : si bien que l'on objecta aux Portugais qui faisaient le degré de 70 milles ou 17 lieues et $\frac{1}{2}$, qu'ils ajoutaient ainsi 7 milles et $\frac{1}{2}$ à chaque degré de Ptolémée (3).

Or comme le degré terrestre, tel qu'il est déterminé de nos jours (4), contient un peu plus de 75 milles romains, l'évaluation portugaise à 70 de ces milles était d'un 15e au-dessous de la réalité ; celle de Vespuce à

Ferdinand Colomb dans son parère du 13 avril, y est dite (p. 334) avoir été remise « el sábado próximo passado » ; or le samedi qui a précédé le 13 avril 1524 était précisément le 9 du même mois.

(1) Navarrete, tome IV, p. 339 à 341.

(2) Navarrete, tome IV, pp. 343 à 355. — La date de cet important mémoire, dont lecture fut donnée par Ferdinand Colomb, et sur lequel furent closes les conférences, est déterminée par le protocole de ces conférences (*ibidem*, p. 368), dont Muñoz avait fait l'analyse résumée qu'a publiée Navarrete.

(3) Navarrete, tome IV, p. 352 : « En cada grado por la dicha » cuenta ganarían 7 millas y 1/2 ».

(4) Saigey (*Physique du Globe*, tome II, p. 86-87) a donné le tableau des résultats effectifs obtenus au moyen des mesurages exécutés par les géomètres des diverses nations de l'Europe savante, et (pp. 89 à

66 milles et $\frac{2}{3}$ était en erreur d'un 9e ; celle de Ptolémée à 62 milles et $\frac{1}{2}$ restait trop courte d'un 6e ; et enfin celle de Colomb à 56 milles et $\frac{2}{3}$, tels qu'il les comptait, était de près d'un quart inférieure à l'estime vraie ; aussi jugeait-il que les terres de l'Ancien Monde occupaient un beaucoup plus grand espace relatif, et qu'il ne restait plus qu'un intervalle bien moindre à parcourir pour en achever le tour : heureuse illusion qui nous a valu la découverte du Nouveau Monde.

La relation du second voyage de Colomb, écrite par le docteur Diègue Alvarez Chanca, médecin de l'expédition (1), nous fournit un moyen de vérification directe de la valeur effective des lieues de route d'après l'estime des pilotes. Partis de l'île de Fer des Canaries le 13 octobre 1493, on arriva en vingt jours, le 3 novembre, un dimanche, devant l'île qu'on appela pour cette raison la Dominique : « Les pilotes de l'escadre » comptaient ce jour-là, depuis l'île de Fer jusqu'à la » première terre que nous vîmes, près de huit cents » lieues, d'autres sept cent quatre-vingts, en sorte que » la différence n'était pas grande » (2). — Le chiffre

92) celui des valeurs moyennes, de degré en degré, tant en longitude qu'en latitude : on y voit que le degré moyen du méridien est de 111 131 mètres, et le degré moyen de l'équateur de 111 317 mètres, d'où se conclut une moyenne générale du degré de grand cercle, à 111 224 mètres. Les 75 milles romains de 1481 mètres ne produisent que 111 075 mètres.

(1) Navarrete, tome I, pp. 198 à 224.

(2) *Ibidem*, p. 200 : « Contaron aquel día los pilotos del Armada, » desde la isla de Fierro hasta la primera tierra que vimos, unas ochocientas leguas, otros setecientas é ochenta, de manera que la difencia no era mucha ».

d'estime à 780 lieues, que nous préférons comme plus précis, étant comparé à la distance réelle aujourd'hui connue, de 41° 38′ de grand cercle, soit 4 628 031 mètres, fait ressortir la lieue effective à 5933 mètres ; résultat que l'on peut considérer comme une confirmation des plus remarquables de la valeur que nous avions conclue à 5924 mètres en prenant pour base la mesure moyenne du mille romain.

Ce mille, dont la mesure légale était constatée de fait par les bornes milliaires érigées le long des grandes routes de l'Espagne, et sur lesquelles les archéologues ont relevé les noms impériaux d'Auguste et de Trajan (1); ce mille romain, empreint en quelque sorte sur le sol, il s'était naturalisé même dans le langage vulgaire, sous la forme de *migero* dérivée de *milliare*, si bien qu'au XIIIe siècle le roi de Castille Alphonse le Sage énonce en ses *Partidas* que la lieue légale équivaut à trois *migeros* (2), ainsi qu'en a fait dès longtemps la remarque Jérôme Zurita (3), le célèbre commentateur de l'Itinéraire des provinces de l'empire romain. Et son compa-

(1) ZURITA, *Commentarius emendationum in Antonini Augusti Itinerarium*, Cologne 1600, in-8°; pp. 170 à 172 : « Infinita enim vestigia innumerabilium lapidum munitarum eo (Trajano videlicet) imperatore viarum extant ».

(2) *Las siete Partidas* del Sabio Rey Don ALFONSO el nono, Lyon 1550, in-folio; part. II, tit. XVI, ley iij, fol. 38 : « Otrossi mandaron que ssí un ome onrrado matasse á otro á *tres migeros* de derredor del lugar dó el Rey fuesse, *que es una legua*, que muriesse por ello ».

(3) ZURITA, *ubi suprà*, p. 169 : « Sed et ad Alfonsi Castellæ regis tempora .... milliariorum nomen ex ipsis columnis desumptum in vulgus vernaculo vocabulo dimanavit : *migeriis* enim quos vocat, id

triote Louis Nuñez, dans son *Hispania*, discutant quelques distances de villes anciennes mesurées en milles romains, les rapproche des distances modernes comptées en grandes lieues de son temps, qui se trouvent répondre exactement chacune à quatre milles romains (1).

En résumé, nous persistons, sauf meilleur avis, à nous croire autorisé à maintenir que les lieues du traité de 1494, quelle qu'ait pu être la divergence ultérieure des opinions sur le taux de leur conversion en degrés de grand cercle quand il fut question de les marquer sur la sphère terrestre, étaient le module effectif, l'unité itinéraire, en usage parmi les marins, répondant aux anciennes mesures grecques et romaines dans des proportions déterminées, et se traduisant de nos jours par une valeur très approximative de 5924 mètres.

» est *milliariis*, haud secùs atque *leugis* spatiorum dimensiones desi-
» gnare illa sæcula in Hispania consuevere ».

(1) Lud. Nonii medici *Hispania, sive populorum, urbium, insularum ac fluminum in ea accuratior descriptio*, Anvers 1607, in-8°; cap. xxxiii, p. 115 : « Competit passuum numerus Antonini a Myrtili Pacem Ju-
» liam usque, M. P. xxxvi, cum novem leucis quæ Mertola Bejam nu-
» merantur ». — Cap. lxxiii, pp. 227-228 : « Antoninus Compluto
» Arriacam xxii M. P. distare dicit, quæ v cum dimidia leucas confi-
» ciunt..... æquari distantiam quam Arriaca usque Cessatam Antoni-
» nus numerat, cum ea quam Guadalajara Hitam usque (ea enim Ces-
» sata est) xxiv M. P. sex leucis respondent ». — Comp. Mariana, *de Ponderibus et Mensuris*, Mayence 1605, in-8°; cap. xxi, p. 110. — Item, Édouard Bernard, *de Mensuris et Ponderibus*, Oxford 1688, in-8°; lib. III, §§ 34, 35, pp. 243, 244 : « Leuca maritima Hispanorum,
» imo terrestris leuca Lud. Nonii..... 4 milliaria italica ».

SECTION TROISIÈME.

Ligne de démarcation.

XVIII.

Nous devons maintenir également que la ligne de démarcation tracée dans les conditions d'exactitude relative que permet l'état actuel de la science sous le double rapport des mesures géodésiques et des configurations géographiques, doit passer par le méridien de 20° 36′ à l'ouest de la pointe occidentale de Saint-Antoine du cap Verd, ou, plus minutieusement, (car notre scrupuleux confrère suppose (1) qu'en donnant ce chiffre de 20° 36′ son *savant critique* « doit s'être trompé dans les opérations arithmétiques »), nous dirons tout au long pour cette fois 20° 35′ 35″ 57, sauf à préférer d'ailleurs, dans ces calculs approximatifs où l'excès de précision nous semble un peu voisin du ridicule, surtout en matière de longitudes, notre première énonciation de 20° 36′, exacte à 24″ 43 près : et cette *démarcation résultant du calcul exact* (car il faut bien l'appeler par son nom) répondant à 48° 21′ à l'ouest de Paris, coupe le Brésil, comme nous l'avions dit, sur la côte nord à cinquante lieues dans l'est de Pará, entre le Gurupy et le Turyuaçu, et sur la côte sud entre Ubatuba et Santos (2).

(1) VARNHAGEN, *Examen*, n° 80, 3e alinéa.

(2) *Considérations géographiques sur l'histoire du Brésil*, pp. 97 à 99.

Notre confrère s'est montré fort chatouilleux (1) à l'endroit de la légende par laquelle nous avons désigné, sur notre petite Esquisse graphique du Brésil, la ligne de démarcation qu'il avait supposée à trois lieues et demie dans l'*ouest* de Pará (2). Cette ligne, il en avait calculé la longitude de 370 lieues à l'ouest des îles du cap Verd, à raison, dit-il, de 16 lieues $\frac{2}{3}$ au degré équatorial, ce qui produit 22° 12′ de grand cercle, et 23° 15′ sous le parallèle de 17° 5′ de latitude. Or dans ce calcul il y a substitution hasardée, à la valeur itinéraire réelle, d'une valeur arbitraire conclue d'un rapport hypothétique de la lieue au degré, sous l'empire de cette regrettable pétition de principes qui subordonne le connu à l'inconnu, la lieue au degré avant que le degré eût été mesuré. Cette ligne est donc le résultat d'une véritable *supposition*, puisque l'hypothèse a remplacé le fait dans les données prises pour base du calcul ; et nulle acception désobligeante ne saurait s'attacher à ce mot, qui caractérise simplement avec justesse la nature de l'indication à laquelle nous l'avons appliquée.

Outre les deux lignes qui indiquent, sur notre Esquisse graphique du Brésil, les déterminations purement spéculatives de la démarcation hispano-portugaise, d'une

(1) Varnhagen, *Examen*, nos 67 et 69.

(2) *Historia do Brazil*, p. 9, et *Notas e Provas*, pp. 421-422 : « Na » extensaõ das leguas..... se deviam entender de 16 2/3 ao gráo .... » e estando a ponta..... de Santo Antão en 17° 5′ de lat. N. achamos..... » que a linha meridiana rigurosamente calculada viria a ser a que » cortasse a ilha de Marajò desde 10′ 34″ (ou proximamente tres le- » guas e meia maritimas) a loeste do Pará ».

part suivant le calcul exact des données les mieux assurées, et d'autre part suivant le calcul des données arbitraires qui constituent la supposition ou l'hypothèse de M. de Varnhagen ; nous y avons marqué aussi diverses autres déterminations : entre les deux précédentes celle de Magellan, à l'est extrême celle de Sébastien Cabot, à l'ouest extrême celle de Jean Teixeira ; puis encore deux autres, lesquelles ont eu le malheur d'encourir le blâme de notre docte et savant confrère (1), qui avait même un blâme éventuel tout prêt pour une troisième ligne que nous n'avons pas donnée.

Peut-être toutefois ne sommes-nous pas tout à fait aussi coupable qu'il se l'imagine, et nous nous permettrons d'en appeler, de sa sentence un peu hâtive, à lui-même mieux éclairé.

Il s'agit en premier lieu de la ligne que nous avons signalée par cette désignation : *Calcul espagnol de* 1681. Notre confrère y a rattaché une circonstance aggravante, qui remonterait à 1524 : « Il ne s'arrêtera point dans son texte, dit-il, (se contentant de le faire dans une note), à relever une inexactitude qui nous serait échappée (2) quand nous avons pensé qu'en 1524 on fût d'accord d'admettre la réduction des 370 lieues à 22° 13', et quand nous avons assigné dans notre carte une fausse position à la ligne qui résulte du calcul convenu en 1681, attendu que cette ligne devrait se placer entre celle de Magellan et celle de notre confrère ».

(1) Varnhagen, *Examen*, n° 82, et la note.

(2) *Considérations géographiques*, p. 93.

La note est d'une admirable netteté : « D'abord (y » est-il dit) les commissaires portugais ne convinrent » de rien ; et pour ce qui regarde les Castillans, en » employant les lieues de 17 ½ au degré, qui les fa- » vorisaient davantage, ils admirent que c'était 22° et » presque 9 milles. Ce ne fut qu'en 1681 que les cosmo- » graphes des deux côtés s'accordèrent sur une même » mesure, qui fut celle de 22° 13′ à compter de l'île » Saint-Nicolas ».

Si rien ne nous abuse, il nous semble qu'il y a, dans cette correction infligée à notre inexactitude supposée, plus d'une assertion d'une exactitude fort douteuse. Nous avions simplement énoncé que la valeur effective de la lieue, moins opiniatrément contestée que la plupart des autres points en discussion entre les deux puissances contendantes, était reconnue de part et d'autre, aux conférences de 1524 aussi bien qu'à celles de 1681, devoir être comptée sur le pied de 17 ½ au degré équatorial ; nous référant (1), pour le rapprochement des opinions lors des conférences de 1524, à des citations puisées dans les documents officiels relatifs à ces conférences (2) ; et pour celles de 1681, à l'histoire spéciale qu'en ont faite les deux capitaines de vaisseau Juan et Ulloa ; ajoutant ici que le parallèle de Saint-Antoine étant *alors* supposé à 18° N., les 22° 13′ comptés de commun accord pour 370 lieues sur ce parallèle représentent une distance égale à 21° 8′ de grand cercle, ce qui revient précisément à 17 lieues et ½ par degré (3).

(1) *Considérations géographiques*, p. 93, note 2.

(2) Voir ces citations, *ibidem*, p. 101 note 2, et p. 102 note 1.

(3) *Considérations*, p. 94, à la fin de la note de la page précédente.

Puisque cet accord des opinions de 1524 sur le rapport de la lieue au degré est révoqué en doute, nous sommes forcé de rappeler deux faits que l'on paraît avoir perdus de vue : c'est, d'une part (1) que « les Portugais depuis un certain temps déjà avaient gradué » leurs cartes à raison de 70 milles par degré, donnant » 17 lieues et ½ au degré, et calculant lesdites lieues à » raison de quatre milles par lieue, comme le démon- » traient les échelles de milles de toutes les susdites » cartes » ; et d'autre part (2) que les pilotes castillans reconnaissaient de leur côté « qu'ils auraient à en venir » à ce que pratiquaient communément les mariniers, » tant en Portugal qu'en Castille, de faire correspondre » à chaque degré du ciel 17 lieues et ½ ».

Il nous semblerait difficile de justifier l'énonciation d'un fait par des témoignages plus explicites. Outre le tort de les avoir oubliés, il y a de plus inadvertance à énoncer, à l'égard des Castillans, que l'évaluation du degré à 17 lieues et ½ *les favorisait davantage* (3). Les Castillans au contraire se plaignaient que les Portugais eussent par ce moyen raccourci de plus de 43 degrés la protension des longitudes orientales de Ptolémée, de manière à rapprocher les Moluques de ce côté, et les faire entrer ainsi dans leur lot (4) : il y a donc, ici en-

(1) NAVARRETE, tome IV, p. 352. — Voir nos *Considérations*, p. 101 note 2.

(2) NAVARRETE, tome IV, p. 349. — Voir nos *Considérations*, p. 102, à la note.

(3) VARNHAGEN, *Examen*, n° 82, au commencement de la note.

(4) NAVARRETE, tome IV, p. 352 : « En cada grado por la dicha » cuenta ganarían 7 millas y 1/2, las cuales multiplicadas por 360° ha-

core, oubli des témoignages explicites contenus sur ce point dans les documents officiels de 1524.

Quant aux conférences de 1681, M. de Varnhagen veut bien reconnaître qu'il y avait accord sur la mesure de 22° 13′ pour représenter les 370 lieues de Tordesillas (1); mais nous avions énoncé qu'il s'agissait ici du parallèle de Saint-Antoine du cap Verd, et l'on nous corrige en disant que c'était à compter de l'île Saint-Nicolas. — Nous croyons qu'on s'abuse : deux systèmes étaient alors en présence quant au point de départ des 370 lieues (2); le calcul portugais, qui s'appuyait sur l'île de Saint-Antoine dont on supposait la latitude à 18° N., produisait en effet 22° 13′ pour la réduction des 370 lieues sous ce parallèle ; mais le calcul espagnol, qui voulait se baser sur le milieu de l'île Saint-Nicolas, dont la latitude était alors supposée à 16° 36′ N., donnait

» con 2700 millas, de que se constituyen 675 leguas marítimas que » serían 43° de Tolomeo y 12 millas y 1/2; la mayor parte de los » cuales acortan e cuentan de menos en la dicha su navegacion ».

(1) Voir nos *Considérations*, p. 94, aux notes, où ce chiffre de 22°13′ est exactement imprimé, tandis que des accidents typographiques réitérés l'ont fautivement reproduit, ou plutôt transformé, à la p. 107 en 28° 13′, puis à la p. 108 en 20° 13′, et enfin à la page 272 encore en 20° 13′.— A cette même page 94, les 22 degrés de Magellan, correctement énoncés trois fois, sont, à la quatrième fois (avant-dernière ligne de la note 2) fautivement transformés en 20°. — Ces inadvertances typographiques s'aperçoivent et se corrigent mentalement à première vue par le lecteur instruit.

(2) Juan et Ulloa, *Meridiano de demarcacion*, p. 52 : « Se resolvió de comun acuerdo hacer dos medidas, la una empezando desde » el centro ó medianía de la isla de San Nicolás, y la otra del bordo » occidental de la isla de San Antonio ».

seulement 22° 5′ pour la réduction des 370 lieues (1).

La double démarcation, portugaise d'une part, espagnole de l'autre, ainsi éventuellement préparée aux conférences de 1681, fut appliquée, avec les rectifications nécessaires, aux nouvelles déterminations géographiques obtenues par les observations des astronomes, dans le mémoire spécial publié sur cette question en 1749 par les académiciens Juan et Ulloa : la position de Saint-Antoine fixée alors à 17° 40′ N. et 26° 56′ O. de Paris, produisit 22° 14′ pour la réduction des 370 lieues (2), et la ligne de démarcation portugaise alla passer en conséquence par 49° 10′ O. de Paris, à plus de 36 lieues dans l'est de Pará ; la position de Saint-Nicolas, fixée en même temps à 17° 2′ N. et 25° 37′ O. de Paris, donna 22° 9′ pour la réduction des 370 lieues (3), et la ligne de démarcation espagnole vint aboutir à 47° 46′ O. de Paris, près de 65 lieues dans l'est de Pará.

(1) Juan et Ulloa, *ibidem*, p. 53 : « Los cosmógraphos castellanos... » determinaron que por el paralelo de la isla de San Nicolás, que » creyeron estar en 16° 36′ de latitud, componían las 370 leguas » 22° 5′ ; — y por el de la isla de San Antonio, considerando su altura » de polo de 18°, venían á ser las mismas leguas 22° 13′ ; y. ... en » esto concordaron los cosmógraphos portugueses ».

(2) Juan et Ulloa, *ibidem*, pp. 79-80 : « Empezando á contar las » 370 leguas desde el bordo occidental de la isla de San Antonio .... » quedan 1° 50′ que el meridiano de demarcacion cae al oriente de » la misma ciudad del Gran Pará..... » etc.

(3) Juan et Ulloa, *ibidem*, pp. 78-79 : « Empezando por el (punto) » de la medianía de la isla de San Nicolás..... quedan 3° 14′, y de » esta cantidad al oriente de la ciudad del Gran Pará debe caer el me- » ridiano de demarcacion, cortando aquella costa que del Pará se » estiende al oriente, por el cabo de Cumá ».

Les deux lignes sont graphiquement tracées d'après ces calculs sur la grande carte de Jean de la Cruz Cano y Olmedilla ; et c'est l'une d'elles que nous avons marquée aussi sur notre petite Esquisse, avec cette désignation caractéristique : *Calcul espagnol de* 1681. Peut-être aura-t-on par inadvertance cru lire *calcul portugais ;* dans tous les cas, on nous permettra sans doute de ne pas accepter, sur ce chapitre, un reproche d'inexactitude, que nous nous abstiendrons courtoisement, pour notre part, de renvoyer.

XIX.

Dans cette avalanche de critiques un peu précipitées (1), on ajoute aussitôt que sur notre carte « sont » marquées d'une manière indue, non-seulement cette » ligne convenue de 1681, mais encore celle du cosmo- » graphe Diègue Ribero, qui dans l'original est beau- » coup plus à l'ouest ».

Nous avons lieu de penser que l'on n'a pas fait une suffisante étude de cette carte de Ribero (2) que Sprengel eut la bonne pensée de joindre à sa traduction de l'Histoire du Nouveau Monde, de Muñoz. Nous n'ose-

(1) Varnhagen, *Examen*, n° 82.

(2) *Charte von America aus der ältesten noch unedirten Weltcharte des Diego Ribero Cosmograph Karls V, vom Jahr* 1529 *ausgehoben und nach dem handschriftlichen Originale in gleicher Grösse gezeichnet* von F. L. Gussefeld.—Elle est l'objet d'un mémoire spécial de Sprengel, formant un appendice à la fin du volume, et qui a aussi été publié séparément sous ce titre : *Ueber J. Ribero's älteste Weltcharte*, Weimar 1795, in-8°. — Une autre carte officielle espagnole, antérieure de deux ans, existe aussi dans la Bibliothèque de Weimar ; elle a été

rions entamer ici un examen raisonné de tous les détails de la côte brésilienne qui y sont figurés, en la comparant aux autres monuments cartographiques propres à en éclaircir les obscurités, à en résoudre les incertitudes; cette tâche se compliquerait de la discussion nécessaire d'autres séries d'obscurités et d'incertitudes, nous pourrions dire d'erreurs, qui entachent diverses cartes fort répandues et qui ont eu un grand renom. Mais du moins une indication rapide nous est permise, et suffira pour mettre en relief le point le plus important, et justifier la manière dont nous avons rapporté sur notre Esquisse le trajet de la ligne de démarcation coïncidant, sur la carte du cosmographe espagnol, avec le méridien auquel il a attribué le chiffre zéro.

L'application flottante du nom de Maragnan tantôt au fleuve qui a conservé cette dénomination, tantôt à celui qui a pris le nom d'Amazone, a été pour les cartographes d'Europe qui n'avaient pas visité ces parages, la source d'une grande confusion dans l'emploi des renseignements qui avaient de part ou d'autre ce même nom pour repère ; les uns, comme Mercator et Ortelz, transportant à l'ouest de l'Amazone ce qu'il fallait placer seulement à l'ouest du Maragnan sans franchir l'Amazone; d'autres au contraire, et Ribero est de ceux-ci, transportant sur les bords du Maragnan des désignations qui paraissent appartenir spécialement à l'Amazone.

l'objet d'une notice particulière du baron de Lindenau, insérée dans la *Monatliche Correspondenz* du baron de Zach, tome XXII, Gotha 1810, in-8°; pp. 342 à 382. — Ces deux cartes sont aussi particulièrement signalées par Humboldt, tome II, pp. 184 à 186, en note.

Or, parmi les cartes qui ont une autorité plus grande à cause des connaissances locales pratiquement recueillies par leurs auteurs, nous avons, après celle de Jean de la Cosa de 1500, muette sur le détail qui nous occupe, celle de Sébastien Cabot de 1544, où sont distinctement figurés l'Amazone et le Maragnan, avec la nomenclature des principaux accidents de la côte intermédiaire; et il suffit d'y comparer cette partie de la carte de Ribero de 1529, pour ne conserver aucun doute sur la correspondance mutuelle des points sur lesquels sont respectivement inscrits de part et d'autre les noms que nous mettons parallèlement en regard dans le petit tableau ci-après, où l'on voit la *Furna grande* de Ribero répondre incontestablement, comme nous l'avions indiqué, au fleuve des Amazones, représenté dans tout son développement sur la carte de Cabot. La désignation, contre la rive gauche du Maragnan, d'une *côte de Paricura vue de loin*, que Pinçon avait exclusivement indiquée sur la rive gauche de l'Amazone, nous paraît être le seul déplacement qu'ait causé, sur la carte de Ribero, la confusion du nom de Maragnan appliqué concurremment aux deux fleuves qui débouchaient à la mer en ces parages par deux grands estuaires semés d'îles.

Carte de Ribero 1529.	Carte de Cabot 1544.
Trinidad	Treuidad
Rio Salado	Rio de Sal...
Rio de Canoas	Rio Canoas
Monte Espesso	
Rio Dulce	Rio Dulce
Tierra llana	Tierra llana
Punta baxa	Playa
Rio de la Barca	Rio de la Barca
Arecifes	Rio de Pracel
Rio Verde	Rio Verde
Rio Salado	
Arboledas	Playa
Rio Baxo	Rio Baxo!
Aldea	Aldea Queina
Cabo Blanco	
Furna	Furna
Montañas	Montagnas
Rio Baxo	
Rio de la Buelta	Rio de Vicentianes
Aldea	
Furna grande	Rio de las Amazonas
Cabo Blanco	Cabo Blanco
Costa de Lagos	Rio de Arecifes
Arboledo	Arboledo
Rio de Pascua	Rio de Pesqua
Costa de Paricura vista de lexos	
Marañon	Maragnon

Outre la correspondance des nomenclatures, il faut considérer aussi celle des latitudes, et la configuration générale des côtes ; il faut tenir compte, enfin, des réalités historiques, et ne leur préférer point les écarts de la fantaisie. Par tous ces motifs, qui ont bien, ce nous semble, quelque droit à notre attention, nous persistons à penser que la manière dont nous avons rapporté sur notre petite Esquisse la détermination de la carte

de Ribero, était la seule manière *non indue* de l'y faire figurer.

XX.

Après le blâme formellement prononcé, avec assez peu de justesse comme on jugera peut-être que nous l'avons suffisamment établi, contre les lignes de démarcation indiquées sur notre Esquisse, nous avons encore à subir un blâme éventuel (1) pour « *une troisième ligne mal placée* que l'on y aurait eue, si nous ne nous étions pas abstenu d'y faire figurer celle d'Enciso d'après notre interprétation ».

Cette interprétation (2), qui s'était bornée à rapporter les propres paroles d'Enciso en preuve de ce qu'il indiquait la démarcation hispano-portugaise « *entre el » rio Marañó..... y entre la mar Dulce* » — « c'est-à-dire (avions-nous ajouté) entre le fleuve de Maragnan et celui des Amazones », — cette interprétation a été contredite d'une manière très absolue par notre docte confrère (3), qui déclare « incontestable que le géographe » espagnol fait passer (la démarcation) par l'île de Ma- » rajó dans l'embouchure de l'Amazone », nous reprochant d'avoir « pris le Marañon d'Enciso pour le Ma- » ragnan actuel, tandis que Enciso lui-même (c'est maintenant l'interprétation de M. de Varnhagen) n'ap- » pliquait le nom de Marañon qu'à la rivière actuelle

(1) Varnhagen, *Examen*, n° 82.

(2) Voir nos *Considérations*, p. 99, note 2.

(3) Varnhagen, *Examen*, n° 65.

» du Pará, car il dit que c'était une rivière située à
» 25 lieues à l'est de la *mer Douce*, c'est-à-dire de
» l'Amazone » : ce dont nous nous serions convaincu si nous n'avions pas « interrompu la citation justement
» au point où Enciso s'expliquait encore mieux ».

Nous croyons avoir déjà montré que nous avions pris soin en général, et à l'égard de Enciso en particulier (1), de lire complétement et de méditer les textes dont nous nous bornions à rapporter les parties les plus essentielles et les plus significatives : ainsi en avait-il été dans le cas actuel; et nous avions soigneusement écarté, pour une citation qui d'ailleurs était simplement occasionnelle et passagère, une pierre d'achoppement, que nous avions remarquée dans un autre endroit où Enciso parlait des mêmes lieux, et à laquelle on est précisément venu se heurter.

Maintenant qu'on nous provoque à un examen direct des notions géographiques exposées par Enciso sur ce point, nous ne déserterons pas la lice, et nous aborderons carrément la question dans son entier.

Voici d'abord, intégralement, le passage dans la citation duquel on a trouvé que nous nous étions arrêté trop tôt.

« Comme Votre Altesse s'est partagé le monde avec
» le roi de Portugal, et que la limite où commence le
» partage est à 370 lieues au couchant de l'île de Fogo,
» lesquelles vont aboutir à la terre ferme des Indes
» entre le fleuve Maragnan qui est au sud-ouest de l'île de
» Fogo en inclinant un peu vers le quart du sud (d'une
» part), et la Mer Douce (d'autre part), Votre Altesse
» saura que depuis cette limite voisine de la Mer Douce

(1) Voir ci-dessus § XV, pp. 149 à 151.

» où commence le partage conformément au traité, jus-
» qu'à Malacá, il y a 2770 lieues; puis à 200 lieues au
» delà de Malacá aboutit la limite du lot du roi de Por-
» tugal, et à cette limite extrême est l'embouchure du
» Gange, où commence le lot de Votre Altesse ». (1)

Il ne nous paraît pas que la mention du partage occidental entre le Maragnan d'une part et la Mer Douce ou fleuve des Amazones d'autre part, reçoive, quant à la détermination de son véritable emplacement, aucune clarté nouvelle du complément de phrase qui vient à la suite ; et la désignation du méridien occidental de démarcation par son voisinage relatif à l'égard de la Mer Douce, en opposition avec le méridien oriental situé à 200 lieues à l'ouest de Malaca, aux bouches du Gange, n'a rien de caractéristique quant à la mesure de ce voisinage.

Mais notre confrère, qui veut transformer le Maragnan en la rivière de Pará, et distinguer celle-ci de la Mer Douce, relève l'indication comme très significative,

(1) Enciso, *Suma de Geographia*, fol. *a vij* : « E porque Vuestra
» Alteza tiene fecha particion del Universo con el Rey de Portogal, y
» el límite de dó comiença la particion está trezientas et setenta leguas
» al poniente de la isla del Fuego, las quales van á dar en la tierra firme
» de las Indias entre el rio Marañon que está al sudueste de la isla del
» Fuego et algo inclinado á la quarta del sur, y entre la Mar Dulce ; ha
» de saber Vuestra Alteza que desde este límite que está acerca de la
» Mar Dulce á dó comienca la particion segun la capitulacion, fasta á
» Melaca ay dos mil et setecientas et setenta leguas; et passado de Me-
» laca dozientas leguas se acaba el límite de lo del Rey de Portugal, et
» al fin deste límite está la boca del rio Ganjes, y en la boca del Ganjes
» comiença lo de Vuestra Alteza ».

afin de justifier le rapprochement par trop immédiat qu'il a en vue. Un second texte de Enciso lui-même, examiné de plus près que ne l'a fait notre docte confrère, nous paraît devoir résoudre la question.

Seulement, il faut que nous fassions une réserve préalable relativement à l'incongruité de quelques énonciations numériques, résultant évidemment de la confusion réciproque de certains chiffres qui dans les manuscrits et les imprimés de cette époque ont une grande ressemblance mutuelle (1), notamment le 2 et le 7 : M. de Varnhagen, qui lui-même a relevé des erreurs typographiques dans quelques chiffres de Enciso (2), se montrera à coup sûr disposé à reconnaître que là où nous voyons le Maragnan indiqué par une latitude de 7° et $\frac{1}{2}$, l'erreur est manifeste ; et il est remarquable que les affinités paléographiques nous indiquent la restitution la plus plausible en 2° et $\frac{1}{2}$, qui convient parfaitement à la latitude réelle du fleuve Maragnan.

Notre confrère n'admettra peut-être pas aussi aisément, en ce qui concerne la distance entre le Maragnan et la Mer Douce, que le chiffre de 25 lieues dont il

(1) Peu importe, il est à peine besoin de le remarquer, que ces chiffres soient traduits en toutes lettres dans les exemplaires où nous les trouvons rapportés : il est évident que les nombres ainsi énoncés offrent simplement en pareil cas une lecture erronée des chiffres équivoques à l'égard desquels aura eu lieu la confusion. — Une confusion de cette espèce, précisément du 2 avec le 7, se rencontre dans l'énonciation du nombre de 21 jours au lieu de 71 dans la lettre de Colomb à Santangel du 4 mars 1493 (NAVARRETE, tome I, p. 167), comme l'a fait observer HUMBOLDT, tome V, p. 201.

(2) VARNHAGEN, *Examen*, n° 64, note 1.

argüe est pareillement erroné; mais en tenant compte de toutes les autres conditions topographiques nettement exposées par Enciso, on est forcément amené à reconnaître aussi qu'il y a erreur certaine dans ce chiffre, et dès lors la même loi de correction milite pour le restituer plausiblement en 75 lieues, qui conviennent parfaitement, la chose est digne de remarque, à la distance réelle entre le Maragnan et l'Amazone.

Sous le bénéfice de cette observation préliminaire, nous rapporterons ici, dans ses parties essentielles, le second passage de la géographie d'Enciso dont M. de Varnhagen n'a allégué qu'un bout de phrase isolé, et qui ne nous paraît laisser aucun doute sur ce que l'auteur entendait en réalité par le fleuve Maragnan et par la Mer Douce.

« Depuis le cap de Saint-Augustin (dit-il) on compte » 300 lieues jusqu'au fleuve Maragnan, qui est à l'ouest » par 7° ½ (*lisez* 2° ½); c'est une grande rivière ayant » plus de 15 lieues de large..... mais du côté du levant » il y a des bas-fonds, tandis que du côté du couchant » le fleuve est profond et présente une bonne entrée. » Depuis ce fleuve Maragnan jusqu'au fleuve qu'on » nomme la Mer Douce, il y a 25 (*lisez* 75) lieues. Ce- » lui-ci a 60 lieues de large à son embouchure, et roule » une telle masse d'eau, qu'elle s'avance à plus de » 20 lieues dans la mer sans se mêler à l'eau salée » (1) etc.

(1) Enciso, *Suma de Geographia*, fol. *g vij* verso : « Desde el cabo » de Sancto Agostin fasta al rio Marañon ay trezientas leguas : está Ma- » rañon al oeste en siete grados y medio. Es grande rio que tiene mas » de quinze leguas de ancho..... Pero acerca del rio están unos baxos

L'entrée de 15 lieues de largeur, avec les bas-fonds tristement célèbres qui en occupent la partie orientale, et le passage sûr et profond à l'ouest, cela ne peut évidemment convenir qu'au Maragnan, et nullement à la rivière de Pará, dont la largeur est moindre, et qui, loin d'offrir un chenal profond du côté du couchant, y est bordée par les bancs de Maguari. Même en supposant possible d'appliquer à la rivière de Pará ce qu'Enciso dit du Maragnan, ayant à compter ensuite 25 lieues entre celle-ci et la Mer Douce, il resterait à se demander comment on pourrait trouver, après ces 25 lieues, 60 lieues encore pour l'embouchure de la Mer Douce ? Évidemment ces soixante lieues de largeur n'ont d'application possible qu'à la condition de comprendre dans leur ensemble toutes les bouches de l'Amazone.

La ligne de démarcation que Enciso a déclaré couper la côte américaine entre le fleuve Maragnan et la Mer Douce, ne serait donc pas trop *mal placée* sur notre Esquisse du Brésil, si nous l'y eussions tracée d'après notre interprétation, entre le Maragnan actuel et la rivière de Pará.

» à la parte del oriente, y por la parte del poniente es el rio hondo y
» tiene buena entrada. Desde este rio Marañon fasta el rio á que dicen
» la Mar Dulce ay veynte et cinco leguas. Este rio tiene sesenta leguas
» de ancho en la boca y trae tanta agua que entra mas de veynte leguas
» en la mar que no se buelve con la salada ».

Conclusion.

XXI.

Nous croyons avoir épuisé la liste des points de l'histoire géographique du Nouveau Monde à la discussion réitérée desquels nous avaient provoqué les dénégations opposées par un ingénieux confrère aux résultats de l'examen que nous en avions précédemment fait. Et nous avons confiance en la rectitude des conclusions auxquelles nous a itérativement conduit cette vérification nouvelle, dépouillée de tout intérêt, de toute préoccupation, de toute pensée autre que la recherche de la vérité : nos convictions sont sorties plus robustes de l'épreuve, toujours utile, de la contradiction.

Il nous semble mieux établi que jamais, que la priorité d'exploration du Nouveau Continent appartient sans conteste à Colomb, malgré l'injure faite à sa mémoire par le caprice de la renommée, qui y a inscrit indélébilement le nom d'Améric Vespuce.

Le navigateur florentin fit son premier voyage vers les terres transatlantiques parmi les compagnons subalternes d'Alphonse de Hojeda, dans cette expédition de 1499 qui partie d'Europe au mois de mai, abordait vers Surinam, suivait la côte à l'ouest jusqu'au delà du cap de la Vela, et arrivait à Saint-Domingue au commencement de septembre.

Se séparant hâtivement de son commandant, sans doute en la compagnie du pilote Barthélemi Roldan,

Vespuce rentrait avec celui-ci en Espagne le 15 octobre, pour s'embarquer avec lui de nouveau au mois de décembre de la même année sur l'expédition de Lepe, qui dans une exploration rapide alla doubler le cap Saint-Augustin vers le sud, reprit au nord le long de la côte jusqu'au delà de Pária, et se trouvait de retour à Séville au mois de juin 1500, s'y préparant à un autre voyage prochain.

Après avoir, sur de pressantes sollicitations portugaises, quitté furtivement l'Espagne, peut-être avec Lepe, qui mourut en Portugal, Vespuce ayant fait en 1501 et 1503, au compte du roi Emmanuel, toujours en sous-ordre, deux expéditions sur les côtes brésiliennes, retourna en 1505 au service de l'Espagne, pour laquelle il accomplit en 1507, en compagnie de Jean de la Cosa, dans le sud-ouest de Saint-Domingue, une nouvelle exploration des côtes de la terre ferme, pendant que Pinçon et Solis reconnaissaient les côtes du Yucatan.

Telle est la seule part raisonnable qu'il nous paraisse possible de faire plausiblement à Vespuce dans l'histoire des découvertes transatlantiques. Avant lui Vincent Pinçon avait découvert le cap Saint-Augustin, dont l'identité ne peut être contestée; et jamais le nom de ce dernier navigateur ne fut donné à l'Oyapoc actuel, dont il est constaté que la dénomination espagnole était celle de Rio de Canoas.

Plus que jamais aussi il nous semble inébranlablement établi que la mesure itinéraire employée par les navigateurs de ce temps-là pour l'estime de leurs routes,

était la lieue nautique de quatre milles romains, tels que les marins en ont longtemps encore conservé l'usage dans la Méditerranée ; c'est en lieues et en milles de cette espèce qu'ils évaluaient la grandeur du degré terrestre, en se rapprochant de plus en plus, dans leurs tâtonnements successifs, d'une exactitude relative formulée à son dernier terme par le taux de 70 milles ou 17 lieues et $\frac{1}{2}$, inférieur encore d'un quinzième à la vérité aujourd'hui reconnue.

C'est en ces mêmes lieues que le traité de Tordesillas de 1494 avait stipulé la distance où devait être tracée, à l'ouest des îles du cap Verd, la démarcation mutuelle des domaines océaniques de l'Espagne et du Portugal ; et l'application exacte de cette mesure aux configurations géographiques déterminées par la science moderne, fixe définitivement l'emplacement de cette ligne fameuse à cinquante lieues dans l'est de la ville actuelle de Pará.

Là, dans nos convictions, est la vérité. Heureux si l'amour ardent que nous professons pour elle nous avait assez bien inspiré pour que notre réfutation des arguments contraires ait assuré son triomphe dans l'esprit des savants confrères en qui nous aimons à reconnaître nos meilleurs juges.

Paris, juillet 1858.

TABLE DES MATIÈRES

Note préliminaire.. 1

PREMIÈRE PARTIE : **Voyages de Vespuce.**

SECTION PREMIÈRE : État de la question.

I. — Système nouveau.. 7
II. — Documents originaux diversement appréciés.......... 12

SECTION DEUXIÈME : Premier voyage.

ART. PREMIER : *Discussion chronologique.*

III. — Alibi de Vespuce ; présence de Colomb.............. 18
IV. — Confusion avec un voyage de 1507.................. 27
V. — Les cartes contemporaines......................... 41
VI. — Autres arguments.................................. 55

ART. DEUXIÈME : *Théâtre d'exploration.*

VII. — Élimination des éléments étrangers............... 58
VIII. — Propre récit de Vespuce.......................... 64
IX. — Concordances avec le récit de Hojeda.............. 73

SECTION TROISIÈME : Deuxième voyage.

X. — Ce ne peut être celui de Hojeda...................... 83
XI. — C'est celui de Lepe................................. 95
XII. — Découverte du cap Saint-Augustin.................. 110
XIII. — Équivoques d'argumentation....................... 117

DEUXIÈME PARTIE : Mesures itinéraires.

SECTION PREMIÈRE : Rapport de la lieue au degré.

XIV. — Pétition de principes dans l'évaluation............. 130
XV. — Erreur de fait à l'égard du témoignage de Enciso..... 146

SECTION DEUXIÈME : Valeur absolue de la lieue nautique.

XVI. — La lieue mentionnée dans les traités était la lieue nautique usuelle................................ 151
XVII. — Elle valait quatre milles romains................ 158

SECTION TROISIÈME : Démarcation effective.

XVIII. — Calcul espagnol de 1681........................ 165
XIX. — Démarcation de Ribero........................... 172
XX. — Démarcation de Enciso............................ 176

Conclusion.

XXI.. 181

AUTRES OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

ESSAIS HISTORIQUES sur le Bigorre, accompagnés de remarques critiques, de pièces justificatives, de notices chronologiques et généalogiques (avec une carte du Bigorre); 2 vol. in-8°. Bagnères, 1823.

NOTICE sur l'apparition nouvelle d'un prophète musulman en Afrique; br. in-8°. Paris, 1829.

RÉPONSE aux objections élevées en Angleterre contre l'authenticité du voyage de Caillié à Ten-Boktoue (avec le fac-simile d'un dessin du voyageur et un plan de Ten-Boktoue esquissé sous sa dictée); br. in-8°. Paris, 1830.

EXAMEN et rectification des positions déterminées astronomiquement en Afrique par Mungo Park, Mémoire lu à l'Académie des sciences; br. in-8°. Paris, 1834.

ÉTUDES de géographie critique sur une partie de l'Afrique septentrionale (avec une carte); 1 vol. in-8°. Paris, 1836.

ESQUISSE générale de l'Afrique; aspect et constitution physique, histoire naturelle, ethnologie, linguistique, état social, histoire, explorations et géographie; 1 vol. grand in-18 sur jésus. Paris, 1837.

NOTICE des travaux de la Société de géographie de Paris, et du progrès des sciences géographiques pendant l'année 1836; br. in-8°. Paris, 1837.

ANALYSE géographique du voyage de René Caillié chez les Maures de Berakna en 1824 et 1825 (avec une carte); br. in-8°. Paris, 1838.

RELATION des Mongols ou Tartares, par le frère Jean du Plan de Carpin, de l'ordre des frères Mineurs, légat du saint-siége apostolique, nonce en Tartarie pendant les années 1245, 1246, 1247, et archevêque d'Antivari; première édition complète publiée d'après les manuscrits de Leyde, de Paris et de Londres, et précédée d'une Notice sur les anciens voyages de Tartarie en général, et sur celui de Jean du Plan de Carpin en particulier (avec une carte de l'Asie centrale au XIII[e] siècle, et un fac-simile de manuscrits); 1 vol. in-4°. Paris, 1838.

RELATION des voyages de Sævulf à Jérusalem et en Terre-Sainte pendant les années 1102 et 1103, publiée pour la première fois d'après un manuscrit de Cambridge; br. in-4°. Paris, 1838.

ABD-EL-KADER et sa nouvelle capitale (avec un plan du site de Têqdemt); br. in-8°. Paris, 1840.

ANALYSE géographique d'un voyage au lac Paniéfoul et au pays de Yolof en 1839 (avec une carte). — Note sur quelques itinéraires de l'Afrique septentrionale. — Note sur les documents recueillis jusqu'à ce jour pour l'étude de la langue berbère, et sur divers manuscrits anciens en cette langue qu'il importe de rechercher; br. in-8°. Paris, 1840.

APERÇU des parties explorées du Niger et de celles qui restent à explorer; br. in-8°. Paris, 1841.

ESSAI sur la géographie du pays de Somal à l'extrémité de l'Afrique orientale (avec une carte) ; br. in-8°. Paris, 1842.

DEUX NOTES sur d'anciennes cartes historiées, manuscrites, de l'école catalane ; br. in-8°. Paris, 1844.

DESCRIPTION et histoire de l'Afrique ancienne, précédée d'une esquisse générale de l'Afrique ; 1 vol. in-8°. Paris, 1845.

NOTICE sur le pays et le peuple des Yébous en Afrique (avec une carte et un double portrait) ; 1 vol. in-8°. Paris, 1845.

LES ILES fantastiques de l'Océan occidental au moyen âge, fragment inédit d'une histoire des îles de l'Afrique ; br. in-8°. Paris, 1845.

NOTICE des découvertes faites au moyen âge dans l'océan Atlantique, antérieurement aux grandes explorations portugaises du XVe siècle ; 1 vol. gr. in-8°. Paris, 1845.

NOTE sur la première expédition de Bethencourt aux Canaries, et sur le degré d'habileté nautique des Portugais à cette époque ; br. gr. in-8°. Paris, 1846.

NOTE sur la véritable situation du mouillage marqué au sud du cap de Bugeder dans toutes les cartes nautiques ; br. gr. in-8°. Paris, 1846.

FRAGMENTS d'une notice sur un atlas manuscrit vénitien de la bibliothèque Walckenaer : fixation des dates des diverses parties dont il se compose ; br. in-8°. Paris, 1847.

DESCRIPTION et histoire des îles de l'Afrique : 1 fort vol. in-8°. Paris, 1848,

CHRONOLOGIE des ministres et secrétaires d'État de la marine et des colonies ; demi-feuille in-8°. Paris, 1849.

ÉTUDES de géographie critique sur l'Afrique intérieure occidentale ; br. in-8°. Paris, 1849.

NOTE sur un atlas hydrographique manuscrit exécuté à Venise dans le XVe siècle, et conservé aujourd'hui au Musée britannique (avec un fac-simile) ; br. in-8°. Paris, 1850.

ÉTHICUS et les ouvrages cosmographiques intitulés de ce nom, mémoire lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, suivi d'un appendice contenant la version latine, attribuée à saint Jérôme, d'une cosmographie supposée écrite en grec par le noble istriote Éthicus, publiée pour la première fois avec les gloses et les variantes des manuscrits ; 1 vol. in-4°. Paris, 1852.

GRANDS et petits géographes grecs et latins ; esquisse bibliographique des collections qui en ont été publiées, entreprises ou projetées ; et revue critique du volume des petits géographes grecs, avec notes et prolégomènes de M. Charles Müller, compris dans la Bibliothèque des auteurs grecs de M. Ambroise Firmin Didot ; 1 vol. in-8°. Paris, 1856.

CONSIDÉRATIONS géographiques sur l'Histoire du Brésil ; examen critique d'une nouvelle Histoire générale du Brésil récemment publiée en portugais à Madrid par M. F. A. de Varnhagen ; rapport fait à la Société de Géographie de Paris (avec deux cartes) ; 1 vol. gr. in-8°. Paris, 1857.

ANCIENS TÉMOIGNAGES historiques relatifs à la Boussole ; trois quarts de feuille in-8°. Paris, 1858.

EXTRAIT DU BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.
(SEPTEMBRE ET OCTOBRE 1858.)

579